This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. III A. 21

[FALCONNET
DE LA BELLONIE]

20 f

LA PSYCANTROPIE

ou

NOUVELLE THÉORIE

DE L'HOMME.

SPECTACLE

DES CARACTERES.

LA PSYCANTROPIE
OU
NOUVELLE THÉORIE
DE L'HOMME.
SPECTACLE
DES CARACTERES.

TOME PREMIER.

A AVIGNON,
Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XLVIII.
Avec Permiſſion des Supérieurs.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSEIGNEUR

MALACHIE D'INGUIMBERTI,

ARCHEVEQUE
DE THÉODOSIE,
EVEQUE
DE CARPENTRAS.

MONSEIGNEUR, [illegible] plus ri-

Il semble que c'eſt un prélat eſt des
blie parmi les Auteur erbes.

ère siécle filosofe, de ne consacrer leurs Ouvrages qu'aux Personnes & non aux Dignités. Ce n'est donc point à VOTRE GRANDEUR, *que j'offre cet Essai de Morale; c'est au Savant, c'est au Grand Homme. Quand vous ne seriés qu'un simple Particulier, vous mériteriés par vos lumieres, je ne dis pas un foible hommage tel que le mien; mais celui des plus beaux Génies de la France.*

Il faut donc me regarder, MONSEIGNEUR, *comme un Spectateur qui recherche le mérite* [illegible] *qué avec le même empresse-*
un Voyageur recherche
tés; & qui l'aïant ren-

contré ſe hâte de lui porter, par un eſprit de juſtice, le tribut de ſon reſpect & de ſon encens.

Cette Bibliothèque fameuſe qui doit à vous ſeul ſa naiſſance & ſa décoration ne ſeroit auprès de* V. GRANDEUR *qu'une ſorte de faibleſſe, ſi vous n'en étiés, pour ainſi dire, le premier Bibliothécaire. Les Monumens prétieux, & de tout genre,** qu'elle ren-*

* M. l'Evêque de Carpentras a toujours été fort empreſſé de ramaſſer des Livres; mais l'aquiſition qu'il a faite de la célébre Bibliothèque de M. Thomaſſin de Maſaugues, Préſident au Parlement d'Aix, a rendu la ſienne une des plus belles & des plus riches de l'Europe.

** Le Médailler du même Prélat eſt des plus nombreux & des plus ſuperbes.

ferme, offriroient aux Curieux un ſpectacle magnifique, à la vérité, mais peu intéreſſant, ſi vous n'étiés en quelque façon l'Ame de tous les Membres de ce vaſte Corps.

Vous le ſavez, MONSEIGNEUR, *ce ſont les Savans de nos jours qui redonnent la vie à ces illuſtres Morts. Ce ſont leurs études qui entretiennent & fomentent dans les Bibliothèques, comme dans des eſpèces de Sanctuaires, la flamme prétieuſe du Génie qui les animoit. Un amas pompeux de Livres bien logés, mais peu lus, n'eſt qu'un indigne & ſuperbe tombeau que l'ignoran-*

ce conſacre ridiculement au ſavoir.

Il ne vous a pas ſemblé, ſuffiſant, MONSEIGNEUR, *d'avoir des Livres pour vôtre uſage : on n'a peut-être jamais mieux comparé la Sience & le Génie qu'au Soleil qui ſe plaît à répandre & à communiquer ſes lumieres. Auſſi l'intention de* VOTRE GRANDEUR *a-t-elle toujours été de rendre publics & communs les Tréſors contenus dans votre Bibliothèque. Bien différent en ce point, de ces Savans, petits caractères, qui jaloux de leurs Livres, ſemblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiſſances*

qu'ils croient y avoir puisées.

Combien plus estimables, MONSEIGNEUR, *de tels Monumens, ne paraîtront-ils pas aux yeux de la postérité, que tous ces Edifices dont la fatuité mondaine, & souvent une brillante cruauté, a posé les fondemens ! L'humanité entiere ne vous doit-elle pas marquer sa reconnaissance d'avoir songé à immortaliser son bonheur en éternisant ses lumieres ?*

Voilà, MONSEIGNEUR, *le Monument de votre Savoir & de la noblesse de vos sentimens. Il en est un autre, que je pourrois appeller le Monument de votre Pieté. C'est l'Eglise que la Reli-*

gion Romaine voit bâtir au milieu des Proteſtans de Berlin. V. GRANDEUR *a contribué à ſa fondation avec un zèle qui mérite d'être encore plus célébré devant les Autels que dans une Epître Dédicatoire.*

L'éloge que votre vertu fournit à ce ſujet tient à cette partie de vôtre mérite trop ſacrée pour être touchée par un Filoſofe. *Et la perfection Chrétienne que* VOTRE GRANDEUR *pratique avec tant d'édification, ſi j'en peignois les plus faibles traits, dégraderoit de beaucoup trop pour l'honneur de mon Ouvrage, la raiſon naturelle que je tâche d'y*

faire paraître dans tout son éclat.

Je me contenterai donc d'admirer vos vertus en silence, & dans les sentimens de respect & de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.
F. D. L. B.

LA PSYCANTROPIE
OU
NOUVELLE THEORIE
DE L'HOMME.

VOUS m'avez fait obſerver depuis long-tems, qu'il eſt un morceau de Morale tout neuf, qui mériteroit d'exercer le ſtyle des meilleures plumes. C'eſt le ſiſtème général des différens Eſprits & des divers caractères, qui forment la bizarrerie & la beauté

de ce Monde. Vous avés remarqué de plus que la nature des vertus, le néant & la petiteſſe des Hommes, n'avoient pas été montrés dans une peinture générale qui en eut rapproché tous les traits intéreſſants; & que de toutes ces différentes conſidérations il en pouvoit réſulter une connaiſſance de l'Homme toute nouvelle. Ce ſont-là les grands ſujets que je vais eſſaïer de traiter rapidement; après les avoir médités à loiſir, éclairé par vos lumieres, & inſpiré par votre génie.

LIVRE PREMIER.

SPECTACLE DES ESPRITS.

SECTION PREMIERE.

Spectacle des Eſprits par rapport aux Siences & aux Beaux-Arts.

LA premiere ſorte d'Eſprit que je conſidère eſt celle des Amateurs du vrai. Le vrai doit être le but de toutes les recherches de l'Eſprit humain; & ſans le vrai, il n'eſt rien de beau dans l'univers, il n'eſt aucune vertu dans l'Homme. L'amour du vrai eſt donc la premiere qualité de l'Eſprit. *L'Eſprit amateur du vrai.*

Cette qualité eſt plus rare

qu'on ne penſeroit dabord : à peine ſur toute la multitude des Génies qui ont inſtruit l'Univers, en trouveroit-on ſix, qui euſſent été poſſédés de cet amour du vrai dont nous parlons.

Les plus grands eſprits ne ſe propoſent guére la découverte du vrai, dans leurs recherches ſavantes : ils veulent appuyer une hypothèſe ; ſoutenir une conjecture, dire quelque choſe de nouveau : une ſecrette paſſion eſt ordinairement l'ame de leur travail ; le vrai n'y entre que par bonne fortune.

Pour un Mallebranche & un Tchirnaus, célébres par un ten-

dre & violent attachement pour la vérité ; combien ne voit-on pas d'Arnauds & d'Huets ?

Ce amour ſuprème du vrai s'étend généralement àtout ; & ſuppoſe lui ſeul toutes les autres qualités *qui font le* grand homme : il demande de grandes diſpoſitions naturelles, & ne peut s'établir que ſur les ruines de l'amour propre & des paſſions vicieuſes de *l'homme.*

Cet Eſprit amateur du vrai eſt bien différent de l'Eſprit juſte, qui conſiſte dans l'art de tirer d'un principe toutes le conſéquences naturelles qui en dérivent, & ſur tout à ſentir celles qui *L'Eſprit juſte.*

n'y ſont point compriſes. Il ne s'éxerce guère ſur la certitude des principes eux-mêmes. Les eſprits qui ne ſont que juſtes ne ſont pas de ſectes ordinairement: mais réuſſiſſent parfaitement bien à faire valoir les opinions d'autrui. Tels ont été les Rohaults, les Rainaults, les Keils, les Graveſandes, les Muchembroecks, &c.

L'Eſprit créateur L'Eſprit créateur eſt celui qui porte l'invention dans toute ſes démarches. Sans lui il n'eſt point de grand Filoſofe, de grand Poëte, de grand Méchanicien, ni de grand Artiſte. On peut être grand Auteur ſans un eſ-

prit original : un Hiſtorien peut s'en paſſer.

Tout Homme créateur de ſon expreſſion, eſt capable de l'être de ſes penſées ; mais tout Auteur original dans ſes penſées, ne le ſera pas toujours dans ſon expreſſion. Deſcartes n'eſt point créateur dans ſon ſtyle.

Il eſt des Auteurs qui veulent créer en dépit de la nature, ou bien hors de la ſfére * de leurs

* On ne doit point s'effaroucher des ſingularités d'ortografe ou de ponctuation qu'on remarquera dans cet Ouvrage ; elles ont toutes pour régle & pour fondement, la Prononciation. Il eſt vrai qu'en ſuivant ce principe à la rigueur, il n'y auroit peut-être pas un ſeul mot qui ne dût ſubir quelque réfor-

talens, parce qu'il leur ſemble beau de créer dans tout; mais ils n'inventent que des originalités, ſans être originaux. Tel eſt un P. C.

L'Eſprit créateur n'eſt pas toujours chaud & ardent, mais il eſt toujours mâle, ferme, & ſoutenu. Les Eſprits bornés le trouvent ſouvent froid, parce qu'il n'eſt point à leur uniſſon & qu'il ne doit pas les remuer. Il a

me; ce qui ſeroit d'un embarras & d'une gêne extraordinaire pour la vue: mais on ſait trop combien l'on doit ménager la délicateſſe des yeux Français pour entreprendre tout-à-coup un pareil changement. Il n'y a que le tems qui puiſſe imperceptiblement amener l'Ecriture à ce point de perfection.

ſouvent

ſouvent une ſimplicité noble d'une beauté dont les traits ne ſont pas faits pour leur point de vûe.

L'Eſprit créateur n'eſt pas toujours univerſel : tel eſt inventeur dans une *Ode*, qui ne pourroit l'être dans un Poëme épique. C'eſt lui qui fait tous les grands talens, un grand Sculteur, un grand Peintre, &c. & qui les borne à n'être qu'un grand Peintre, & qu'un grand Sculteur.

L'Eſprit pénétrant.

L'Eſprit pénétrant eſt ordinairement juſte ; mais ne l'eſt pas toujours : il voit d'un coup d'œil les principaux chefs qui

ont rapport à une queſtion ; & quelquefois en rapproche des objèts qui n'y ont aucune relation, par une confuſion d'idées qui lui eſt propre. La pénétration eſt ordinairement le fruit des lumieres acquiſes : mais tel étudie dans un moment d'attention beaucoup plus que tel autre dans un mois ; parce que ſes organes ſe prètent à mille impreſſions qui gliſſent ſur les organes de l'autre.

L'Eſprit ſubtil. L'Eſprit ſubtil eſt plus que pénétrant : ce dernier s'attache toujours aux choſes qui ont du corps & de la ſubſtance ; le premier pourſuit ſouvent des om-

bres & des vapeurs ; à force d'*atténuer* ſes conceptions, elles lui échappent à lui-même, & il ſe perd en les voulant ratraper. Un fantôme de vérité lui fait illuſion ; & balance ſouvent auprès de lui les plus grandes preuves de fauſſeté. Un Eſprit ſubtil dédaigne & outre paſſe ſouvent la ſolidité pour tomber dans le ſofiſme. Il ſe trouve rarement ſans un grand fond de vanité.

L'Eſprit ſolide.

Il y a beaucoup d'affinité entre l'Eſprit ſolide & l'Eſprit juſte : mais le premier ſuppoſe plus que le ſecond ; il emporte avec lui un certain choix parmi les Principes qui s'en tient aux meil-

leurs, ou du moins aux plus frappans ; & n'eſt pas moins éxact que l'Eſprit juſte à tirer les conſéquences qui en découlent naturellement. Cet Eſprit ſolide s'attache beaucoup aux opinions Populaires, & reçoit en récompenſe beaucoup d'approbation de la part du Peuple. Il eſt aiſé de cacher un défaut parfait de Génie à l'ombre de cette ſolidité qui, rarement s'éleve au-deſſus du médiocre.

L'Eſprit Géométrique.

Les avantages de l'Eſprit pénétrant & de l'Eſprit juſte ſe trouvent réunis dans l'Eſprit Géométrique. Il fait par la méthode ce que le premier éxécute

par la vivacité de ſes lumieres ; mais ſon Art le conduit plus loin. L'Eſprit Géométrique peut être lent & pareſſeux : pourvû qu'il aille en ſureté, il s'embarraſſe fort peu de hâter ſa marche. *Il eſt eſſentiellement juſte*, & peut toujours rendre comte de ſes opérations, l'art d'ourdir un tiſſu de raiſonnemens bien enchaînés les uns aux autres, ſans s'écarter dans des épiſodes, eſt ſon principal diſtrict. On peut avoir dans un aſſez grand degré l'eſprit de la Géométrie, ſans être Géométre ; comme on peut être Géométre, ſans avoir l'Eſprit de la Géométrie.

jours ſenſible. Ces Eſprits ſont rares, ſur-tout dans les Païs chauds.

L'Eſprit de Sagacité. La Sagacité de l'Eſprit ſe trouve quelquefois ſans l'Eſprit de Métafiſique; mais l'Eſprit de Métafiſique ne ſe trouve jamais ſans une extrême ſagacité. C'eſt une inquiétude prétieuſe de l'Eſprit qui l'empêche de ſe repoſer juſqu'à ce qu'il ait découvert l'objet qu'il pourſuit, quelque déguiſé, quelque caché qu'il puiſſe être. Subtile & curieuſe elle s'inſinue dans toutes les ſiences ſujetes aux conjectures, & y pénètre des miſteres enveloppés juſqu'à lors: elle ne ſe plaît gue-

re

res dans les idées ; mais saisit les faits avec ardeur, & les tournant & les retournant en mille manieres, leur fait reveler leurs secrèts. On voit bien qu'elle doit triomfer dans l'Histoire Naturelle autant que *dans l'Histoire Civile*; dans les Siences conjecturales. Un Pere Hardouin, un Newton, un Petau, & un Réaumur ont une sagacité merveilleuse, quoiqu'*ils ne soient point* Métafisiciens. Ces Esprits sont toujours laborieux.

Le gout de l'antique, des Médailles, des Inscriptions, &c. L'esprit de recherches historiques, les discussions grammati- *Esprit laborieux.*

cales, la critique de l'Hiſtoire ancienne, les conjectures des Médecins, ce talent de fouiller, de ſonder & de faire jouer, en quelque ſorte, la mine pour découvrir des ſouterrains, & déterrer des objèts cachés; tout cela appartient à cette ſagacité dont nous venons de parler.

L'Eſprit de Méditation. Le talent de la Méditation ſe trouve dans tous les grands Génies; mais les Eſprits médatifs ne ſont pas tous de grands Génies. Les Hommes les plus ſpéculatifs ne ſe montrent pas toujours les plus ſtudieux: ils ſont ſujèts à s'évaporer dans de grandes chimères, & à dépenſer beau-

coup en vains projets. L'étude lasse & dégoute bien vîte ces sortes d'Esprits : ils retombent avec délices dans l'abime de leurs spéculations, où sourdement & en secret ils fatiguent leur oisiveté.

L'Esprit appliqué & *l'Esprit* attentif, ne sont pas l'Esprit de méditation : l'Esprit appliqué étudie, mais ne médite guére, l'Esprit attentif suit une conversation, une lecture ; mais n'étudie que fort peu.

L'Esprit attentif.

L'Esprit appliqué.

L'IMAGINATION.

LE Tableau des Eſprits ſeroit imparfait ſans la peinture des Talens de l'Imagination.

L'Imagination eſt le plus grand ſecours de l'Eſprit pur : c'eſt elle qui attache les idées trop déliées & trop volatiles à des objèts ſenſibles ; & les fixe par ce moïen aux yeux de l'entendement.

Elle ne procéde que par figure : la Comparaiſon & la Métafore ſont ſes deux élemens. Elle ne ſait point dire les choſes ſimplement, & ſi elle donne dans

les froideurs ce n'eſt ordinairement que par trop de feu.

L'Imagination Fleurie ſe promene toujours ſur les Fleurs, ſerpente avec les ruiſſeaux, s'éleve & s'abaiſſe avec les collines, murmure avec le zéphir, voltige avec l'abeille, joue avec l'ombre des feuillages, pleure avec l'Aurore, & emprunte ſes couleurs des lys & des roſes. *L'Imagination Fleurie.*

Toutes ſes idées deviennent des images qui forment des objets riants & des perſpectives gratieuſes. Elle réuſſit admirablement dans tous les ouvrages faits pour plaire; & c'eſt l'Apollon des Poëtes Héroi-comiques,

Bucoliques, & même Didactiques. Souvent à force de se complaire dans ses fictions, elle s'oublie, & ne sait ni s'arrêter, ni revenir à son but.

Cette imagination est celle de Pétrone, d'Ovide, de Chaulieu, de Gresset, &c.

L'Imagination forte. Une grande abondance d'Esprits animaux accompagnée d'une heureuse disposition dans les organes, constitue l'imagination forte. Elle saisit tous les objets vivement, & tel que le premier coup d'œil les lui représente. La netteté la suit plus souvent que la justesse. On ne la voit point sans beaucoup d'éloquence : elle

en eſt le fourneau. Les combinaiſons de longue ſuite ne ſont pas ſon fait : elle n'eſt pas ennemie de l'ordre & de l'enchaînement ; mais elle en eſt encore moins eſclave. Souvent de forte *elle devient ardente: alors il n'eſt* point d'ouragan qui fracaſſe, ravage, avec tant de furie qu'elle : point de volcan qui lance en l'air ſes tourbillons embraſés, vomiſſe ſes torrens de ſalpètre avec tant d'horreur & d'ébranlement. C'eſt dans ces criſes violentes qu'elle enfante l'exthaſe, le délire, la frénesie, le fanatiſme, & la folie : qu'elle accouche de l'anthouſiaſme des tranſ-

ports de la verve & de l'effor Poëtique. Cet incendie eſt trop violent pour durer : auſſi ne peut-il créer que des Ouvrages d'une courte étendue : un Ode, quelque beau morceau, &c.

L'Imagination brillante.

L'Imagination brillante ſe fait remarquer par des ſaillies vives & fines qui ſont autant de mignatures qui vous rapprochent ſous les yeux des objèts qui riſquoient d'être vus de loin & confuſément. C'eſt elle qui ſait faire trouver des penſées neuves dans les ſujèts les plus uſés, & cueillir de nouvelles fleurs dans les champs les plus battus. C'eſt celle de Montaigne.

L'Imagination de détail paſſe rapidement d'un objèt à l'autre par des voies ſecrettes imperceptibles au commun des Hommes: quelquefois auſſi elle n'attend pas qu'il y ait communication, & unit des choſes qui ſe refuſent à l'accouplement. Rien ne l'arrête dans les minuties, rien ne lui échappe. Souvent elle a le mérite d'intéreſſer dans des ſujèts pour leſquels on ne voudroit prendre aucun intérêt; & dit de jolies choſes ſur ce qui ſembleroit ne fournir rien à dire. C'eſt l'originalité de l'expreſſion qui lui donne ſa vie & ſa grace. Les Faiſeurs de Caractè-

L'imagination de détail.

res brillent tous par l'art de l'Imagination de Détail.

L'Esprit de délicateſſe. Je reviens aux différentes ſortes d'Eſprits : celui dont la délicateſſe fait le partage s'offre des premiers. Cette délicateſſe eſt un ſentiment finement diſſous, pour ainſi dire, une détrempe de la belle Nature qui ſe répand ſur tous les Diſcours d'un Auteur, & le rend prétieux à tous les Eſprits capables de ſentir. Il eſt une délicateſſe d'expreſſion ; il en eſt une de penſées : l'une peut ſe trouver ſans l'autre. La délicateſſe ſuppoſe toujours le gout, & le gout la délicateſſe. Elle n'eſt point dédaigneuſe,

ſi ce n'eſt ché les Gens de goût, préſomptueux ou jaloux. Au contraire ſon admiration ſe prête à ſentir bien des traits qui échappent au commun des Gens d'Eſprit qui les négligent, faute d'un diſcernement aſſé fin. Elle eſt religieuſe obſervatrice des bienſéances; & tout ce qui tend à violer le reſpect qui leur eſt dû la bleſſe par l'endroit ſenſible: c'eſt ſur cet article qu'elle eſt ſourcilleuſe, & qu'elle ne connaît point de ménagement. La délicateſſe de compoſition eſt différente de la délicateſſe de jugement. Cette derniere appartient aux bons Critiques, leſ-

quels manquent ſouvent de la premiere. Dacier eſt un aſſé bon Critique, & un Ecrivain aſſé groſſier. Madame Dacier au contraire écrit délicatement, & ne connait point la critique.

La délicateſſe de diſcernement n'eſt jamais ſans cet heureux inſtinct qui fait ſaiſir, ſans le ſecours de la réflexion, le *je ne ſais quoi* d'un bon ou d'un mauvais diſcours. L'Eſprit de délicateſſe eſt ordinairement l'Eſprit des Femmes.

L'Eſprit ſublime. On appelle vulgairement Eſprit ſublime, un Auteur à qui l'on ſuppoſe les principales qualités de l'Eſprit: & ſur-tout celui

qui donne dans le grand : un Mathématicien, un Orateur, un Poëte Lyrique, Epique, &c.

Le ſublime dans le diſcours eſt le propre de l'éloquence oratoire ou poëtique. M. Boileau a confondu, à mon avis, d'après Longin, le bon gout avec le ſublime dans tout ſon Traité : ce qui ne peut ſe ſouffrir dans un Critique auſſi impitoyable que lui.

L'Eſprit fin eſt par rapport aux penſées, ce que l'Eſprit délicat eſt par rapport aux ſentimens. Il a toujours une eſpéce de profondeur qui lui eſt propre, & dans laquelle il fait deſ- *L'Eſprit fin.*

cendre ſans qu'on s'en apperçoive. Il dit beaucoup en peu de mots ; & ſe crée à ſoi même un tour de fraſe qui n'eſt à Perſonne. Nous parlerons ailleurs de cette fineſſe qui n'a lieu que dans le Commerce du Monde.

L'Eſprit mâle. Il eſt une ſorte d'Eſprit qu'on peut appeller mâle & nerveux, & qui eſt infiniment eſtimable. Son langage n'eſt jamais rampant : toujours également ſoutenu, il dit tout avec force & nobleſſe. Il n'a point cette délicateſſe dont nous venons de parler, mais il n'a jamais auſſi la fadeur où elle tombe quelquefois. Il a toujours un grand choix

d'expreſſion, & les termes ſurannés deviennent nouveaux par l'uſage qu'il en fait ; & les endroits où il les applique. Sa ſolidité eſt réflechie, & capable de ſiſtheme. Il eſt maître de ſa marche, & ſait s'arrêter à propos. *Tel eſt un Bourdaloue, tel eſt un* Démoſthene, tel eſt un Paſcal.

L'Eſprit rapide.

L'Eſprit rapide eſt leger ſans être *frivole*, ſolide ſans être ſérieux, profond ſans obſcurité, méthodique ſans régles ; ſon ſtyle eſt précis ſans rien omettre, ſerré ſans confuſion, élegant ſans être diffus, ſententieux ſans pédanterie. *Tel eſt un Specta-*

teur Anglais, un Monteſquiou, un Voltaire, un Labruyere, un Saint-Evremont.

L'Eſprit de préciſion. La préciſion de l'Eſprit eſt au-deſſus de la juſteſſe. Elle demande un grand fond de ſens commun, de pénétration, d'éxactitude & de force de jugement. C'eſt-elle qui régle dans tout la meſure & la doze des paroles & du diſcours.

Le ſtyle ſententieux eſt le propre d'un Eſprit profond dans les mœurs & la morale. Il brille ordinairement beaucoup plus par la nouveauté des penſées, que par le diſcernement, le bon gout & la préciſion du diſcours, car

car il ne manque gueres de la préciſion des idées. *Juvenal*, *Perſe*, *Reignier*, *Pope*, *la Rochefoucault*, *Sénéque*, *Gratien*, *Tacite*, *Lucain*, *Salluſte*, *Paſcal*, &c. ſe ſont diſtingués par ce genre d'écrire.

L'Eſprit de profondeur.

L'Eſprit de profondeur n'eſt jamais ſans un grand gout pour la méditation. Il ſait découvrir les vérités les plus éloignées qui ont *quelque rapport avec un* principe. Tout Eſprit Métafiſique eſt profond ; mais tout Eſprit profond n'eſt pas Métafiſique. Il ne dit rien de commun ; ou *plutôt il ſait* dire les choſes les plus communes d'une façon

singuliere. Il brille sur-tout dans l'application des Maximes de la Morale aux usages contraires. Il n'est point de grand Prédicateur, sans cet Esprit profond.

L'Esprit judicieux. Il y a plus d'acquis, que de génie, dans l'Esprit judicieux : tout ce que nous avons dit de la délicatesse de discernement lui convient jusqu'à un certain point. La maturité de l'âge, une étude assidue, beaucoup de sens froid, d'équité & de droiture naturelle lui donnent communément naissance : un homme judicieux est toujours bon Critique, & un bon Critique est toujours judicieux.

L'Esprit galant. L'Esprit galant renferme tout

ce que la délicateſſe a de plus gratieux & de plus exquis ; tout ce que le ſentiment a de plus doux & de plus coulant ; tout ce que l'expérience a de plus ſenſé & de plus décent ; tout ce que l'éloquence a de plus perſuaſif & de plus inſinuant. L'uſage des femmes forme ſur-tout l'Eſprit galant. Catulle, la Chapelle, Marot, du Cerceau, Madame *Deshoulieres*, Anacreon, Bonnefonds, Sapho, Mademoiſelle Scuderi, Buchanan, le P. Bougeant, Péliſſon, Horace, &c. ont été inſpirés par cette galanterie. Les Gens de Cour ont preſque tous cet Eſprit galant.

Le bel Eſprit. Le bel Eſprit n'eſt point un caractère particulier de l'Eſprit : c'eſt un aſſemblage des plus brillantes qualités de l'Eſprit. Il eſt ſolide, méthodique, net, précis, juſte & profond. Les expreſſions qu'il emploie prennent toujours quelque choſe de neuf entre ſes mains : & ſi des ſujèts trop rebattus ne lui permettent pas d'inventer des choſes nouvelles pour le fond ; la tournure qu'il leur donne eſt toujours neuve. Le nombre des gens d'Eſprit eſt actuellement fort commun en Europe ; celui des Beaux Eſprits y eſt encore fort rare.

LE STYLE.

SOuffrés que je jette un mot en paſſant ſur ce qu'on appelle ſtyle. On dit communément que chaque genre de Littérature a *ſon ſtyle* : & moi je voudrois que chaque choſe eut ſon ſtyle dans un même genre d'écrire. Je m'explique : un Hiſtorien raconte des faits de différente nature ; tantôt la Mort d'un Roy, tantôt une Bataille : or je prétends que ſon ſtyle doit varier dans le récit de ces deux événemens, s'il eſt bon Ecrivain : je veux que ſon ſtyle touchant m'at-

tendriſſe ſur la mort d'un grand Monarque; je veux que ſon ſtyle impétueux m'anime à la vue de deux Armées qui ſe livrent à l'horreur du carnage. *Ut Pictura Poeſis erit.* Cette Maxime, Horace l'auroit appliquée à l'Hiſtoire, & à toute l'étendue de la Littérature, s'il en avoit été queſtion dans ſon Art Poëtique. Il faut que toute Peinture produiſe, autant qu'il eſt poſſible, le même effet que la réalité: il faut donc qu'elle ſe conforme à ce qu'elle repréſente. Cela poſé comme inconteſtable, je laiſſe à juger ſi nôtre Fleury eſt un auſſi grand Hiſtorien qu'on le dit

communément, lui qui rapporte du même ton la mort d'un Thomas de Cantorbéry, & la vie d'un S. Pacôme.

Y a-t-il un ſtyle Epiſtolaire? Non, à mon avis; mais les matieres dont on traite dans une Lettre, ont leur ſtyle propre dont il ne faut point s'écarter, & qui doit varier comme elles. Lorſque Ciceron écrivoit à Atticus, c'étoit d'un ſtyle bien différent de celui qu'il emploioit dans ſes lettres à Tiron.

Je dis plus: On regarde comme bon Ecrivain, un Auteur qui a ſon ſtyle fait & toujours le même: & ſelon moi, un Auteur

ne devroit rien tant redouter que cette uniformité, cette monotonie de ſtyle. Il doit être dans le même diſcours tantôt nombreux & périodique ; tantôt diſert & diffus; tantôt ſerré & ſententieux; tantôt fort & rigoureux ; tantôt tendre & touchant : & cela à proportion que les ſujèts & les différens morceaux l'exigent. Et c'eſt un talent qui ne ſe trouve que dans les Auteurs de la premiere claſſe. Tel qu'un Homere, un Virgile, un Tite-Live, un Berruyer, un Fontenelle, un Boileau, un St. Réal, un Racine, un Taſſe, un Milton, un Voltaire, &c.

LE

LE GOUT.

J'Ajouterai quelques refléxions ſur le gout : Il me paraît qu'on peut réduire à quelque choſe de *fort ſimple les difficultés qu'on* forme ſur le gout : C'eſt au gout à ſentir & à juger ſi une penſée, un diſcours, eſt ſelon les bienſéances, ou la décence, la juſteſſe ou la vérité : de ces quatre points, il en eſt trois qui doivent être communs à toutes les Nations, c'eſt la décence, la juſteſſe & la vérité.

Pour ce qui eſt des Bienſéances, c'eſt un Chef qui varie ché

les différens Peuples. J'entends par Décence l'obſervation des Caractères, des Régles eſſentielles, &c. Ainſi ché toutes les Nations, un Vieillard doit parler autrement qu'un Jeune homme. J'entends par Juſteſſe, l'application convenable des choſes : c'eſt-à-dire, par exemple, que ché les Anglais ainſi que ché les Français, il ne convient point de mèler une plaiſanterie au récit d'une action Tragique. Il n'eſt pas néceſſaire d'ajouter que la vérité doit ètre la mème pour tous les Climats & tous les Gouvernemens : c'eſt trop évident. Il ne reſte

donc plus que les bienſéances qui peuvent mettre de la différence dans le gout des différens Peuples. Or ces Bienſéances s'étendent ſur tous les uſages, les mœurs, les préjugés, le tour d'imagination, le génie de la langue des différens Païs. En Angleterre un Poëte tirera une des plus belles comparaiſons d'un Poëme Epique, de la Profeſſion d'Apoticaire, & les Français n'en parlent que dans leurs farces. Les Italiens produiſent ſur la ſcene des aſſaſſinats : ces endroits leur plaiſent, & font horreur à tout le reſte de l'Europe. Il ne faudra donc pas

consulter notre gout sur ces sortes de morceaux qui dépendent des coutumes & des mœurs des Etrangers, & qui ne choquent ni la Décence, ni la Justesse, ni la vérité. Mais s'il s'agissoit de quelque pensée qui blessât quelqu'un de ces trois Articles, nous ne devons point leur faire grace, ni nous la faire à nous mêmes.

LE BEAU.

CE que j'aurai l'honneur de vous dire sur le Beau, vous semblera peut-être encore plus intéressant : c'est au sujet du

Livre du P. André, intitulé, *Eſſai ſur le Beau* : dans cet Ouvrage qui caractériſe, à mon avis, un vrai bel Eſprit, & qui ne pouvoit naître que dans notre ſiecle, l'Auteur prétend que le *Beau doit réſulter de l'obſervation* exacte des Proportions, de l'unité & de la varieté : ſur cela je lui demanderai ſi un Ouvrage qui aura ces qualités, doit nous paraître Beau. Il doit nous ſembler tel ſelon ſes Principes. Cependant un Bâtiment, par exemple, qui ſera petit & reſſerré, mais très-bien proportionné, & ſelon toutes les Régles du Beau & de l'Architecture, ne

nous paraîtra jamais Beau. En un mot je penſe que le grand eſt un trait eſſentiel au caractère du Beau. Un Viſage qui aura toute la régularité du Beau eſſentiel, toutes les graces du Beau naturel, tous les Agrémens du Beau arbitraire, ne ſera point Beau avec tout cela, s'il n'a les traits de grandeur dont nous parlons. Ce ſera un Viſage joli, mais il ne ſera jamais Beau. Une Epigramme, une Eglogue, un Madrigal, une Ode anacréontique, quelque parfaits qu'on les ſuppoſe, n'atteindront jamais à la Beauté, parce qu'il leur eſt eſſentiel

d'être dans le petit. Il n'en ſera pas de même d'une *Elégie*, d'une Comédie de la Chauſſée, &c. parce que le ſentiment noble domine dans ces Pieces, & que le ſentiment noble a toujours du grand. *Sur quoi l'on peut remarquer* en paſſant, que les Belles ames ſont toujours ſenſibles, & que les petits caractères manquent toujours de ſentiment.

Eſprit Traducteur.

On n'a commencé à faire cas d'un Traducteur que depuis notre ſiecle : cette ſorte d'Eſprit paroiſſoit d'un degré ſubalterne, & l'on renvoyoit la Traduction aux Eſprits marqués au coin de

la médiocrité. C'eſt qu'on ne ſoubſonnoit pas dequoi étoit capable notre Langue, & la difficulté de faire paſſer des Beautés d'une Langue à l'autre. On ſait aujourd'hui qu'il n'eſt permis qu'à un bon Original d'être excellent Traducteur. Qui pouroit traduire parfaitement un Fontenelle, un Labruyere, un Seneque, un Voltaire; auroit autant de bel Eſprit que ces Auteurs. Pour un Abbé d'Olivet & un Sanadon, que de Martignacs n'avons nous pas?

Eſprit Spectateur. Un Eſprit Spectateur ne peut gueres s'occuper de lui-même; il faut que ſon activité morde

& trouve priſe ſur les objets qui l'environnent. Naturellement vrai, il fait la guerre aux préjugés du monde. Il eſt Miſantropique, & ſait ſe faire une eſpece de ſolitude au milieu du *plus affreux tumulte*. Tout eſt en mouvement autour de lui, ſans lui en communiquer : la force de ſon Eſprit lui fait un rempart qui arrête les ſecouſſes des agitations du vulgaire. Son attention raïonne à la Circonférence & le rend le centre de tous les Points qu'elle obſerve. Cet Eſprit eſt ordinairement peu courtiſan, fort ſubſannateur & indépendant.

Esprit Pindarique.

L'Esprit Pindarique, est l'enthousiasme dont nous avons parlé à propos de l'imagination forte. Il n'est point tellement le fruit de l'imagination, qu'il ne soit encore plus, si je l'ose dire, l'enfant des entrailles d'un Poëte. C'est l'ame qui fait les Pindares. Le bel Esprit & l'imagination ne produiront jamais que leurs singes. Cette ame ne peut se définir : c'est un doux & lumineux embrasement qui se répand dans toute la substance du Poëte, le transporte délicieusement hors de lui-même & l'éleve au dessus de l'humanité : ce n'est point tout cela ; c'est un

je ne ſai quoi qu'il faut ſentir pour le connaître, & qui l'a ſenti ne ſera point étonné que la Fable ait placé un Dieu dans le ſein d'un Poëte Lyrique; il penſera qu'il y a plus que de la Fable. *Grace à la Nature*, nous n'avons rien à envier de ce côté là, ni aux Hebreux, ni aux Grecs, ni aux Latins. Nôtre Rouſſeau poſſede les ſublimes élevations d'un David, le déſordre ſacré d'un Pindare, l'energie & le brillant d'un Horace. On peut obſerver que preſque tous les grands Poëtes Pindariques ont été de baſſe naiſſance: peut-être qu'une éduca-

tion trop molle eſt un obſtacle au génie de l'Ode.

Eſprit Lyrique. Le Genre Lyrique embraſſe encore toutes les Pieces de galanterie, les Odes Erotiques, Morales, &c. les Opera. Tel a réuſſi parfaitement dans le Lyrique galant, qui n'a pu ſe ſoutenir dans le Pindarique, ou qui en auroit été abſolument incapable : les Odes Galantes de Mr. de la Mothe ſont autant de Chefs-d'œuvres ; ſes Odes ſérieuſes ſont de belles *Stances Morales* ; mais ce ne ſont pas des Odes pour la plûpart. L'Abbé Desmaretz a traduit divinement Anacréon en Italien, & n'a ja-

mais rien osé tenter dans le Pindarique. Quinault n'auroit pû faire une strofe dans ce genre.

La plaintive Elégie demande un Esprit tendre & susceptible de toute la délicatesse du sentiment. Cet Esprit tendre est fait pour la vertu : il est enjoué par boutades, & mélancolique par tempérament. On attribuë communément la tendresse au cœur ; mais le cœur n'est autre chose que l'Esprit capable de sentir. Les Esprits tendres sont rarement prudens. La tendresse est une tranquillité voluptueuse & sombre de l'ame, qui joüit sourdement de soi

Esprit Tendre.

génie profond & méthodique, une imagination brillante, une élocution énergique & noble, une ame pathétique. Plus un Orateur poſſede ces qualités à un haut degré, plus il eſt éloquent. Démoſthénes, Bourdaloue, Ciceron, Boſſuet, voilà quatre Hommes d'une grande éloquence; mais comme ils n'ont pas tous au même point chacune des parties néceſſaires à l'Orateur, auſſi leur éloquence eſt-elle différente. Démoſthénes a le pathétique de Ciceron & de Boſſuet; mais il n'a pas l'élégance de ſtyle du premier, ni l'imagination brillante & hardie

die du ſecond, encore moins la juſteſſe & l'œconomie de Bourdaloue. Celui-ci n'a rien qui ne ſoit au ſuprême degré, ſi ce n'eſt le pathétique, en quoi il eſt inférieur aux trois autres. Ciceron auſſi véhément que Démoſthénes n'a point la ſageſſe & la ſolidité de Bourdaloue, ni la nobleſſe & la force de Boſſuet. Ce dernier eſt, à mon avis, le ſeul Orateur parfait qu'on ait encore vû. Dans leurs plus beaux morceaux, Maſſillon n'eſt qu'un génie diſert, qui éleve ſon ton; Fléchier, un bel Eſprit qui s'échauffe; Cheminais, un beau cœur qui s'atten-

drit, ou se passionne ; Mascaron, une imagination vive qui s'enflâme & saisit des rapports. Peut-être le P. de Neuville lui ôtera-t'il un jour cette singularité.

Esprit Epique. *Les Français n'ont pas l'Esprit Epique*, disoit un jour Mr. de Malezieux à Mr. de Voltaire, & c'est ce que je ne conçois pas, comment un homme d'un esprit aussi judicieux & aussi étendu, condamnoit ainsi toute une Nation à ne jamais donner un Poëme épique. Le P. Bouhours marquoit, ce semble, encore moins de raison, lorsqu'il avoit la témérité d'avancer qu'un Allemand ne pouvoit pas être bel

Eſprit. Un Poëte épique doit avoir bien de la force de tête. Que de morceaux différens ne faut-il pas rapporter à un tout ? Qu'elle perfection ne faut-il pas donner à chaque morceau ? Qu'elle longuanimité, pour ainſi dire, de génie, afin de ſoutenir ſon haleine & ſon vol ? Quel travail pour unir les graces de la verſification à la beauté des penſées ? Que de ſyſtème dans le plan & le deſſein d'un tel Ouvrage ? Mr. de Voltaire nous a montré dans ſa Henriade dequoi eſt capable la France dans le genre Epique : ce Poëme auquel il ajoute tous

les jours de nouvelles beautés, ne peut être trop loué de ſes contemporains; mais ne ſera cependant jamais loüé dignement que par la Poſtérité. Il eſt un Poëte Epique fort décrié & cependant rempli de ſublimes beautés, dont perſonne n'a encore oſé tenter l'Apologie, quoiqu'il n'y en ait aucun de nôtre tems dont les monſtres & les délires n'ayent été conſacrés par l'Eloge. On voit bien que je veux parler de Lucain: Boileau, & la mauvaiſe Traduction de Brébeuf l'ont fait tomber dans un mépris qu'il ne mérite en aucune façon. Boileau

eut été plus embaraſſé encore s'il avoit voulu faire parler Céſar, qu'il ne le fut dans ſa maudite Ode Pindarique ſur la priſe de Namur. Il ne connaiſſoit point cet *os magna ſonaturum* d'Horace; & ſi l'on y prend garde, dans tous ſes Eloges de Louis XIV. après avoir commencé par le Noble & le Grand, il ſe jette bien vîte dans la plaiſanterie, & finit preſque toujours par quelque baliverne: ce que le gout ſeul de la Satire a pu rendre ſupportable à ſes Lecteurs malgré ſon indécence. Ceux qui voudroient entreprendre l'Apologie de Lucain, de-

vroient ſe régler principalement ſur Mr. Adiſſon, dans ſes diſcours ſur Milton: faire obſerver que le plan de Lucain devoit, par la nature des choſes. ètre tout différent de celui d'Homere, ou de Virgile; qu'il n'avoit nullement beſoin de s'écarter de l'ordre hiſtorique; ou plûtôt qu'il ne le devoit pas, en homme judicieux; puiſque chaque pas que faiſoit Céſar, lui offroit un miracle à raconter, & quelque trait de ſa grande ame à peindre, &c.

Eſprit vaſte. St. Evremont * a varié ſur

* Ce qu'on dit ici contre St. Evremont, ne regarde que ſa Diſſertation ſur le mot

l'idée de *l'Eſprit vaſte*. Il prodigue à ce ſujet bien de l'érudition latine en pure perte., en quoi il montre lui-même que ſon Eſprit eſt plus vaſte que précis : car on ne pourra jamais conclure de l'idée qu'en avoient les Latins, à l'idée que nous en avons : une infinité de mots latins ayant totalement changé de ſens dans le trajet de la Langue Latine à la Langue Françaiſe. Témoin le *Devotus*, *l'Al-*

Vaſte. L'Auteur le reconnait avec toute l'Europe pour un des plus beaux Eſprits qui ayent jamais Fleuri dans la Litterature : la Belle Hortenſe, qui entroit pour quelque choſe dans la queſtion, a bien pû faſciner pour un moment la raiſon la plus ſaine.

tus, *le Pietas*, &c. Quoiqu'il en ſoit de ces recherches plus Grammaticales que Filoſofiques, je le prends ici du côté de l'Eloge. Mr. de Leibnitz avoit un Eſprit vaſte, un Gaſſendi, un Peiresk, un Muratori, un Fontenelle, un Aſtruc, &c. L'Eſprit vaſte doit toujours être ſavant & capable de toutes les ſiences: il ſemble que l'idée d'un grand Eſprit renferme un peu moins: parce que ſouvent un grand Eſprit eſt borné à exceller dans un ſeul genre. Qui dit Eſprit vaſte ne ſuppoſe point un homme profond dans tous les genres; mais qui a des connaiſſances

naiſſances de toute eſpece, & la clef de toutes les ſiences. Il n'eſt point d'Eſprit vaſte ſans une vaſte mémoire.

Eſprit Dramatique.

L'Eſprit drammatique eſt ou Tragique, ou Comique. Un grand Tragique ne le cede en rien à un grand Poëte Epique: ces deux genres de Litterature ſuppoſent le même génie. Mêmes difficultés à ſurmonter; mêmes *beautés à faire valoir.* Un Corneille vaut un Homere; un Racine vaut un Virgile.

Un grand Comique n'a pas beſoin de tant de force dans le génie; mais il doit mieux poſſeder le détail des mœurs: &

premiere retient les idées, les principes, les maximes, les divers ſentimens des Filoſofes, les faits hiſtoriques, &c. La ſeconde eſt un Dictionnaire qui vous dit le même mot en cinq ou ſix Langues différentes : c'eſt un répertoir de définitions, &c. La troiſieme ne garde, pour ainſi dire, que le fil le plus délié d'une ſuite d'idées : que les ſommets des hauteurs & les points fixes qui ſervent à retrouver une route un peu effacée. La quatriéme a toujours devant elle une carte Topografique enluminée qui lui repreſente les couleurs, les reliefs & les attitudes

de tout ce qu'elle a vû. La Mémoire de choſes, eſt celle de tous les grands Orateurs, des faiſeurs de Contes & de Relations. La Mémoire de mots, eſt celle des Savans & des Polyglottes. La Mémoire de ſiſtème, eſt celle des grands Métafiſiciens. La Mémoire locale, eſt celle des Peintres, des Géografes, des Ingénieurs, &c. Tous les hommes participent à la Mémoire locale, & à la Mémoire de choſes. Il eſt des Eſprits favoriſés de ces quatre ſortes de Mémoire en un degré ſuperieur; tel a été un Leiſnitz. Huet n'a joui que de la Mémoire de mots.

L'Esprit des différens Peuples.

Chaque Nation a ſa trempe d'Eſprit particuliere : tout concour à former cette ſingularité ; le Climat, la nature & la ſituation du Terrein, l'air, les alimens, le Gouvernement, l'éducation, l'étude, la Religion, &c. Les Anglais n'auroient pas le génie ſi original pour le reſte de l'Europe, ſi l'Angleterre tenoit au continent. L'Eſprit des Français eſt différent de lui-même dans les diverſes Provinces de France. L'Eſprit de nos Auvergnats eſt d'une ſolidité à toute épreuve : ils peuvent le diſputer eux ſeuls avec toute l'Europe pour cette qualité. Je

ne prétends point faire de Diſſertations. mais en jetter les ſemances. Pour traiter à fond la matiere préſente, il faudroit comparer imagination avec imagination, langue avec langue, génie avec génie, Auteurs avec Auteurs, & tirer de ces conſiderations un parallele juſte & profond des Eſprits des différens Peuples de l'Europe. C'eſt ce que je ne me propoſe point d'entreprendre. Toutes les Nations peuvent produire des Grands Hommes dans tous les genres; mais les unes plus, les autres moins. Auroit-on crû autrefois que l'Angleterre pouvoit

produire *la Boucle de Cheveux enlevée* ? J'ai ſur cela une idée digne d'être miſe en œuvre par quelque Anglais, ſi cependant elle n'eſt point trop favorable à la France. Voici un Problème Fiſico-Moral à réſoudre Mathématiquement, diroit notre Anglais : *Trouver le Peuple de l'Europe qui doit réunir en plus grand nombre & à un degré plus égal, les qualités de l'Eſprit.*

PROBLÉME Fiſico-Moral, réſolu Algébriquement.

JEtablis dabord pour *Demandes* : Que tous les Européans qui peuvent aſpirer à la gloire

de l'Esprit, sont compris entre la côte d'Afrique & la Laponie.

2°. Que de même que la température des climats est nuancée depuis la Côte d'Afrique jusqu'en Laponie ; la nature des *Esprits qui dépend principalement* de cette température, doit être pareillement nuancée & graduée d'une de ces limites à l'autre.

Soient les qualités de l'Esprit, V, X, Y, Z ; soit l'éloignement de l'Afrique, par rapport à la Laponie, à commencer depuis l'Affrique = A. l'éloignement de la Laponie par rapport à l'Affrique ; & à commencer depuis la Laponie = B. l'éloignement sera A = o sur

les côtes de l'Affrique ; & ſera A=∞ ſur les côtes de la Laponie.

Pareillement l'éloignement ſera B=o ſur les côtes de la Laponie, & B=∞ ſur les côtes d'Affrique.

Ces éloignemens avant d'aller du o à ∞, doivent paſſer par tous les milieux A=o, A=$\frac{1}{1}$, A=$\frac{1}{100}$, A=$\frac{1}{50}$, A=$\frac{1}{10}$, $\frac{1}{9}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{2}$, &c. De même de B. B=o, B=$\frac{1}{10}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{2}$, 1=∞. ſoit la qualité quelqu'onque de de l'Eſprit =V., dont le plus haut degré, ou bien, V=∞ ſe trouve lorſque A=o : alors le plus petit ou bien V=o ſe rencontrera (2 dem.) avec

A = ∞. Donc A = 1/2, répondra à V = 1/2; & A = 3/4, répondra à V = 1/4, & il en ſera de même de toute qualité qui aura ſon *Maximum*, lorſque A aura ſon *Minimum*.

Au contraire que la qualité de l'Eſprit = Z, ait ſon *Maximum*, lorſque B = o : alors Z = o ſe trouvera avec B = ∞ (2. dem.) & Z = ∞, avec B = o : Donc B = 1/2, conviendra avec Z = 1/2 & B = 1/4, = 3/4, avec Z = 3/4, = 1/4, &c. & il en ſera de même de tout talent dont le plus haut degré ſe rapportera au plus bas degré de B.

Donc toutes les qualités du degré V =

X=1/2
Y=1/2
Z=1/2
&c.

Répondent toutes à l'éloi-
ment B=1/2
A=1/2

Donc les qualités du de-
gré V=3/4
X=3/4
Y=1/4
&c.

Répondent à l'éloigne-
ment A=3/4
B=1/4

Donc les qualités du de-
gré V=3/4
X=1/4
Y=3/4

Répondent à *l'éloigne-*
ment &c.

A $\frac{1}{2}$

B $\frac{3}{4}$

Ainſi de tous les autres degrés de talens, relatifs aux différens degrés d'éloignement.

Nous avons donc pour *l'éloi-*
gnement $\frac{1}{2}$, toutes les quali-
tés au degré $\frac{1}{2}$; & pour l'é-
loignement A $\frac{3}{4}$, B $\frac{1}{4}$, ce
qui eſt *la même choſe*, *les qua-*
lités $\frac{3}{4}$ & $\frac{1}{4}$. Pour l'éloigne-
ment A ∞, B ∞, les qua-
lités ∞, & ∞, ainſi des
autres; donc l'éloignement $\frac{1}{2}$
répond ſeul au plus grand nom-
bre & au même degré de toutes

pent de recherches. Il y a beaucoup de Curieux, mais peu d'Esprits curieux.

L'Esprit Calculateur. Quoiqu'il semble qu'en parlant de l'Esprit géométrique, nous aïons compris le talent des calculs, nous y trouvons cependant de la différence. En effet l'on voit tous les jours d'excellens Calculateurs qui manquent totalement de l'Esprit géométrique. L'Esprit de calcul suppose plus d'instinct que de raisonnement: celui de la géométrie plus de raisonnement que d'instinct. Celui-là se conduit plus par routine & par formules: celui-ci plus par l'invention & le génie. L'un peut

se

ſe trouver avec beaucoup de faux dans l'ame : l'autre n'eſt jamais ſans un grand fond de vérité.

LES DIFFÉRENCES des Eſprits.

LEs varietés qui ſe remarquent entre les Eſprits, prennent ordinairement quelque origine dans les différentes ſortes d'éducation ; mais leur véritable principe eſt l'organiſation propre de chaque perſonne. Pourquoi tel homme eſt-il excellent Mathématicien, & n'a-t'il jamais ſû être Poëte ? c'eſt que ſa tête avoit une con-

texture faite pour les combinaisons, & non pour arranger des mesures. Il n'est peut-être point d'homme quelque grossier qu'on le suppose, qui n'ait du talent pour un genre d'occupation, & qui n'eut peut-être de quoi y exceller. Peut-être que les Homéres, les Archimédes, les Praxiteles, les Zeuxis, les Turennes, &c. sont communs dans la nature, & qu'il leur manque uniquement de savoir ce qu'ils pourroient être. Peut-être qu'en recueillant ensemble toutes les idées que l'Artisan renferme dans sa tête sur différens sujets; on lui trouveroit une provision

auſſi fournie & auſſi abondante qu'au ſavant & au bel *Eſprit*. Les objéts ſeroient différens, la ſience ſeroit auſſi vaſte d'un coté que de l'autre : & peut-être ſeroit-elle plus juſte & moins flotante dans *l'Artiſan*.

Eſprit Hiſtorique ou propre à l'hiſtoire

L'Hiſtoire demande ſon talent particulier. Elle a une éloquence qui lui eſt propre ; & qui doit toujours avoir le ton modeſte. Tout bon Auteur n'eſt pas taillé pour l'Hiſtoire. On doute avec raiſon que Racine & Boileau ſe fuſſent bien tirés de l'Hiſtoire de Louis XIV. Ils avoient l'un & l'autre un défaut eſſentiel, c'étoit de voir les

évenemens de trop près, & d'avoir l'oreille ttop voiſine de l'orqueſtre de l'admiration. Le premier d'ailleurs auroit peut-être manqué de la ſimplicité, & le ſecond de la legereté du ſtyle hyſtorique. Tite-Live eſt plus Orateur excellent, que bon Hiſtorien : c'eſt une puérilité inſupportable dans une Hiſtoire auſſi majeſtueuſe, que les harangues qu'il compoſe à plaiſir, & qu'il donne pour de vrais diſcours de ſes Héros. Je ne parle pas des Fables dont ſon Hiſtoire eſt ſi abondament & ſi adroitement pénetrée, qu'il ſeroit impoſſible de les diſcer-

ner du petit nombre de vérités qu'elles étouffent. Quel ſens froid, que d'eſprit filoſofique, qu'elle ſagacité de critique, quel dépouillement d'amour propre, n'éxigeroit pas dans un Ecrivain une bonne *Hiſtoire de France* ? Dans tout le ramas des Hiſtoriens anciens, qu'on trouveroit peu d'actions vraies dans tout leur détail & toutes leurs circonſtances. Il eſt ſi peu d'Hiſtoriens véridiques ſur des faits de nos jours ; nos Gazettes les plus judiceuſes ſont ſi remplies de fauſſetés ! Qu'en eſt-il donc de ces Gazettes compoſées il y a plus de deux mille ans ?

Le Bon Esprit. Le bon Esprit n'est pas toujours bel Esprit ; mais le bel Esprit est toujours bon Esprit. Il ne différe guere de ce que nous avons appellé Esprit solide. L'Esprit solide parait influer davantage sur le caractère, que le bon Esprit.

L'Esprit Satirique. De tous les dons de l'Esprit, la qualité de Satirique est peut-être la moins estimable. Une bonne satire suppose de grands talens, autant du côté de la versification, que du côté du gout & de la connaissance des mœurs; mais ne fait-elle point de tort au caractère du Poëte ? Il est vrai que Juvenal, Horace &

Boileau, ont été de fort honnêtes gens; mais Juvenal eſt moins ſatirique qu'il n'eſt Prédicateur; Horace fait des Comédies & non des Satires. Boileau, avec toute ſa vertu, eſt peut-être *le ſeul qui ait ſervi ſa* paſſion dans ſes diſcours ſatiriques. Que d'amour propre, que d'injuſtice, que de partialité ne montre t'il point dans ſes Vers! Quelle envie de plaire au vulgaire inſenſé, & de ſe faire admirer des ſots autant que des gens d'eſprit! Voici comment Horace ſon Confrere le peint: *Solutos qui captat riſus hominum, famam que dicacis, hic niger eſt.*

La moindre étincelle de génie avec du travail, ajoutée au talent naturel qu'ont tous les hommes pour la médisance, suffit pour faire un Poëte satirique.

L'Esprit des Fables. L'Esprit naïf sait répandre sur un Conte le sel, la clarté, la vivacité d'expression propre à intéresser le Lecteur. L'Esprit naturel copie la Nature, & le Naïf seulement la belle Nature. L'Esprit naturel peut devenir fastidieux ; l'Esprit naïf ne l'est jamais, tout ce qu'il dit est à propos & assaisonné. Plus on connait Lafontaine, plus on est tenté de croire que l'épithète d'inimitable, que tant de Gens

de

de gout lui ont donnée, eſt éxacte & géométrique. *Il* a emprunté la pluſpart de ſes Contes de l'Arioſte & de Bocace; mais c'eſt comme Virgile tiroit ſes Perles de la fange d'Ennius. Phedre eſt encore moins reconnaiſſable dans les Apologues de Lafontaine, qu'Eſope ne l'eſt dans les Fables de Phedre. Lafontaine, Racine & Moliere, *ſont trois Auteurs qui terraſſent* toute l'antiquité, & peut-être toute la Poſterité.

CARTE GEOGRAFIQUE de l'Eſprit humain.

A Propos, de la Démonſtration mathématique de nôtre Anglais, au ſujet de la France : il m'eſt venu en penſée qu'on pourroit peut-être tracer une eſpéce de Mappe-Monde de l'Eſprit & des Siences. Les côtes d'Afrique d'une part, & les côtes Septentrionales de la mer Baltique de l'autre, ſeroient les deux Poles de ce Monde intellectuel. L'Equateur paſſeroit par le centre de la France, par ces montagnes qui ſéparent l'Allema-

gne de l'Italie, & coupant toute l'Asie, traverseroit la Chine de l'Occident à l'Orient. Au lieu de mettre les noms de Venise, par exemple, de Florence, de Rome, de Padoûe, de Naples, de *Milan*, &c. Sur cette étendue de Terre qu'on appelle l'Italie; nous écririons les noms de cette multitude prodigieuse d'Académies Italiennes qui cultivent les Lettres du moins selon leur institut: mais je me trompe, il y auroit quelque chose de mieux à faire, ce seroit d'y graver les noms immortels des Leon X. des Côme de Médicis, des Galilée, des

Guillelmini, des Manfredi, des Fracaſtor, des Sadolet, des Vida, des Taſſe, des Arioſte, des Metaſtaſio, &c. Là nous placerions la découverte de l'Algèbre due à Tartaléa; ici celle des Indiviſibles que Cavallieri partage avec Roberval. Dans un canton ſeroit l'Ecole du Titien; dans un autre celle de Michel Ange, celle de Raphaël, celle des Carraches, &c. Dans un endroit nous ferions mention des habiles Sculteurs, dans un autre des ſavans Architectes. Nous réſerverions auſſi des places honorables pour les Muſiciens, les grands Violons & les grands

Compoſiteurs. Chaque diſtrict ſeroit ſeparé d'un autre, par un cordon enluminé qui en marqueroit les limites. Et comme dans la Géografie on diſtingue l'ancienne de la moderne, nous aurions ſoin de faire une Carte intellectuelle de l'Italie ancienne, qui devroit ètre bien plus garnie & bien plus brillante que celle dont nous traçons le *Plan*.

Tirant enſuite vers l'occident ſur le mème dégré de latitude, nous tracerions les Terres de l'Eſpagne * & du Portugal; &

* Nous n'ignorons pas que l'Eſpagne a fourni de grands Théologiens & de ſubtils

TAYLOR INST. OX.

dans un endroit nous marquerions : *Cette Terre n'enfante que des Monſtres.* Dans un autre nous écririons : *Terres inhabitées.* Là nous mettrions : *Païs inutiles.* Ici nous écririons. *Les Habitans de ce Continent ſont Filologofages.* Et ce ſeroit une affaire finie pour les Païs chauds, à moins que nous ne voulûſſions pouſſer la parallèle juſqu'au midi de la Chine, où nous trouverions peut-être quelque Man-

Métafiſiciens. Un Suarès & un Molina ſuffiroient pour illuſtrer une Nation : mais enfin il faut convenir qu'elle n'a guere produit de Filoſofes, de Mathématiciens, ni de Gens Illuſtres dans la carriere des Beaux Arts.

darin qui auroit inventé un Iéroglyfe de ſon Alfabèt.

En avançant vers nôtre ligne Equinoctiale nous tomberions ſur la France. Il ſe préſenteroit là un ſi grand nombre de beaux *Eſprits & de Savans* à ranger dans leurs territoires, que les objets y ſeroient fort confus. Seulement ce que nous graverions à la Place de Paris & de ſes environs, abſorberoit une grande partie de la France. François I. Richelieu, Colbert & Louis XIV. y auroient de grandes Principautés. Les Jeux Floraux y ſeroient écrits en lettres d'or, ornés de guir-

landes & de feſtons. Le Pouſſin, Michel de Montagne, le Puget & Marot y ſeroient les Veſpuce, les Colomb, les Cortès & les Magellan. L'Académie Françaiſe y poſſéderoit tout le Païs ſitué entre les deux Tropiques ; l'Académie des Inſcriptions auroit en partage tous les reſtes d'antiquités Romaines épars dans la France ; & tout ce nouveau Monde en général, depuis l'Affrique juſqu'à la Laponie, rendroit homage à l'Académie des Siences & à Deſcartes qui l'a formée, quoiqu'il n'en ait jàmais été. Nous aurions ſoin de n'y pas omettre la

Riviere du *Lignon* & la Fontaine de Vaucluſe; & ſur tout le fameux Obſervatoire de Paris, d'où partiroit vers le Nord & vers le Midi, en traces d'azur, cette Méridienne de toute la France, le *plus beau monument* de l'Eſprit humain; & le long de laquelle nous ferions ſerpenter les Noms éternels des Picard, des Caſſini, des Chazelles & des *Maraldi*.

Plus vers le Nord, mais à droite & à gauche nous trouverions l'Allemagne & l'Angleterre : ſur la premiere, nous aurions à tracer une infinité d'inventions Méchaniques propres

Spinoſa, Grotius, les Heinſſius, les Eraſme ; les Graveſande, les Muſchembrock, &c. y ſortiroient de la fange des marais Bataviques : le bienfait ineſtimable de l'Imprimerie rendroit tout nôtre Monde, excepté l'Eſpagne & le Portugal, tributaire de la Holande.

Enfin les Païs du Nord nous offriroient peu de travail. Quatre objets cependant nous y intéreſſeroient d'autant plus qu'ils y ſeroient les uniques. Je veux parler de l'Académie de Pétersbourg, de l'Univerſité d'Upſal ; de l'Iſle d'Huene, où Tycho-Brahé bâtit ſon fameux

Vranibourg, & des travaux en Laponie exécutés par les Miſſionnaires de l'Académie des Siences, pour conſtater la meſure de la Terre. Ce ſont, comme vous voïés, quatre points des plus brillants, qui doivent jetter un grand luſtre ſur cette Zone glaciale de nôtre Carte. Ce n'eſt là qu'une ébauche groſſiere d'un deſſein qui, ſans doute, méritera de n'avoir point d'exécution.

CIRCULATION & Révolutions de l'Eſprit.

L'Eſprit eſt une eſpèce de Denrée qui circule comme les autres : cette richeſſe paſſe ſucceſſivement d'un Peuple à l'autre ; & il ne dépend pas quelquefois d'une Nation de la fixer chés elle, encore moins d'en faire le commerce excluſif. Communément elle ſe répand comme une heureuſe contagion de proche en proche : quelquefois cependant elle fait des ſaults bruſques, & paſſe par deſſus la tête de tout un Peuple, ché qui elle ne trouve pas des diſpoſi-

tions favorables. Le cours des Lettres a ſuivi pour les Européens celui du Soleil ; elles ſe ſont avancées de l'Orient vers l'Occident. La douceur du climat, & les charmes de la liberté unis enſemble, formérent les germes des beaux Arts ché les Grecs, & l'émulation les dévelopa. Les Romains, leurs vainqueurs, en leur enlevant leurs richeſſes, leur ravirent les tréſors de l'Eſprit. Ils en tranſporterent chés eux l'Empire. Et Rome ne fût pas ſeulement la Capitale de toutes les Nations, elle devint la Capitale du gout & des Siences. Tandis que les Ro-

mains dépouilloient les Grecs des richeſſes du Génie & des Talens, ils en faiſoient part aux Gaulois, qu'ils éclairoient en les ſubjuguant. Mais les incurſions des Barbares bien-tôt oppoſerent aux beaux Arts une digue inſurmontable : leur aſpect les fit même reculer & abandonner bien du terrain. Malheureuſement pour eux les deſtructeurs des Siences renverſerent le Coloſſe épouvantable de l'Empire Romain lui-même: cette maſſe énorme après avoir long-tems panché tomba enfin, & dans ſa chute écraſa les beaux Arts qu'elle ſoutenoit. Alors

toute

toute l'Europe ne fut que le vaſte tombeau de l'Eſprit, du Gout : l'Ignorance & la Barbarie inſulterent à leur Gloire, érigerent de pitoyables trofées ſur leur ruine, & l'Europe ne penſa plus. La Nature eut beſoin de recommencer ſur de nouveaux frais. Des eſpéces de Prométhées recueillirent les cendres des beaux Arts & les ranimerent. La Paix regnoit : les Barbares avoient eux-mêmes dépoſé leur barbarie : Le Nord s'étoit épuiſé & n'avoit plus de Peuples à vomir : tout avoit pris un état de conſiſtance, & toutes les Nations étoient dans une

assiete fixe. La Grèce qui la premiere fois avoit tiré les Siences de son sein, ne les vit point sortir cette seconde fois de ses entrailles. L'esclavage & la misere enchaînoient ces Peuples jadis si jaloux de leur liberté. La Grece subsistoit encore ; mais les Grecs n'étoient plus. Mahomet avoit placé l'Alcoran dans l'Aréopage, & le faisoit expliquer dans le Portique & le Lycée. C'étoit donc dans l'Ausonie que les beaux Arts devoient trouver un second berceau : ils le trouverent : ce Climat étoit doux, temperé ; la Nature par tout y étoit riante & les Peuples

y jouiſſoient d'une honête liberté : c'étoit les Grecs du moïen âge. Les beaux Arts n'y firent point des Plantes étrangeres ; ils y fructifierent, & firent d'autant plus de progrès, que de puiſſans Princes les cultiverent eux-mêmes. Les Gaulois étoient devenus Français ; il n'étoit plus chés eux ni druides ni ſuperſtition groſſiere. Les Auteurs qui contenoient les archives de la belle Nature, furent tirés des ſepulchres de la pouſſiere & de la morſure des Vers. On eut des modèles dans tous les genres ; ſecours qui manquoit dans le premier empire des Lettres :

auſſi la révolution fut-elle rapide. A peine les beaux Arts avoient-ils commencé à fleurir, qu'ils produiſirent des fruits dans toute leur maturité. Entés, pour ainſi dire, ſur de nouvelles Langues, leurs productions n'en furent que plus exquiſes & plus variées. Les Statues, les Marbres & les Monumens antiques dont le nombre, ou la beauté, s'étoit fait reſpecter des Barbares, vinrent arracher l'admiration des plus foibles Eſprits, & furent l'Ecole & les Maîtres de ceux que la Nature avoient faits Peintres ou Sculteurs ; & le Gout Architec-

tes établis dans la Monarchie Françaiſe bien-tôt les Arts inonderent tout le Nord de leur politeſſe & de leurs lumieres. L'Anglais nous étudia, nous imita : l'Allemand plus ſenſible à la profonde *Littérature*, que ſuſceptible du beau feu du Génie, les embraſſa avec moins d'ardeur; mais leur donna cependant le droit d'hoſpitalité. Le Holandais devenu libre, le premier ſoupir de ſa liberté fut en leur faveur; & ſi la nature de ſon Païs ne leur étoit pas ingrate, peut-être y verroit-on plus d'une Athenes ſi reproduire. Enfin de Grands Monarques ont eu

la gloire de les fixer juſques ſur les glaces du Nord, par de ſuperbes établiſſemens, où ils leur font un azile gratieux contre l'intempérie & l'horreur du reſte de leur Domination.

L'EMPIRE ACTUEL de l'Eſprit.

SI vous me demandiés, quel eſt le Peuple où réſide actuellement l'Empire de l'Eſprit, je ne déciderois pas ; mais je laiſſerois aux faits à décider eux-mèmes. Voici comment je propoſerai la queſtion. Il eſt une Nation qui a produit des Tra-

giques fort ſupérieurs aux Grecs; des Comiques au-deſſus des *Latins*; des Lyriques en plus grand nombre que les Grecs & les Latins réunis enſemble, & qui leur ſont ſur tout au moins comparables; *elle* a des Fables qui donneroient de la jalouſie à Eſope & à Phèdre : un Poëme épique, peut-être moins original que l'Iliade & l'Enéide, mais plus parfait & plus ſoutenu. Mille genres de Poëſie dans leſquels ſes Auteurs ſe ſont exercés avec ſuccès, n'ont pas même de noms ché les Anciens. Elle a donné une infinité de Chefs-d'œuvre de Mora-

le, auxquels toute l'antiquité ne peut rien oppoſer : Salluſte & Tite-Live voudroient avoir écrit telles de ſes Hiſtoires. Il n'eſt ni Varron, ni Ariſtote, ni Pauſanias qui puſſent le diſputer à ſes Savans : & cela au jugement de l'Europe entiere. Les Rois ont une Bibliothèque ſi riche par la quantité prodigieuſe & recherchée de toute eſpéce de Monumens Littéraires, que tous les autres Etats de l'Europe ne ſeroient pas aſſés puiſſants pour l'acheter. Elle n'a point de Villes conſidérables qui n'ait formé chés elle une ſocieté de Gens de Lettres ; ſans

ſans parler de ſes Ecoles pour élever la Jeuneſſe. Mais les Académies de ſa Capitale ſont les Sénats les plus reſpectables de l'Univers. Les Belles Lettres & l'Eloquence y ont un Tribunal où l'on diſtribue aux Auteurs qui s'y diſtinguent la portion de gloire due à leur Génie & à leurs Travaux.

Les Inſcriptions & la profonde Littérature y ont un Temple où les Studieux du premier ordre, ſacrifient à la ſavante Antiquité. Un Palais auguſte renferme dans ſon enceinte des Filoſofes que la Grèce auroit placé à la tête du Gouvernement. Ces

établiſſemens ne ſont pas pour la montre & l'ornement pompeux mais ſtérile d'un Etat : le Public leur demande compte de leurs veilles, & les trouve toujours plus grands que ſon préjugé ne les croïoit. C'eſt encore peu de choſe : pour éterniſer, autant qu'il eſt poſſible, le génie de la Peinture, de la Sculture & de l'Architecture, un de ſes Princes en a fondé une Académie, où l'émulation de paraître habile, jointe aux lumiéres qui le font devenir, échauffent le talent au point de le faire concevoir ; mais comme cette ſorte de génie profite infini-

ment dans l'examen & l'étude des beaux morceaux de l'Antiquité, qui ſont rares chés elle, le même Prince a fondé une Ecole pour ſes ſujets dans une certaine Ville de l'Europe, où l'on ne peut faire un pas ſans trouver quelqu'un de ces reſtes prétieux. Elle a vû naître dans la même Capitale une ſocieté, peut-être plus eſtimable encore que toutes celles-ci, par la nature de ſon objèt, qui eſt la conſervation des hommes. Ce Corps d'habiles Chirurgiens a déja fait part au Public du fruit de ſes premiers travaux; & quel avantage l'humanité entiere n'en

retirera-t'elle pas ? Dans une infinité de Villes frontieres ou maritimes elle entretient des Profeſſeurs de Mathématiques, tous ſavans ou obligés de le devenir ; & dont elle reçoit pour juſte tribut de continuelles découvertes dans les ſiences.

Dans ſes plus grandes Villes elle voit s'élever des Obſervatoires, qui ſont autant de Sanctuaires conſacrés à l'Aſtronomie, où des Prêtres d'Uranie nuit & jour s'occupent à porter leurs yeux & leurs eſprits vers le Ciel. Mais celui de ſa Capitale n'eſt pas moins un chef-d'œuvre d'Architecture, qu'un

thréſor unique de Machines, d'Inventions & de commodités pour les obſervations Aſtronomiques. Cet Obſervatoire eſt devenu la Capitale de l'Aſtronomie, & le point fixe de la *Géografie moderne*. Sur l'étendue de ſon pavé eſt tracée une celebre Méridienne, qui n'eſt que l'époque & l'abregé de celle qui la continue dans tout le Nord & tout le Midi de ce vaſte Etat; & qui meſure la 45e. partie du Globe Terreſtre. Il ſemble qu'on a mis le comble à la gloire de cette Nation du côté des Arts. Le plus beau trait manque cependant encore à ſon

éloge, je veux dire à la pure vérité. Il étoit réſervé à elle ſeule de faire partir de ſes Ports, à différentes repriſes, des Vaiſſeaux deſtinés uniquement à ſervir aux ſiences, & chargés d'une colonie de Mathématiciens envoïés & diſperſés dans toutes les parties de l'Univers, pour l'étudier & le connaître. Ces nouveaux Navigateurs ont cru qu'il étoit peu de parcourir la terre, s'ils ne la meſuroient : ils ont fait leur route la toiſe, la lunette & le quart de cercle à la main. Les frimats les plus horribles, les chaleurs les plus ardentes, ni les dangers les plus

éminents n'ont pû arréter dans leur courſe ces Commerçans de Filoſofie & d'Eſprit. Enfin chargés des dépoüilles, non pas de l'Orient ſeulement, comme un Conquerant de l'ancien tems, mais du Monde entier, c'eſt-à-dire, enrichis de connaiſſances, ils ſont venus les uns après les autres partager avec leurs Concitoyens, ces thréſors ſi peu enviés des autres Nations.

Vous avoüerés, qu'un tel Peuple doit à juſte titre s'attribuer l'Empire de l'Eſprit ſur toutes les autres Nations. Je laiſſe maintenant aux Anglais, aux Italiens, aux Allemands, aux

Holandois, aux Eſpagnols, aux Portugais, ou aux Français enfin à juger ſi ce Portrait leur eſt applicable plûtôt qu'à tout autre Peuple de l'Europe.

PRÉÉMINENCE ENTRE les Anciens & les Modernes, ou décadence de l'Eſprit humain.

L'Examen de la décadence de l'Eſprit humain entre tout naturellement dans notre Plan. L'Eſprit a-t'il ſouffert quelque perte, quelque déchet, depuis les Anciens; ou les Anciens ont-ils quelque prééminence ſur

les Modernes : c'eſt la même queſtion ſur laquelle, avant de dire nôtre ſentiment, il me paraît qu'il ne ſera pas hors de propos de réfuter dabord l'état de la queſtion tel que le propoſe Mr. de *Fontenelle*, en traitant la même matiere. Ce grand Homme prétend qu'il ſe réduit à ſçavoir ſi les arbres d'autrefois, par exemple, étoient plus beaux que ceux d'aujourd'hui. Il me ſemble que c'eſt prendre le change : dabord parce qu'il eſt abſolument faux que les qualités de l'Eſprit, ſuivent les qualites des autres productions de la Nature : c'eſt-

à-dire que les Eſprits ſoient plus excellens dans les Païs où les arbres ſont les plus beaux, comme en Norvege, en Suede, &c. à moins qu'il ne voulut parler des arbres fruitiers, ce qui ſeroit ſujet à des fauſſetés bien plus bizarres encore. En ſecond lieu, parce qu'il s'enſuivroit tout le contraire de ſa prétention : puiſqu'il faut convenir que la Nature dégénere, & doit néceſſairement dégénerer par rapport aux productions qui dépendent de l'abondance des ſucs de la Terre. On ne trouveroit certainement point dans la Paleſtine des Raiſins tels

que les Iſraëlites les trouverent autrefois. Il ne faut pas être grand Naturaliſte pour ſavoir que les Torrens & les Fleuves emportent à la longue dans la Mer toute la graiſſe & le limon des Terres; & que ces Terres, ainſi dépoüillées, doivent perdre petit à petit tous leurs ſels & toute leur vertu. Ce n'eſt donc point là le véritable état de la queſtion. *Il* me paraît qu'on pouroit le réduire à celui-ci : *L'Art des Modernes qui les empêche de ſuivre la pure & ſeule Nature, ainſi que les Anciens, doit-il les rendre inférieurs à ces Anciens.* La propoſition ré-

duite à ces termes clairs & ſimples peut, ce me ſemble, ſe diſcuter fort promptement. Car je demanderai aux Partiſans des Anciens, ſi les Latins eux-mêmes n'avoient pas un Art formé d'après les modeles Grecs; nous ſavons qu'ils avoient leurs régles & leurs modéles: je veux ſavoir enſuite ſi les Régles & l'Art des Modernes, ſont différentes des Régles & de l'Art des Latins: par exemple ſi l'Art Poëtique de Boileau n'eſt pas fondé ſur la Poëtique d'Horace? Ce point eſt encore fort clair. Il ne s'agit plus que de leur faire avoüer que les Auteurs La-

tins ne ſont point inférieurs aux Grecs, & c'eſt ſur quoi *ils ne* formeront aucune difficulté. Donc, ſelon eux-mèmes, l'Art des Modernes qui n'eſt autre que celui des Latins, ne doit point *les rendre inférieurs aux* Grecs, puiſque les Latins qui l'ont ſuivi ne le cédent point à ces mèmes Grecs. Mais après tout eſt-ce aſſé dire ? Cet Art qu'eſt-*il autre choſe* que *la* Nature miſe en Principes, aidée par *les Régles*, & à qui l'on ôte ſes épines, ſes rochers, ſes neiges & ſes frimats, pour la rendre toujours gratieuſe & riante ? Il eſt dans une contrée

de la Terre un vallon délicieux : les prairies y ſont telles que les Romans les peignent, ſans oublier les ruiſſeaux qui gaſouillent & ſerpentent pour tâcher de n'en point ſortir. Les côteaux y ſont verdoïans & fleuris ; les points de vûë enchantants & variés, &c. Le Propriétaire de ce vallon, charmé d'une ſi belle ſituation, y fit bâtir il y a deux mille ans une Métairie, ſes ſucceſſeurs loüerent ſon choix, & ne jugerent pas à propos de rien changer dans l'édifice de la Métairie, encore moins d'y ajoûter quelque ornement pour en embellir les

dehors, que la Nature elle-même avoit pris si grand soin de parer. De nos jours un nouvel Héritier, encore plus enchanté que tous ses prédecesseurs, de la brillante & heureuse situation de son Domaine, fit mettre à bas l'antique Maison de campagne, & construire à sa place un magnifique Château, selon toutes les régles de l'Architecture & dans le bon gout: il le décora ensuite de tous les plus superbes accompagnemens dont il put imaginer les desseins: jardins vastes & artistement simétrisés; promenade & allées de la plus belle enfilade; lits

de gazon d'une fraîcheur voluptueuſe pour les yeux ; berceaux de Myrthe, cabinets de verdure, nappes & pieces d'eau de la plus belle diſtribution, caſcades & chûtes étonnantes ; bordures d'allées des mieux entenduës ; arbriſſeaux taillés avec la plus grande régularité, &c. Un de ſes voiſins, Vieillard reſpectable, qui n'avoit vû qu'en gémiſſant démolir l'antique Métairie, vint lui rendre viſite dans ſon Château nouvellement conſtruit. Qu'avés-vous fait, lui dit-il, ô mon cher Voiſin ; vous avés voulu embellir la beauté même, & vous l'avés enlaidie,

enlaidie. N'aviés vous pas aſſé du ſpectacle ſimple, majeſtueux & riant qu'elle vous mettoit ſans ceſſe devant les yeux, ſans ce vain aſſemblage d'ornemens faux, puiſqu'ils ſont étrangers à nôtre vallon. Vôtre gout s'eſt dépravé, & vous n'avés plus été ſenſible aux agrémens nobles de la belle Nature qui faiſoient les délices de vos Peres. Le bon Vieillard auroit continué longtems ſur ce ton, lorſque le Seigneur du Château l'interrompant lui répondit: Monſieur, permettés moi de vous dire qu'il n'y á que prévention dans tout vôtre diſcours: ce que

vous appellés la belle Nature, ce coup d'œil, ces perſpectives, j'admire tout cela auſſi bien & peut-être mieux que vous : j'y trouve un plaiſir auſſi fin & peut-être plus judicieux que le vôtre, mais en plaçant auprès de moi des objèts d'une beauté différente, je n'ai point renoncé aux prairies, ni aux côteaux qui nous environnent : je m'y promène & je les contemple auſſi ſouvent que vous. J'ai voulu ſeulement mettre de la varieté dans mes coups d'œil, diverſifier ces vues, ces lointains qui fatiguent à la longue par leur uniformité de cou-

leur, & la confuſion de leurs parties. Au lieu de me reprocher un gout altéré, vous devés admirer mon amour de l'ordre : voïés vous cette proportion qui s'obſerve dans mon Bâtiment ; voïes vous cette ſimétrie qui regne dans mes Jardins, comme les embelliſſemens y ſont chacun à ſa place. Si vous y prenés garde, les proportions qui certainement ſont établies dans la Nature, ſont preſque toutes cachées pour de foibles yeux comme les nôtres : nous ne voïons que le beau déſordre de la Nature, nous n'en voïons point la ſimé-

trie : nôtre œil qui eſt ſi fort ami des proportions ſeroit donc privé de ce plaiſir, ſi on ne lui en ménageoit pas avec art, en lui épargnant la fatigue de les aller chercher bien loin, au riſque de ne les pas trouver. D'ailleurs, Monſieur, je ne trouve de l'Art dans ce Monde que dans les choſes qui ne ſont point à leur place : tout ce qui eſt à propos, tout ce qui a ſa raiſon, tout ce qui eſt dans une exacte proportion, fait pour moi partie de la belle Nature : ainſi, Monſieur, loin de gémir ſur le dégout que vous m'en ſuppoſés, admirés la toute en-

tiere dans cet abregé que mon Château vous en met ſous les yeux. Tout ce qui ſe trouva de perſonnes ſans préoccupation, préſentes au diſcours du Propriétaire, furent de ſon avis; les vieilles Gens ſeules tinrent bon dans leur ſentiment & crierent plus fortement que jamais, contre la corruption du Gout & la décadence des Eſprits.

Problème à réſoudre. L'Académie Françaiſe par ſon Puriſme outré dans ſes commencemens, n'a-t'elle pas énervé tout à coup les Eſprit Français? Et la France a t'elle produit ſous Louis XIV. des Eſprits auſſi

nerveux que Malherbe, Corneille; &c. Auſſi vifs, auſſi énergiques, pour ainſi dire, que Montagne & Marot?

CLASSES DES ESPRITS.

POur rendre le ſpectacle des Eſprits plus ſenſible & plus frappant, je vais vous les préſenter comme en Amphithéâtre, ſur différens rangs & par différentes Claſſes.

PREMIÉRE CLASSE.

Les Génies proprement dits.

La qualité de Génie, ne convient, à parler juſte, qu'à un petit nombre d'Eſprits univerſels & créateurs dans tout. Deſcartes, Leibnitz, Bayle, Fontenelle, Ariſtote, Paſchal. Voilà les Génies de ce Monde.

II. CLASSE.

Les grands Métafiſiciens.

Tout grand Métafiſicien eſt créateur, mais ne l'eſt pas univerſellement : c'eſt en quoi ils différent de ce que nous appel-

lons Génies. Mallebranche, Spinoſa, Hobbes, & après eux Clark & Lock : ces Eſprits ne ſe ſont exercés que ſur les idées. Mallebranche ne pouvoit ſouffrir un trait d'Hiſtoire, une tirade de Vers ; & Lock un Théoréme de Géométrie.

III. CLASSE.

Les grands Mathématiciens.

On voit bien que les Eſprits que nous appellons Génies, devroient avoir une place dans preſque tous les Rangs : mais il ſeroit inutile de les nommer ſi ſouvent ; & la qualité d'univerſel,

verſel, que nous leur donnons, doit les en dédommager. Archimède, Apollonius, Viete, Roberval, Fermat, Neuton, de l'Hôpital, Barrou, Vallis, les Bernoulli, Huguens, la Hire, Varignon, Mairan, Maupertuis, Clairault, Herman, &c. Nous plaçons les Métafiſiciens avant les Géomètres, parce qu'on tombera d'accord, qu'il faut bien plus de force de Génie pour ſe fraïer une route nouvelle dans la Région des idées, ſur les aîles de ſon ſeul Génie; que pour s'élever méchaniquement d'échelon à échelon, pour ainſi dire,

avec le ſupport de l'algèbre & des figures. Un Mathématicien de nos jours eſt un Voïageur, qui renfermé dans une voiture commode ſe laiſſe conduire par ſon Guide, & parcourt tout le Monde ſans ſavoir par où il paſſe, & ſans ſe fatiguer.

IV. CLASSE.

Les Poëtes Epiques & Drammatiques.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que nous ne parlons que des Eſprits du premier ordre dans chaque Claſſe; & qu'il y a tel Poëte Epique ou Drammatique

infiniment ſupérieur par le génie à tel Mathématicien d'un rang ſubalterne. Car on pourroit encore dans chacune des Claſſes, établir pluſieurs dégrés de préſéance. On ne doit point être *étonné du reſte*, de nous voir attribuer la premiere place des belles Lettres aux Virgiles, aux Lucains, aux Homeres, aux Taſſes, aux Racines, aux Crébillons, aux Corneilles, aux Voltaires, &c. Après ce que nous en avons dit dans nos Caractères des Eſprits.

V. CLASSE.

Les Poëtes Pindariques.

C'eſt une Claſſe auſſi peu nombreuſe que celle des grands Génies. Un Pindare, un Rouſſeau, un Horace, un Malherbe, ſont peut-être les ſeuls qu'on y puiſſe inſcrire.

Il eſt peut-être auſſi telle Nation qui ne peut guéres ſe flatter de donner un Poëte Pindarique, à moins qu'il ne ſe faſſe quelque grande révolution dans ſes mœurs & ſon gout.

VI. CLASSE.

Les grands Orateurs.

Bien des Gens ſeront ſurpris de les voir rangés ici après les Poëtes Pindariques : mais qu'ils comparent les qualités que doivent poſſeder les uns & les autres : le petit nombre d'Odes excellentes, avec la multitude prodigieuſe de bons Diſcours que les Lettres ont produits dans tous les tems : & je ſuis ſur qu'ils tomberont dans mon jugement.

VII. CLASSE.

Les grands Hiſtoriens.

Nous ne parlons ici que de ceux dont les Ouvrages ſont d'une étenduë & d'une majeſté à ſe faire admirer, autant par la grandeur de l'entrepriſe, que par l'heureux ſuccès de l'éxécution. Telle eſt l'Hiſtoire de Rollin, telle l'Hiſtoire de Berruyer, telles les Annales de Baronius, & un petit nombre d'autres.

VIII. CLASSE.

Les Savans, les profonds Critiques, &c.

Un Petau, un Sirmond, un Huet, un Marsham, un Spanheim, un Royer, un Eraſme, un Grotius, les Scaligers, un Gronovius, un Bianchini, un Grœvius, un Hardouin, un Souciet. Celui-ci a été l'aîné de ſix freres tous diſtingués par un gout & un talent ſupérieur pour les Siences : il en reſte encore deux, dont l'un eſt à la tête du Journal de Trévoux. On pourroit inférer dans cette Claſſe

tous les illuſtres Membres de l'Académie des Inſcriptions.

IX. CLASSE.

Tous les Poëtes du ſecond ordre.

Les Elégiaques, les Bucoliques, les Satiriques, les Didactiques, &c. Nous n'y mettons que les excellens.

X. CLASSE.

Tous les Ecrivains Moraux & les Critiques de profeſſion.

Il ſemblera injurieux, ſans doute, à un Labruyere, à un St. Evremont, à un la Roche-

foucault, à un des Fontaines, à un Steelle, &c. d'être ſi fort reculés dans cette Liſte : mais ne le céderoient-ils pas eux-mêmes aux Chefs de toutes les Claſſes précedentes : qu'on les tire les uns après les autres & qu'on les compare.

XI. CLASSE.

Les Eſprits Obſervateurs.

J'y loge tous les grands Naturaliſtes, les faiſeurs d'Expériences, & tous les Commentateurs.

XII. CLASSE.

Tous les fameux Artiſtes.

Les grands Peintres, Sculteurs, Architectes, Graveurs, Méchaniciens, &c. Tous les grands Muſiciens, &c. Les ſavans Horlogers, &c.

SECTION II.

SPECTACLE des Eſprits par rapport à la Societé.

QUoiqu'il ne ſoit aucune ſorte d'Eſprits dont les recherches ne ſe rapportent à

la Societé ; il en eſt cependant qui la regardent plus directement, & qui ne ſont plus rien hors du commerce des hommes.

L'Eſprit amateur du vrai eſt la premiere qualité de l'Eſprit conſideré du côté des Siences : & l'Eſprit vrai doit ètre par lès mèmes raiſons le plus eſtimable dans la ſocieté. C'eſt lui qui donne du poids aux Diſcours les moins étudiés d'un homme ; qui le diſpenſe des ſermens & mème du ton affirmatif, dans le récit des choſes les plus étonnantes & les plus incroyables. Il croit plus volontiers le bien

L'Eſprit vrai.

que la renommée répand d'un Mortel diſtingué, que le mal qu'elle en publie : parce que les Éloges ne groſſiſſent pas chemin faiſant, dans la proportion des Satires. Il ne donne point dans les Préjugés du vulgaire ; mais il ſait quand il ſait quand il faut les reſpecter ou les combattre. Il n'aime que la plaiſanterie délicate : ou plûtôt la plaiſanterie la plus fine eſt moins de ſon gout, que tout ce qui porte l'air de nobleſſe, de grandeur & de ſentiment. Il a un inſtinct merveilleux pour ſentir les caractères les plus ſubtilement faux, découvrir les

ſouterrains les plus profonds, & lire à travers les replis les plus multipliés dans les cœurs tortueux. La loüange lui eſt ordinairement ſuſpecte, & à moins qu'elle ne s'inſinue auprés de lui bien délicatement, elle le bleſſe. Louis XIV. avoit l'Eſprit vrai. En voici un échantillon qu'on ne trouvera nulle part dans ſon Hiſtoire. Il avoit fait placer dans un des Cabinets de Marli, une grande Eguille aimantée: & voïant qu'elle ne répondoit pas directement aux faces du Salon, il témoigna qu'il en étoit fâché: alors un des Académiciens qui ſe trou-

verent là dit au Roy, qu'il y avoit un moïen de donner à l'Eguille la direction que ſouhaitoit Sa Majeſté, lequel étoit de mettre dans un certain endroit une pierre d'Aimant; ſur quoi Louis XIV. dit: *Non, je ne le veux point; toujours du faux!*

Mr. de la Rochefoucault avoit créé l'expreſſion de *Perſonne vraie*, en faveur de Mme. de la Fayette: c'eſt un grand titre de mérite que d'avoir donné naiſſance à une telle façon de parler.

L'Eſprit vrai eſt fondé ſur de grandes diſpoſitions natu-

telles ; mais il ne ſe trouve jamais ſans beaucoup de culture & ſans une belle ame. Il eſt encore moins flateur qu'il n'aime à être flatté. Il ne fait pas ordinairement fortune.

Prééminence des qualités favorables à la Societé.

Les qualités de l'Eſprit favorables à la Societé, quoiqu'elles ſoient moins brillantes que les grands talens pour les Siences, ſont cependant infiniment plus eſtimables pour le fond : puiſque le but de tous les dons de l'homme, filoſofiquement parlant, ne peut être autre choſe dans ce monde que l'humanité ; & que le bien qui revient aux hommes de certaines qualités,

fait un objèt infiniment plus prétieux, que toutes les ſublimités de génie qui ne leur ſont point utiles. Celles-ci doivent toujours s'attirer nôtre admiration, mais jamais nôtre eſtime: ce ſeroit une uſurpation de leur part qui feroit un tort infini à nos ſentimens & à nos lumieres.

L'Eſprit de Conciliation

L'Eſprit de conciliation ſuppoſe une éloquence naturelle, un certain art à manier les caractères, qui eſt un vrai je ne ſai quoi: les Perſonnes qui ſe prétent aux vûes d'un Conciliateur, doivent avoir une grande idée de ſon équité: quelque fois cette idée n'eſt que le fruit

fruit de l'habileté avec laquelle l'Entremeteur ſait intéreſſer chacune des Parties. L'Eſprit de conciliation n'eſt jamais ſans fineſſe ; & il eſt peu de Conciliateur qui mérite toute la confiance qu'on leur donne dans les pourparlers de racommodement.

L'Eſprit de Négotiation.

Ce que l'Eſprit de Conciliation eſt en petit, celui de Négotiation l'eſt en grand. Tel auroit la main bonne pour concilier des Particuliers, qui fourni même de toutes les connaiſſances néceſſaires, ne vaudroit rien pour concilier des Potentats. Un bon Négociateur doit

être Orateur filoſofe. Interèts & force des Princes, étude profonde de l'Hiſtoire, connaiſſances du Commerce, vivacité de diſcours appliquante & perſuaſive : voilà une partie de ce que doit poſſéder un bon Négotiateur.

Eſprit Petit-Maître. Ce n'eſt point un caractère d'Eſprit fixe & toujour le même que l'Eſprit Petit-Maître. Les Petits-Maîtres étoient autrefois d'aimables diſeurs de balivernes ; des voltigeurs de converſation : préſentement c'eſt tout autre choſe. Ce gout de réflexion & de filoſofie qui s'eſt répandu par tout, leur a fait pren-

dre une nuance de bon ſens : mais comme le fond eſt toujours le même chès eux qu'autrefois ; c'eſt-à-dire, ignorance & fatuité : ils ne ſont plus qu'un compoſé infiniment ridicule, d'impertinence véritable & d'extérieur important ; de défaut d'étude & d'apparence d'érudition ; d'enjouëment forcé & de pédanterie réelle.

Eſprit Fort ou Libertin.

Labruyere a répandu tout le ſel de ſa plume cauſtique & judicieuſe, contre les Eſprits forts de ſon ſiécle : qu'auroit-il écrit ſi tous nos petits furèts de Bayle euſſent vècu de ſon tems ? Je n'appelle pas Eſprit fort un

homme qui l'eſt de bonne foi & par principes ; mais une infinité de vils inſectes de la Filoſofie, qui ne ſauroient former un raiſonnement ſans choquer le bon ſens ; & qui croïent raiſonner, en ſubſtituant dans tous leurs diſcours l'Epigramme au Sillogiſme.

Eſprit de fineſſe & d'affaires.

L'Eſprit de Fineſſe eſt celui qui tend à ſon but, non par les voïes les plus droites ; mais par les ſentiers les plus enfoncés & les plus détournés. Il eſt une certaine Courbe en Géométrie, telle qu'en détournant un corps de la ligne la plus droite elle le fait aller plus vîte

à ſon but : la Fineſſe eſt dans la Societé une eſpéce de Cieloïde morale, ſi je l'oſe dire. Elle ne ſe fait pas communément fort eſtimer ; mais elle eſt toujours redoutée & recherchée. Quand cette Fineſſe n'eſt que Fineſſe, elle réuſſit immanquablement : tous les gens qui ſont fortune lui en ſont redevables. Elle eſt appliquée & ne perd jamais ſon objèt de vûe. La diſſimulation fait partie de ſon eſſence. L'Eſprit de Fineſſe a toujours une certaine combinaiſon qui roule ſur les objèts les plus ordinaires, & lui fait entrevoir dans eux mille rapports

Eſprit des Courtiſans.

qui échapperoient aux génies & aux plus beaux Eſprits. Il parcourt d'un coup d'œil tous les points de la Sfère de ſon intérèt. Je n'ai point connu d'homme ſi bète qu'il n'eut ſa fineſſe ; ni d'homme ſi fin qui n'eut ſa bètiſe. Les Eſprits fins ne ſont pas ceux qui ont le plus de fineſſe.

L'Eſprit de la Converſation. Le talent de ſe mettre à la portée de tous les Eſprits, fait une partie eſſentielle de l'Eſprit de Converſation. Communément les grands Génies ſont trop haut guindés, trop raides pour ſe plier ainſi & deſcendre juſqu'au niveau des plus

faibles Eſprits. Il faut de l'aménité dans l'imagination & de la volubilité dans la langue, pour briller dans les entretiens. Tel ſaura converſer dignement avec les Hommes, qui ne ſaura point ſe tirer de la converſation des Femmes : c'eſt un ton tout différent qu'il faut prendre ; c'eſt une expreſſion plus coulante, un tour d'imagination plus noble & plus gratieux ; des manieres plus reſpectueuſes, plus douces & plus engageantes : c'eſt encore un de ces je ne ſai quoi dont le Monde eſt plein. Pareillement certain Eſprit brillera auprès des Fem-

mes, qui ſe trouvera ſot vis-à-vis des Hommes. Un Eſprit cultivé ne peut gouter de plaiſir plus délicat que celui de s'entretenir avec un homme de Lettres, capable de l'entendre. Quelqu'embarras qu'on ſuppoſe dans les organes d'un homme d'Eſprit, il ſe fait toujours ſentir dans la converſation. Le talent de la Converſation eſt le fruit d'une étude conſommée du monde, des hommes & de ſoi-même. Il n'eſt point d'Eſprit ſi attentif à qui il ne puiſſe échapper une impertinence dans la plus belle compagnie. Tel homme ſera éloquent dans le

tête

tête à tête, qui ſera muet dans une aſſemblée. De la maniere dont on éleve une Perſonne dépend pour l'ordinaire le talent qu'elle doit avoir pour la Converſation. Les imaginations fortes l'ont communément au plus haut degré.

L'Eſprit du Commerce.

Les Français n'ont guére l'Eſprit du Commerce ailleurs que dans leur Ports de Mer. Les Holandais s'en nourriſſent, pour ainſi dire, juſque dans le moindre Village. Il faut qu'un Négotiant ait les vues plus immenſes que les Païs où il envoïe ſes Vaiſſeaux. Peut-être ne fait-on pas encore aſſé de

cas en france d'un grand Commerçant & de l'Eſprit du Commerce. Il n'y a que les petits Nègotians qui ſoient avares : les grands ont le cœur avide, l'eſprit ambitieux & les mains généreuſes.

Eſprit ſans principes. Le commun des hommes n'a point de régle dans ſes jugemens, ni ſes diſcours. Leur conduite varie comme leurs humeurs, leurs intérèts & leurs paſſions. Les maximes de la Morale ſeroient ſeules capables de fixer ces mobiles ; mais il faudroit pour cela les étudier : & peut-on condamner le Peuple à l'étude ? Il eſt vrai que les

principes des vertus ſont ché lui quant au fond; mais les humeurs & les paſſions y ſont bien mieux.

Ché les Français, je parle du gros de la Nation, le gout ne varie guere: ce qui a paru beau ſous *Loüis XIV.* nous le paraît encore, & j'oſe le dire, nous paraîtra toujours tel. Mais il n'en eſt pas de même de l'Eſprit: nous avons une mode pour l'Eſprit, comme pour les habillemens: cette mode conſiſte dans une tournure d'imagination propre du tems, & ſur tout dans une certaine nouveauté d'expreſſions qui les tire *L'Eſprit à la mode.*

toutes du moule le plus en vogue. On voit bien qu'il ne s'agit pas ici de l'eſſence de l'Eſprit ; mais de la façon de le produire. Un bel Eſprit qui s'aviſe de vivre long-tems, riſque beaucoup en France de ſe trouver ſur ſes vieux jours un Eſprit de la mode paſſée. Ces révolutions de l'Eſprit à la mode, ne ſont elles qu'une nouvelle preuve de la legereté de nôtre Nation ; ou bien ne montrent elles autre choſe que la vivacité féconde de nôtre Eſprit ? Ce n'eſt ni aux Etrangers, ni à nous à en juger ; mais aux Filoſofes.

Le celèbre Marquis Dangeau, Favori de Louis le Grand, poſſedoit ſouverainement l'Eſprit du Jeu. Mais comme il ſe trouvoit arrêté dans mille combinaiſons où l'Eſprit ſeul ne ſauroit pénétrer, il avoit recours à Mr. Sauveur, grand Mathématicien, qui lui apprenoit ce que l'Algèbre lui avoit appris. Il falloit être néanmoins Mr. Dangeau, pour appliquer ces régles à la pratique: il falloit ſa préſence & ſa vîteſſe d'eſprit, pour ainſi dire: rarement les Gens de Cabinet ſont-ils propres au Jeu. Ils ont trop de flegme & de méditation, &

Eſprit du Jeu.

n'ont pas les coups d'œil aſſé rapides pour les combinaiſons momentanées du Jeu. Mr. Sauveur eut été un Joueur fort mal-à-droit, & Mr. Dangeau un Mathématicien fort malhabile.

La préſence d'Eſprit. La préſence d'Eſprit n'a pas toujours la même origine ché tous les hommes. Il en eſt qui n'ont jamais plus l'Eſprit préſent que lorſqu'ils ſont plus animés qu'à l'ordinaire. Ce ſont les Eſprits juſtes, mais qui ont beſoin d'être mis en jeu : faute d'une certaine abondance d'Eſprits animaux qui prennent feu à la moindre étincelle. Com-

munément la préſence d'Eſprit ſuppoſe une force d'ame uniforme & toujour la mème. La réfléxion ne la donne point ; mais y ſupplée. Elle dépend beaucoup du tempérament. Elle tient toujours ſon conſeil avec elle-mème, & s'éclaire dans toutes ſes démarches. Le ſens froid écoute patiemment & répond juſte : la préſence d'Eſprit voit les objèts ſans ſe troubler, & agit à propos.

L'Eſprit des grands Capitaines.

Le ſens froid.

Tous les Peuples qui ont une Religion & qui ne la ſuivent pas : tous les Filoſofes qui ont une morale & qui ne la pratiquent pas, ont l'Eſprit

L'Eſprit faux.

faux. Se laiſſer entrainer dans les jugemens de la multitude contre ſes lumieres, craindre d'approfondir un fait où l'amour propre riſque de ne pas trouver ſon compte ; plaiſanter d'une vertu qu'on admire ſecretement ; accorder toute ſorte de mérite à un Homme qui ne s'eſt montré à nous que par quelque endroit brillant ; & dépouiller un autre de toute eſpece de qualité, parce qu'on ſera tombé ſur ſon endroit faible, c'eſt avoir l'Eſprit faux. C'eſt l'Eprit faux qui cauſe tout les malentendus de ce Monde. Il fait tous les Vicieux & tous les

Libertins. Il préſide dans les cabinèts des Princes, comme dans les Conceils des Particuliers ; & fait la deſtinée des Nations.

L'Eſprit de prévention & une branche de l'Eſprit faux, qui juge ſans examen, & ſans équité. *L'Eſprit de prévention.*

Une flamme douce & lumineuſe qui répand les graces naïves ſur les diſcours & les manieres, eſt ce qu'on appelle enjoûment. C'eſt un don infiniment prétieux que la Nature ne diſtribue guere hors de Paris. Il faut avoir un gout bien épuré pour en ſentir & en aimer *L'Eſprit enjoüé.*

toute la délicateſſe. Ce n'eſt ni le brillant du bel Eſprit, ni les ſaillies d'une vivacité originale, ni les fleurs d'une imagination riante : c'eſt un beau cœur qui penſe finement : c'eſt l'aſſemblage de tous les dons aimables de l'Eſprit & de l'ame fondus enſemble dans une juſte égalité, & gardant entre eux un parfait équilibre.

L'Eſprit de plaiſanterie.

Cet Eſprit d'enjoûment eſt fort différent de celui de plaiſanterie : ce dernier a plus de ſel ; mais moins de nobleſſe, & moins de graces que le premier. L'Eſprit plaiſant eſt ſouvent importun, l'Eſprit enjoûé con-

vient toujours : celui-là bleſſe quelque fois même ceux qu'il divertit ; celui-ci enchante les plus critiques Perſonnages. L'un ne cherche ordinairement que l'admiration & les applaudiſſemens ; l'autre plus ſolide ne cherche qu'à mériter l'eſtime. Le premier n'eſt jamais ſans un amour propre choquant ; le ſecond eſt plus ami de l'humanité que de lui-même.

L'Eſprit qui ſe connoît en Hommes.

Se connaître en hommes, c'eſt poſſéder le talent de l'Eſprit peut-être le plus beau & le plus rare. Il ſuppoſe toujours un Eſprit des plus étendus & des plus lumineux ; une ame grande &

forte ; un cœur droit & un génie ſupérieur. Richelieu, Louis XIV. Colbert, Vauban ſe connaiſſoient en hommes. C'eſt un mérite plus commun en Angleterre que par tout ailleurs. Les Français ſont trop jaloux & trop vains pour en cultiver les ſemences.

Le bon ſens. Tout Eſprit ſolide n'a pas du bon ſens. Il conſiſte principalement dans la ſageſſe de ſa conduite ; dans la proportion entre le but qu'on ſe propoſe & les moïens emploïés pour y parvenir. Tous les gens de gout doivent avoir du bon ſens ; mais tous les gens de bon ſens n'ont

pas du gout. Le bon ſens eſt dans l'uſage du monde, ce que l'Eſprit judicieux eſt dans la littérature. Les gens de bon ſens ne ſont pas fait pour être de grands filoſofes : ils reſpectent trop les préjugés du peuple, & craignent trop de tomber dans le ridicule des opinions ſingulieres, l'obſervation Religieuſe des bienſéances fait une grande partie de leur mérite. Ils ſont d'un commerce égal.

Dans le Monde c'eſt avoir l'Eſprit vif que d'avoir la langue déliée, & une grande abondance de paroles à lui fournir. C'eſt la longue expérience ſur *l'Eſprit vif.* certai-

nes matieres qui rend ordinairement les gens vifs à ſaiſir ce qu'on leur propoſe. Nous parlerons aillieurs des Caractères vifs.

L'Eſprit frivole & ſuperficiel.

Cette ſorte d'Eſprit retombe dans la Claſſe des Eſprits ſans Principes : cependant on peut y trouver quelques différences. L'Eſprit ſuperficiel eſt toujours pourvû d'une ombre de connaiſſances. Tous les gens du Monde qui ont pour tout ſavoir quelque teinture de théâtre, ſont frivoles. Il y a plus d'Eſprit frivoles parmi les Hommes que parmi les Femmes : parce que les Femmes ont toujours au moins la regle du

ſentiment qui les dirige, même dans une parfaite ignorance. Ne lire que des Romans, c'eſt vouloir toute ſa vie n'être que ſuperficiel & préſomptueux : J'aimerois beaucoup mieux une Perſonne qui n'auroit jamais rien lû, & qui le ſauroit.

L'Eſprit délié.

Les affaires demandent l'Eſprit de fineſſe, & l'uſage du monde l'Eſprit d'élié. La ſouppleſſe, l'agilité de penſée, la complaiſance & le talent d'intéreſſer forment ſon eſſence. On voit ces ſortes d'Eſprits ſe mêler dans toutes les intrigues, ſans vouloir en pénétrer le fond ; ſe ménager des azilles & des protec-

tions dans tous les partis, sans en épouser aucun. Ils possedent communément la grande science de cacher son ignorance.

L'Esprit décisif & décidé.

L'Esprit décisif est celui qui ne doute de rien : l'Esprit décidé est celui qui après avoir douté méthodiquement ; prend sur le champ son parti. Le premier est toujours dans l'erreur ; mais trouve souvent des sots qui l'admirent : le second se trompe quelque fois, mais est toujours vif & lumineux. La présomption ardente fait l'un ; un génie heureux & rapide fait l'autre. Le commun des Esprits est décisif ; mais n'est point décidé. La multitude

titude des réflexions, le croiſement des objèts le brouille & leur ôte la netteté d'idées néceſſaire pour porter un jugement éclairé ſur les affaires : chaque conſidération fait ſur leur Eſprit ſon impreſſion ; mais ils n'ont pas la vûe aſſé bonne pour diſtinguer qu'elle eſt la plus forte. Ils décident cependant malgré ce trouble & décident mal.

L'Eſprit du monde.

Connaître ſon Monde, n'eſt pas toujours avoir l'Eprit du Monde. L'un eſt théorie l'autre eſt pratique. Tel ſait divinement quels ſont les faibles des hommes, qui ne ſauroit point les prendre par ces faibles : tel vous

dira dans la perfection comment il faut amuſer les femmes, qui ne peut être un moment avec elles ſans les ennuyer. Et la bizarerie des Eſprits eſt ſi grande, que celui qui prendra le mieux dans le Monde, ne ſaura pas ſouvent vous articuler ce qu'il faut faire pour y être bien venu ; & quel eſt l'art qu'il y emploie. Quoique les je ne ſai quoi décident beaucoup dans toutes ces choſes ; on peut aſſurer cependant qu'il eſt des qualités infaillibles pour faire réuſſir dans le Monde, quand elles ſont réunies ; telles ſont par exemple, la modeſtie, la com-

plaiſance, & un Eſprit cultivé. Les je ne ſai quoi ne ſont guere que pour les coups de ſimpathie : ce ſont des biens qui ne ſont pas de commerce ; & des cauſes dont l'effet fut toujours prompt ; mais jamais de durée.

L'Eſprit de politique.

Les Nouvelliſtes de profeſſion ont l'Eſprit de politique qui conſiſte à combiner les évenemens qui intéreſſent les Etats, & à en tirer des conjectures profétiques. C'eſt un trop petit objèt pour nous y arréter.

Il eſt une autre eſpéce de politique, en uſage parmi les hommes qui eſt ſur tout l'art de les mettre dans nos intérêts,

aſſés ſubtilement pour qu'ils ne s'en apperçoivent pas, & ſi fortement qu'ils ne ſe démentent pas. Ce dernier point ſur tout éxige une grande habileté, bien de l'économie de conduite, & bien des ménagemens fins & ingénieux. Une grande fineſſe n'eſt jamais ſans une grande politique ; & une grande politique ſans une grande fineſſe.

L'Eſprit ſuperſtitieux. L'Eſprit de ſuperſtition eſt celui des dévots outrés : c'eſt celui du peuple qui rapporte à la Religion tous les événemens dont la cauſe eſt cachée aux yeux de ſon ignorance ; le tonnerre n'eſt point un effet

L'Eſprit du Peuple.

naturel pour lui, c'eſt la voix de Dieu même. Les Comètes ſont des annonces de ſes chatimens, & de menaces avant courrieres de ſes fléaux. Le Peuple voit Dieu par tout, mais il y voit ridiculement & d'une maniere indigne de la Divinité : il ne ceſſe de voir Dieu que dans ſes friponeries & ſes déſordres.

L'Eſprit de parti.

L'Eſprit de parti, eſt une certaine maniere de penſer, de juger, de s'exprimer propre à chaque Secte, à chaque Ecole. Le ſtyle des Auteurs qui en ſortent porte toujours l'empreinte, & pour ainſi dire, le pavillon de ſon Parti. Ils ont même chacun

leurs termes privilegiés, leurs mots équivoques & d'alluſion.

L'Eſprit d'Etat. Il en eſt des profeſſions comme des ſectes, en fait d'Eſprit dominant : c'eſt que les objèts qui nous environnent créent nôtre façon de penſer. Les Médecins paraiſſent tirer leur langage d'un Dictionnaire tout différent de celui des Avocats : chaque état a ſon Monde intellectuel qui lui eſt propre.

L'Eſprit de Gouvernement. L'Eprit de Gouvernement doit être celui des Princes, & de leurs Miniſtres : c'eſt auſſi celui qui intéreſſe le plus la ſocieté. Les Peuples ſont d'autant plus heureux que le premieres

Têtes d'un Etat le poſſedent à un plus haut degré. Cet article demanderoit lui ſeul un traité : je me contenterai de dire ici qu'un Gouvernement eſt parfait à proportion qu'il tend plus directement au bien de la Nation, ſon unique but. Les grands Miniſtres tiennent le premier rang des Eſprits dans l'ordre de la ſociété ; comme les Génies créateurs occupent la premiere place dans l'ordre des beaux arts.

Ce ſeroit un ouvrage infini & d'un détail faſtidieux peut-être que l'Hiſtoire des Préjugés vulguaires. Les Sermons & les Livres de Morale en ſont pleins. Je

Les préjugés.

m'attache uniquement à déterrer les ſources de ces préjugés : j'en trouve deux qui me paraiſſent les plus élevées & l'origine de toutes les autres. C'eſt la néceſſité & la pareſſe de l'Eſprit. Il eſt néceſſaire que l'Artiſan ait des préjugés : le Bourgeois & le Noble n'en ont que par fainéantiſe. Tant qu'il y aura dans la ſocieté une multitude d'Hommes deſtinés à vivre uniquement du travail de leurs mains, il y aura de erreurs populaires. Et peut-être ſeroit-ce la ruine des ſocietés que le Peuple fut aſſés viſif pour étudier : il en ſauroit peut-être trop, parce qu'il ne

ſauroit

ſauroit les choſes qu'à demi. Il eſt de la conſtitution du Monde que le petit nombre commande au grand ; ſi le Peuple venoit à y trouver du ridicule, tout ſeroit perdu. Et que ſeroit ce ſi le Peuple ſe mêloit auſſi d'avoir ſes incrédules ſes Eſprits forts & ſes déiſtes ? Car c'eſt là qu'une étude maldigérée conduit tous les Eſprits faibles.

RÉCAPITULATION du Spectacle général des Eſprits.

LE Plaiſir qu'un Filoſofe goute, à contempler le détail curieux de la varieté des Eſprits, n'eſt pas à beaucoup

la Terre qui favorise les Gens de Lettres de toute sa protection ; de l'autre il voit l'homme de Lettres qui consacre son génie à celebrer les qualités de son Mécenes. Il contemple l'Astronome qui étudie le Ciel, pour diriger sur Mer la route du Navigateur, lequel pour récompenser l'Astronome de ses veilles, lui apportera les richesses & les plaisirs du nouveau Monde. Encore n'est-ce là qu'une partie du Sistème Moral, qui comprend de plus les Caractères & les Vertus de l'Homme, dont nous parlerons dans les Parties suivantes.

Fin de la premiere Partie.

LA PSYCANTROPIE

ou

NOUVELLE THÉORIE

DE L'HOMME.

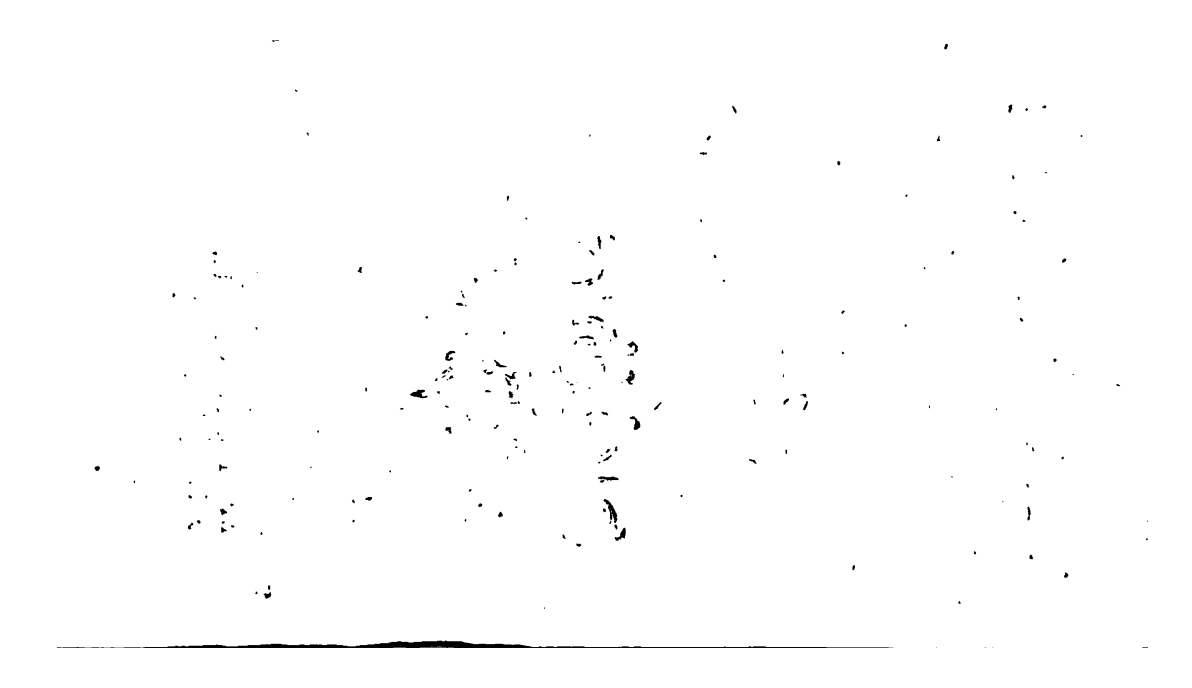
SPECTACLE

DES CARACTERES.

LA PSYCANTROPIE
OU
NOUVELLE THÉORIE
DE L'HOMME.
SPECTACLE
DES CARACTERES.
TOME SECOND.

A AVIGNON,
Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XLVIII.
Avec Permiſſion des Supérieurs.



LA PSYCANTROPIE
OU
NOUVELLE THEORIE
DE L'HOMME.
SPECTACLE DES CARACTERES.

REFLE'XIONS PRE'LIMINAIRES.

JE n'ai pas ici le même avantage que dans la premiére partie de mon Plan. C'étoit un deſſein qui non-ſeulement n'avoit point été conçu dans ſon total ; mais

qui n'avoit pas même été entamé par aucun Ecrivain. Parler de Caractères dans ce tems-ci, c'eſt réveiller toute la vivacité de l'eſtime dont le Public eſt pénetré pour certains Auteurs qu'il regarde avec juſtice comme les grands Peintres des mœurs des hommes : c'eſt ſe mettre vis-à-vis de ſes Filoſofes, & tomber dans le déſavantage & l'inégalité d'un parallele redoutable. Cet inconvénient n'eſt cependant pas tant à craindre ici : nous ne courrons pas la même carriere ; nous rechercherons ce que les Caractères ſont en eux-mêmes ; nous les met-

tons tous les uns à côté des autres ; c'eſt un Tableau général de la nature humaine que nous faiſons, & non des Portraits particuliers qui ne ſe rapportent à rien, ou ſi nous faiſons des Peintures particulieres elles ſont toujours générales dans chaque eſpéce, & ne ſont pas applicables ſeulement chacune à un ſeul & unique individu. Nous n'éxaminons point la conduite que tient dans la Societé tel & tel Caractère ; mais les principes qui font agir ces Caractères. Ce n'eſt point l'Hiſtoire des actions des hommes que nous écrivons ; c'eſt l'ana-

lyſe des reſſorts qui les produiſent que nous faiſons. D'où l'on peut conclurre combien ce que nous nous propoſons de traiter eſt différent de tout ce qui a paru juſqu'ici ſur cette matiére.

Pour bien concevoir ce que j'entends par Caractère, il faut dire deux mots ſur ce qui compoſe l'homme en général.

Tout homme penſe & ſent; mais l'homme ne penſe & ne ſent qu'avec le ſecours des Eſprits animaux, leſquels pouvant être de diverſe qualité dans les différens hommes, peuvent mettre une différence dans la maniere de penſer & de

ſentir de chaque homme. Le ſiége des idées eſt dans le cerveau ; le ſiége de la plûpart des ſentimens paraît être dans le cœur : outre les Eſprits animaux qui ſont comme l'inſtrument des idées & des ſentimens, les humeurs du corps humain ſont portées dans le cerveau & dans le cœur, ainſi que dans tous les autres membres, par des vaiſſeaux plus ou moins déliés & peuvent être elles-mêmes plus ou moins coulantes : or le plus ou le moinsde rapidité dans le cours de ces liqueurs peut influer ſur l'impreſſion plus ou moins forte des Eſprits, &

conſéquament devenir une autre ſource de différence dans la façon de penſer & de ſentir.

La contexture elle-même de ces vaiſſeaux pouvant être d'une ſubſtance plus ou moins ſerrée, plus ou moins élaſtique, &c. doit encore diverſifier les idées & les ſentimens. Mais ces deux dernieres origines doivent avoir bien plus lieu par rapport au cœur que par rapport au cerveau; ce premier étant, pour me ſervir de l'expreſſion des Anatomiſtes, l'océan des humeurs du corps, & en même tems un muſcle puiſſant dont les oſcillations doivent par leurs

différens dégrés varier à l'infini la force des ſentimens.

Les idées & les ſentimens de l'homme ſont les deux cauſes de ſes déterminations : il agit toujours ou en conſéquence d'une idée, ou en conſéquence d'un ſentiment ; & ſouvent en conſéquence de l'un & de l'autre réunis. Mais parmi ces idées il doit y en avoir qui aïent fait plus d'impreſſion que d'autres, & qui ſe trouvent ainſi les dominantes : de même parmi les ſentimens il y en aura qui reviendront plus ſouvent, parce qu'ils ſeront plus analogues à la nature des humeurs, ou au ton

des muſcles, & qui de la ſorte domineront dans chaque individu.

Il eſt encore un fait ſur cela fort aiſé à concevoir : c'eſt que le ſentiment dominant doit pour l'ordinaire faire dominer auſſi l'idée qui lui répond, & le favoriſe ; puiſqu'il n'eſt point d'idées qui ſe gravent plus fortement que les penſées accompagnées d'un ſentiment qui fixe l'ame. Le ſentiment dominant n'eſt cependant pas ſi fort unique qu'il ne puiſſe quelquefois ſouffrir la compagnie de pluſieurs autres ſentimens auſſi dominants que lui ; ſur tout lorſ-

qu'ils ne ſont point oppoſés, & pareillement de l'idée dominante.

Puiſque, ſelon ce que nous avons vû, les ſentimens & les idées ſont les principes de toutes les actions de l'homme; il s'enſuit que les ſentimens & les idées dominantes *habituellement* dans chaque homme, doivent y produire une ſuite d'actions qui ſe reſſembleront par leurs principes, & qui donneront à tout l'enchaînement de la conduite d'une perſonne; une couleur, pour ainſi dire, uniforme. Or *ce Syſtême de ſentiments & de maximes*

Ce que c'eſt que Caractère.

dominantes habituellement dans chaque individu : voilà ce que j'appelle *Caractère :* & en examinant de près cette théorie, on y trouvera les ſemances de toutes les varietés que nous développerons bien-tôt dans les différens Caractères.

Ce que c'eſt que Paſſion. Il s'enſuit d'abord que les Paſſions, à parler juſte, ne ſont que les *ſaillies des ſentimens qui dominent dans ce moment*, que ces ſentimens pouvant ne pas dominer *habituellement*, les Paſſions ne conſtituent pas les Caractères ; mais que les Caractères ne ſont jamais ſans Paſſions, parce qu'ils ne ſont ja-

mais ſans ſentimens dominants, & ſans les ſaillies de ces ſentimens. Les Paſſions ne ſont donc pas toujours les indices des Caractères : c'eſt-à-dire, par exemple, qu'un mouvement de colere, n'eſt pas toujours la marque d'un Caractère emporté : puiſqu'il eſt eſſentiel à la Paſſion d'être paſſagère, & de ne point dominer *habituellement*. Ainſi les Paſſions n'entrent dans nôtre plan que comme une dépendance des Caractères auxquels elles ſont ſubordonnées ; & nous n'en parlerons que parce qu'il eſt impoſſible d'analyſer les Caractères ſans traiter les Paſſions

qui ne ſont que les échappées des ſentimens.

D'ailleurs dans ce Siſtème de ſentimens & d'idées dominannantes, qui forme le Caractère d'un homme, il doit arriver aſſé ſouvent que les idées & les ſentimens ne dominent pas au même point, ni au même degré: & que les idées dominantes aïent plus d'empire ſur l'ame que les ſentimens; ou les ſentimens dominants plus de force que les idées: ce qui amenera néceſſairement la diſtinction de *Caractères dépendants des idées*, & de *Caractères dépendants des ſentimens*. Comme il peut ſe

trouver cependant que les idées dominent ni plus ni moins à peu près que les ſentimens ; cela donnera une autre Claſſe de *Caractères qui dépendent également des idées & des ſentimens.* Enfin puiſque les idées & les ſentimens dominants peuvent être en oppoſition & en contradiction dans le même homme, & même n'y pas dominer ni les uns ni les autres, il en naîtra encore une autre eſpéce de Caractére, que nous appellerons *Caractères équivoques.*

SECTION PREMIERE.

Spectacle des Caractères dépendants des idées dominantes.

Caractère Indulgent.

QUoique je ne me propoſe pas de placer chaque Caractére dans ſon rang de mérite ; je ne puis m'empêcher de mettre le Caractére Indulgent à la tête de tous les autres. Tout ce qui eſt ami de l'humanité doit tenir la premiere place auprés des hommes. L'Indulgence eſt le plus grand effort de la raiſon humaine. Nous naiſſons tous injuſtes : injuſtes en ce que nous ne nous faiſons pas

juſtice à nous mêmes : & parce que nous ſommes portés à l'exercer trop cruellement à l'égard des autres. Les faibleſſes d'autrui ont pour nous un relief qui les rend infiniment ſenſibles ; les nôtres ſont à nos yeux, comme ces traits effacés qui demandent la contention la plus violente pour être reconnus. Nôtre Eſprit eſt, par rapport à nos deffauts ſur tout, une eſpéce d'arc lâche & débandé qu'on ne peut faire rentrer en lui même qu'avec les plus grands efforts : il n'eſt cependant point d'homme Indulgent qui n'ait dû les faire ; le don prétieux d'excuſer

les fautes des hommes, de toutes les qualités qu'on peut acquérir eſt donc la plus laborieuſe & la plus ſenſible. C'eſt le propre d'un Eſprit ſouverainement vrai, qui a ſû ſe connaître : d'un Eſprit judicieux & profond, qui connaît la Nature humaine ; & qui voit à combien peu il tient que l'homme de mérite ne reſſemble à celui qui n'en a point. On ne trouvera jamais un homme d'une Indulgence générale & décidée, ſans une raiſon ſupérieure, infiniment plus eſtimable que tout le génie & tout le bel Eſprit du monde.

Il

Il n'eſt point de qualité plus ſouvent proſtituée que celle de Filoſofe. On appelle tous les jours Filoſofe tel qui n'eſt qu'un fat raiſonneur, ou qu'un ſot contempteur du genre humain. Un vrai Filoſofe eſt modeſte & ne mépriſe rien dans l'Univers, ſi ce n'eſt le vice & ſoi-même. Il s'étudie ſans ceſſe à devenir meilleur; & ſe rend compte de tous ſes mouvemens. Sa conduite eſt toujours tirée, pour ainſi dire, au cordeau de l'ordre. Un vrai Filoſofe, n'eſt pas toujours brillant & agréable, mais il eſt toujours gouté: & paraît à la longue aimable.

Caractère Filoſofe.

Peu curieux des affaires d'autrui, s'il veut bien y entrer, c'eſt pour faire plaiſir à tous les intereſſés : tous les hommes ſont ſes freres. Maître de ſes paſſions, il ne les réprime pas totalement; mais il ſait les placer, & les rendre l'inſtrument le plus heureux de la raiſon. Loin de ces dédaigneux perſonnages idolâtres de leur mérite, qui ſe ſéparent du monde parce que le monde ne les flatte point aſſés; il vit au milieu des hommes pour tâcher de leur être utile, & n'a point de meilleure ſolitude, pour ſe préſerver de la contagion, que celle de ſes penſées.

Tels ſe ſont montrés un Marc Aurele & un Vauban, ces Dieux de la raiſon, ſi l'on me permet de les appeller ainſi. Les grands Filoſofes ne ſont pas toujours ceux qui ont le plus le Caractére Filoſofe : Deſcartes ne le poſſedoit pas à un dégré fort éminent. Gaſſendi avoit le Caractére plus Filoſofe, & n'étoit pas auſſi grand Filoſofe que Deſcartes.

Il n'est point de Préſomptueux ſans vivacité d'imagination : ce feu dans les Eſprits animaux, échauffant la tête & le cœur, leur met devant les yeux les projets comme tout exécutés, &

Caractère préſomptueux.

leur donne l'audace de les entreprendre. Si en mettant la main à l'œuvre ils trouvent du mécompte, la vanité leur donne la perſéverance. Tous les Préſomptueux ſont ſuperficiels; s'ils éxaminoient le fond des choſes, ſouvent ils ne ſe meſureroient point avec elles. Rarement les Préſomptueux le ſont-ils à moitié: un Préſomptueux eſt Préſomptueux dans tout. Il penſe que s'il ne joüe pas auſſi bien du violon que Tartini; s'il ne fait pas d'auſſi beaux vers que Voltaire; s'il n'écrit pas auſſi parfaitement que Monteſquiou, c'eſt qu'il n'a pas voulu s'en don-

ner la peine. Il faut convenir qu'il n'eſt guéres de Préſomptueux ſans des étincelles de génie : & ce ſont ces étincelles là mêmes qui font les génies manqués, qu'ils prennent mal-à-propos dans l'illuſion pour le beau feu du génie qui fait les talens. Tout homme qui a été capable de faire un chef-d'œuvre, s'en eſt cru incapable juſqu'au bout ; & n'a jamais penſé en avoir fait un. Un homme qui a été Préſomptueux à vingt-quatre ans, l'eſt ordinairement à ſoixante. La Préſomption réuſſit quelquefois ; mais c'eſt le plus grand mal qui puiſſe lui

arriver. Un ſeul ſuccés lui fait faire mille chutes. Les Préſomptueux les plus incurables ſont ceux qu'un talent réel entraîne dans la fauſſe perſuaſion de l'univerſalité des talens. L'amour propre tire ordinairement d'un principe particulier les concluſions les plus générales ; mais lorſqu'il eſt éxact dans ſes raiſonnemens, il n'inſpire qu'une juſte confiance dans ſes forces, qui eſt le propre de tous les hommes d'un vrai mérite. Le deffaut de cette confiance eſt une véritable puſillanimité, qui ſe trouve cependant quelquefois avec un bel Eſprit. Trop,

Juſte confiance dans ſes forces

La puſillanimité.

de ſenſibilité ſur la cenſure, ou trop de reſpect humain, ou bien enfin un deffaut d'eſſai & d'exercice la produiſent ordinairement. La juſte confiance dans ſes forces eſt une eſpéce de point indiviſible ſur lequel il eſt bien difficile de ſe tenir en équilibre; une méditation aſſiduë de ſes deffauts eſt, pour ainſi dire, un balancier néceſſaire pour s'y ſoutenir ſans tomber dans la Préſomption.

Caractère Orgueilleux.

Le Préſomptueux s'eſtime follement; mais c'eſt par l'idée de tout ce qu'il s'imagine pouvoir faire; l'Orgueilleux s'eſtime encore davantage; mais

c'eſt en ſe comparant ſur tout avec le reſte des hommes ſur leſquels il croit avoir la ſupériorité du mérite. Suivant ces définitions, il peut ſe faire que le Préſomptueux ait peu d'Orgueil ; & que l'Orgueilleux ait peu de Préſomption. Cette derniere eſt toujours active, & l'Orgueil eſt indolent. Il n'a de force que pour s'admirer lui-même. Les Orgueilleux rarement ſont vains : l'eſtime des hommes eſt à leurs yeux d'un trop vil prix pour s'en faire un but. Ils ſont ordinairement ſinguliers & originaux dans leur conduite ; parce que les régles.

&

& les bienſéances qui dirigent les hommes n'étant pas de leur invention, ils ne les ſuivent pas. La vérité n'inſinuë guére ſes raïons dans un tel Eſprit ; il ſe nourrit de menſonges & de rêveries agréables ; & ſemblable en quelque ſorte au Somnambule, il ſe précipite ſouvent dans les abîmes les plus profonds ſans s'en appercevoir. L'Orgueil enfante preſque tous les travers dans les ſiences, & preſque tous les déreglemens dans les mœurs. L'Inſolence eſt une de ſes productions : il eſt cependant des Orgueilleux qu'une certaine éducation empêche

Caractère Inſolent.

d'être Insolents. Mais qu'il seroit curieux de pouvoir lire dans la tête d'un de ces Personnages ? Il n'est peut-être aucun homme qui ne s'y trouvât habillé de la façon la plus étrange & la plus mortifiante pour son amour propre. Tout Orgueilleux est traître, & lorsque l'Insolence lui échappe, il se trahit lui-même. Comment ne seroit-il pas insolent puisqu'il est nécessairement Subsannateur & mépriſant ? Tous ces sortes de Caractéres se contiennent réciproquement les uns les autres. L'estime de soi-même est essentiellement fondée sur le mépris

Contemteur.

des autres, & le mépris des autres sur l'estime de soi-même. Ce n'est cependant pas qu'il n'y ait un certain mépris des hommes que doit avoir tout bon Esprit: mais ce mépris est un mépris de pitié, qui tombe bien plus sur le général que sur le particulier; qui s'enveloppe & se comprend soi-même dans sa compassion, & qui n'exclue pas la tendresse pour l'humanité. C'étoit peut-être celui de Lucrece, lorsqu'il disoit dans ces Vers connus de tout le monde: *Sed nil dulcius est bene quàm munita tenere edita Doctrinâ sapientum templa serena; despicere*

Mordant. *unde queas homines, &c.* Le mépris de l'Orgueilleux eſt perſonel & mordant : il ne ſe met pas en frais de paroles pour de ſimples railleries ; il faut que ſon coup de dent ſoit digne de celui qui l'a porté.

Caractère prudent. La Prudence eſt, pour ainſi dire, une qualité amfibie, qui communique avec la vertu & le vice : lorſqu'elle emploïe ſes lumieres à prévenir les malheurs de la vie & les occaſions de chutes, & à redreſſer la conduite des hommes elle eſt vertu ; mais *Sageſſe.* elle eſt alors Sageſſe. Lors qu'elle donne toute ſon attention aux moïens propres faire valoir

ſon intérêt & à venir à bout de ſes fins, ſans s'embarraſſer de la nature de ces moiens, elle eſt vice; mais elle eſt Politique. *politique*
Ainſi, dire qu'un homme eſt Prudent, c'eſt en faire un éloge équivoque. La Prudence va toujours plus loin du côté du vice que du côté de la vertu; ſoit que le vice trouve plus de ſecours dans l'homme; ſoit que l'intérêt de la vertu ne nous paraiſſe jamais dans le fond de l'ame nôtre véritable intérêt. Il n'eſt point de Prudence ſans une aſſé grande expérience de l'homme; & conſéquemment ſans une grande Défiance. Que de gens *Défiant.*

d'Eſprit ſont tous les jours les dupes des plus groſſes bêtes ! C'eſt que ces ſortes de bêtes ſavent ſe défier des hommes, & que les beaux Eſprits ont eu communément trop d'éducation pour ne pas ſe laiſſer tromper. Tout homme véritablement Prudent eſt *Moderé* : s'il ne ſe poſſédoit pas, il riſqueroit ſouvent de gâter ſes affaires dans ſes emportemens. Il n'eſt pas moins *Diſſimulé* : le Secret & ſur tout le Déguiſement ſont l'ame de la Prudence. Tout homme Prudent eſt Secret ; mais tout homme Secret n'eſt pas Prudent. La Prudence va bien

Moderé.

Diſſimulé. Secret. Déguiſé

plus loin. Il n'en eſt pas de même de la Diſſimulation ; elle ne ſe trouve jamais ſans la Prudence : pour bien Diſſimuler il faut avoir tout l'eſprit de ſiſthème que poſſede un homme Prudent. Il n'en eſt point qui ne ſoit en même tems fort Sérieux : il eſt vrai que la Diſſimulation les montrera joyeux dans les plus grandes détreſſes, & chagrins dans les plus vifs contentemens : mais au milieu de la ſérenité de leur joïe, un œil connaiſſeur y découvrira les nuages déliés du Sérieux dont je parle. Il eſt l'Artiſan des réflexions continuelles que demande la Prudence.

Sérieux.

Caractère Délié. Il y a une grande différence entre un Caractère Prudent & un Caractère Délié : celui-là consiste sur tout à prévoir l'avenir ; celui-ci à faire belle contenance dans le moment présent, & à mettre à profit toutes les circonstances, les plus faibles incidens. Un homme Délié n'est jamais embarrassé de sa personne, ou du moins ne le paraît jamais. Il a besoin de grandes ressources d'imagination : il faut qu'il sache se retourner adroitement, & qu'il soit parfaitement rompu au manège. Un homme d'une droiture inflexible ne sera jamais délié : la vertu dont il

aura toujours fait profeſſion ne l'aura point mis ſur un pas gliſſant où il ait été obligé d'exercer ſon induſtrie : faute d'habitude à uſer d'Adreſſe, avec tout l'Eſprit du monde, il échoüera dans une affaire critique & délicate à manier. *Adroit.* Les Filoſofes ſont rarement déliés ; ils ſont trop avides ſur leurs principes, & trop élevés dans les idées abſtraites, pour ſe prêter avec fineſſe à tous ces riens qui décident ſouvent des choſes de ce monde : ce ſont des nuances qui n'affectent point leurs regards. Ils ne ſe mêlent d'ailleurs que fort peu des affaires d'au-

Intri-guant. trui ; & cet Eſprit Intriguant eſt préciſement ce qui forme le Caractère Delié. Les hommes s'intriguent ou pour eux, ou pour les autres : s'intriguer pour ſoi, c'eſt envie de parvenir ; s'intriguer pour autrui c'eſt ſouvent tracaſſerie. Il eſt plus embarraſſant qu'on ne penſeroit peut-être d'abord, de ne rien faire pour les autres : la difficulté de rentrer en ſoi-même ; & la crainte de n'y pas trouver des objets gratieux nous rend tous naturellement tracaſſiers. L'orgueil ou la méditation nous ſauve de ce deffaut. Pour revenir au Caractère Delié : la Soupleſſe eſt or-

Souple.

dinairement un de ſes attributs : pour ſe ſervir adroitement des hommes, de quelque pâte qu'ils ſoient formés, & les tourner à ſes deſſeins d'une maniere imperceptible à eux-mêmes. Ne faut-il pas un Caractère qui ſe moule à propos ſur tous les Caractères ? N'a t'on pas beſoin d'un naturel Pliant, qui prenne en quelque ſorte la courbure, & qui meſure toutes les tortuoſités des Caractères les plus *raboteux* & les plus inégaux ? Le Cardinal Mazarin avoit l'Eſprit Delié au plus haut point. *Pliant.*

REMARQUE.

AVant de nous engager dans un plus grand détail : je croi devoir faire une Remarque. Lorſque nous analyſons chaque Caractère ſéparement ; par exemple, le Caractère préſomptueux ; nous ne prétendons pas que ce Caractère éxiſte iſolé de la ſorte dans un homme, & qu'il ne puiſſe pas être préſomptueux & colère tout à la fois ; nous ſommes même fort perſuadés au contraire qu'il n'eſt aucun homme dont le Caractère ne ſoit un mixte, pour me ſervir des ter-

mes des Chimiſtes, compoſé de pluſieurs autres Caractères qui en ſont les élemens, & qui entrent dans ſa compoſition, les uns en plus forte doſe que les autres. Ces expreſſions ne ſont pas des plus nobles ; mais je n'en connois point de plus juſtes. Pour avoir donc l'homme tel qu'il eſt, il faut rapprocher pluſieurs de ces Portraits & en faire une peinture aſſortie au ſujèt qu'on veut ſe repréſenter. On peut auſſi ſe figurer que chacun des Caractères dont nous aiſons l'examen, n'eſt que le principal trait du vrai Caractère des hommes, & qu'il n'exclue

pas des traits differens qui lui ſeront aſſociés & ordinairement ſub ordonnés : & c'eſt peut-être là l'idée la plus juſte qu'on puiſſe s'en former.

Tous les hommes ſont Fourbes & le Miſanthrope avoit raiſon de les regarder comme tels. Mais n'eſt-il pas une fourberie eſtimable dans le monde ? Oüi, ſans doute, il en eſt une : & voici l'explication toute ſimple du Paradoxe. La politeſſe dans le monde eſt une vrai fourberie ; par les manieres les hommes ſe jouent les uns les autres, & ſont tous en même tems trompeurs & trompés. Otés cepen-

Caractère fourbe.

dant ce maſque de l'Univers : les hommes ne ſeront plus occupés qu'à s'entrégorger. Il vaut donc infiniment mieux que les hommes ſoient Fourbes. Cette fourberie eſt un des liens de la Societé. La fourberie noire eſt celle qui abuſe du ſacré nom de l'Amitié pour perdre ceux qu'elle trahit indignement. De tous les Caractères c'eſt, ſans contredit, celui qui mérite le plus l'exécration du genre humain. Les autres Caractères dangereux s'annoncent tels qu'ils ſont, & avertiſſent de ſe prémunir contre eux. La Fourberie rompt tous les accords faits entre les

hommes, en pervertiſſant l'uſage de tous les ſignes & de toutes les marques extérieures de leurs ſentimens. Ses manœuvres odieuſes ſont les ciſeaux qui coupent tous les nœuds qui lient & attachent les hommes les uns aux autres. Il eſt des gens qui ne ſont Fourbes que par étourderie : ceux-là ne méritent que les étrivieres. Le commun eſt Fourbe par intérêt : & ceux-ci méritent le dernier ſupplice. Un Fourbe eſt toujours dépourvu de ſentimens ; c'eſt-là ſon plus petit deffaut. Tout Fourbe eſt
Flateur. Courtiſan & Flateur ſi ſes vûës ont beſoin de ce ſecours : mais tout

tout Flateur n'eſt pas Fourbe. Loüer quelqu'un lorſqu'on le juge digne de la riſée publique, c'eſt être Trompeur, c'eſt mentir; mais ce n'eſt point fourber. La Calomnie & l'impoſture ſont toujours prêtes à ſervir la fourberie. On peut être cependant Calomniateur ſans être Fourbe: un Ennemi déclaré qui calomnie ne l'eſt pas. Mais de toutes les eſpèces de fourberies, il n'en eſt point de plus horrible que l'Hipocriſie; puiſqu'elle ourdit la trame de ſes noirceurs avec tout ce que les hommes ont parmi eux de plus auguſte &

Trompeur.

Calomniateur.

Hypocrite.

de plus venérable.

Caractère Glorieux. Chercher à briller par des dehors impoſans, par le faſte & l'éclat, c'eſt être Glorieux. Montrer par ſon air qu'on ſent tout l'avantage qu'un rang diſtingué, ou qu'un extérieur pompeux donne ſur le commun des hommes, & vouloir s'attirer *Fier.* leur reſpect; c'eſt être Fier. Rechercher avec empreſſement les occaſions de ſe faire remarquer; *Vain. Humble. Modeſte.* c'eſt être Vain. L'Humilité eſt oppoſée à l'orgueil, & la Modeſtie à la vanité. L'Humilité n'eſt point ennemie d'une juſte confiance dans ſes forces, puiſqu'elle conſiſte à bien con-

naître ſes deffauts, & non pas à nier ſes bonnes qualités. La Modeſtie n'eſt point contraire pareillement à l'envie de remplir ſes devoirs avec honneur : puiſqu'elle conſiſte bien plus à ne pas rechercher l'aplaudiſſement, qu'à le rejetter lorſqu'il ſe préſente. Un homme Vain a rarement aſſés de bonnes qualités pour mériter les ſuccès qu'il ambitionne. De ces trois ſortes de Caractères : le Glorieux, le Fier & le Vain : le Fier eſt le plus mauvais : le Glorieux & le Vain ont une fatuité qui ne choque l'amour propre de perſonne ; ou plûtôt leur affectation à recher-

cher l'aplaudiſſement doit le flatter. Le Fier ne brille que pour reprocher aux autres leur obſcurité: il eſt toujours dédaigneux. Dans la Societé il eſt plus redoutable que l'Orgueilleux: celui-ci rarement laiſſe voir tout ſon mépris pour les hommes: celui-là l'affiche avec éclat & oſtentation. La Fierté eſt eſtime de ſoi-même fondée ſur les avantages extérieurs: l'Orgueil eſt eſtime de ſoi-même fondée ſur le mérite perſonnel.

Caractere Inflexible. Rigide. Sévere. Austere. Les hommes ſont Infléxibles dans leurs deſſeins: Rigides dans leurs commandemens: Séveres dans leur morale: Auſteres

dans leurs mœurs : Inéxorables dans leur juſtice : Fermes dans leur conduite & leurs principes : Inébranlables dans les attaques : Intrépides dans les dangers : Opiniâtres dans leurs déciſions : Aſpres dans les diſputes. Tous les Légiſlateurs ; tous les Fondateurs d'Empires ; tous les grands Capitaines ; tous les Chefs de partis ; tous les Auteurs de Sectes, &c. ont eu la plûpart de ces qualités. Tous les ſots ſont opiniâtres ; mais tous les opiniâtres ne ſont pas ſots. Un homme d'Eſprit n'eſt ordinairement trouvé opiniâtre, que par de plus grands opiniâtres que lui.

Inéxorable, Ferme. Inébranlable. Intrépide. Opiniâtre. Apre.

Tant qu'un homme a pour reſter dans ſon ſentiment des raiſons auxquelles on n'a point fait face, il ne peut être taxé d'opiniâtreté. Ceux qui diſputent le plus, ne ſont pas les plus opiniâtres : ce ſont ceux qui ne veulent ni diſputer, ni ſe rendre. Si les Foux étoient capables de diſputer, ils ceſſeroient d'être Foux. La raiſon commande la diſpute, & la politeſſe la deffend. L'homme de mérite ſait concilier ces contradictions. Mr. Segrais rapporte que Mr. de la Rochefoucault ne diſputoit jamais.

Caractère Ambitieux. L'Ambition eſt une eſpèce de reſſort qui repouſſe un hom-

me, preſque malgré lui, vers les ſommets & les hauteurs du Monde moral. Elle eſt le propre d'un Eſprit vivement frappé du ſpectacle des grandeurs, & qui ſe ſent aſſés d'étoffe pour atteindre juſqu'à elles. L'Ambitieux eſt communément ſombre & rêveur s'il ne ſe déguiſe pas : ſes projèts retiennent toute ſon ame au-dedans de lui-même. Preſque tous les Ambitieux ſont vains : ils ont envie de s'attirer l'hommage des hommes. Il en eſt cependant qu'on peut appeller des Ambitieux de ſiſthème : ils voudroient ſe voir en ſituation d'exécuter des projèts qu'ils jugent avantageux

à la Societé. Tout Ambitieux décidé a quelque eſpèce de génie. Ce ſont les Ambitieux qui produiſent toutes les grandes choſes, ou, pour mieux dire, toutes les révolutions de cet Univers. Mr. de Fontenelle nomme les Savans des Ambitieux de cabinet. Mais leur ambition n'eſt qu'une louable Emulation. L'Ambition eſt le laboratoire de tous les déſordres du monde; & l'Emulation des Savans eſt la mere de toutes les commodités de la vie. L'Ambition fait ordinairement les Séditieux: Si elle croit ne pouvoir parvenir qu'en remuant &

Séditieux.

en

en broüillant ; il n'eſt point de tempêtes qu'elle n'excite dans les Compagnies, dans les Societés, dans les États.

Les Caractères ſans Sentimens ſont les vrais monſtres de l'Univers. Il n'eſt perſonne qui naiſſe abſolument dépourvû de Sentimens : c'eſt l'éducation qui en étouffe les germes qu'elle devroit développer. Ce ſont les Perſonnes qu'on met auprès des jeunes Gens auxquelles le monde doit reprocher les ames Impitoyables, Cruelles, Sanguinaires, les Tirans : il eſt peu d'hommes Sanguinaires dans le monde ; mais il y en a

Caractère ſans ſentimens.

Impitoiable. Cruel. S. guinaire.

beaucoup de Cruels & d'Impitoyables. Celui qui peut voir un miſérable dans la ſouffrance ſans en être attendri, eſt Impitoyable : celui qui ſe plaît à voir un homme qui n'a d'autre crime que celui d'être ſon ennemi, dans la détreſſe & l'affliction, eſt Cruel. Toutes les Villes ſont pleines de Citoïens peut-être plus Barbares que les Tirans. C'eſt ſouvent par pure néceſſité de politique qu'un Tiran verſe le ſang de ſes Sujèts ; il le regrette quelquefois en le répandant : & il n'eſt preſque point de Citoïen qui ne ſentit un plaiſir ſecret, ſi l'on met-

toit à la queſtion la moitié de ſes Compatriotes.

Les premiers pas qu'on a fait faire à un homme Raiſonnable, ſont pour s'oppoſer à la fougue de ſes paſſions ; les ſeconds, pour ſuſpendre la précipitation de ſes jugemens. On eſt déja loin dans les ſentiers de la Raiſon quand on a fait ces démarches. On peut avoir le Caractère raiſonnable, ſans une Raiſon ſupérieure. Il ſuppoſe plus d'Équité & de Modération, que de lumieres & de pénétration : mais ſon Équité & ſa Modération méritent ſans comparaiſon plus d'eſtime que toutes les lumieres

Caractère raiſonnable

Equitable. Moderé.

& toute la pénétration du monde. Un homme Raiſonnable eſt toujours Aſſuré ; parce qu'il eſt toujours prêt à rendre aux autres, le compte qu'il ſe rend continuellement à lui-même de ſes actions. Il n'eſt pas moins Solide, parce qu'il ne ſe détermine que ſur de bons principes, & d'excellens motifs qui rendent ſa conduite uniforme, & le montrent toujours ſemblable à lui-même. On ne ſe trompe jamais dans l'idée qu'on ſe forme des ſervices qu'il peut rendre, & des ſecours qu'on en attend ; parce qu'un homme Raiſonnable eſt un homme Sur, & qui

Aſſuré.

Solide.

Egal.

Sûr.

ne trompe guére la confiance qu'on a dans lui.

HISTOIRE DE LA FORMATION de chaque Caractère.

SI vous le permettés, nous conſidererons ici comment ſe forme un Caractère : & cet examen aura peut-être dequoi vous intéreſſer. Prenons un Enfant à la ſortie du berceau. Il a des organes d'une certaine façon, & une humeur d'une certaine nature. On ne peut point dire qu'il ait des penſées, quoiqu'il ait eu des ſentimens. Il n'a donc pas encore un Ca-

ractère : mais comme les ſentimens dépendent de l'humeur & des organes, cette partie du Caractère eſt déja toute formée.

Cet Enfant paſſe entre les mains des Femmes ; or ces Femmes paraiſſent ordinairement n'avoir d'autre but que de lui perſuader par leurs manieres qu'il eſt l'objèt le plus important de l'Univers ; ce qui fomente l'amour propre au dernier point : & en même tems que toute la nature eſt animée contre lui ; ce qui doit le rendre ſuſceptible de mille vaines frayeurs. L'horreur ſecrette que la plûpart des hommes ſentent

malgré eux lorſqu'ils ſe trouvent dans des lieux obſcurs ; n'eſt qu'un reſte des impreſſions reçuës dans leur enfance. La baſe de preſque tous les Caractères, eſt donc l'Orgueil & la Peur. C'eſt ſur ces fondemens que ce qu'on appelle l'éducation, bâtit, pour ainſi dire, tout l'édifice du Caractère d'un homme.

On met cet Enfant ſous la férule des Pédans. Si ſon Orgueil naiſſant y trouve bien à rabattre, ſa Peur a bien de quoi ſe fortifier. Sur cela on peut obſerver que les Enfans qu'on fait élever dans les Colléges, ſont communément plus hon-

teux devant les gens d'autorité, que ceux à qui l'on donne une éducation particuliere ; mais qu'ils ſont auſſi moins orgueilleux : on en voit aiſément la raiſon. Or il arrive ordinairement que la diſcipline des Précepteurs produit deux effets différens, ſelon la qualité de l'humeur des Enfans : ſi leur humeur eſt douce & coulante ils ſe ſoumettent à la correction & en profitent ; ſi l'humeur eſt âcre ou boüillante, ils ſe câbrent contre les préceptes & n'en profitent point. D'où *l'on* peut voir que tout le ſecret de l'éducation des Enfans conſiſte

originairement à leur adoucir l'humeur, lorſqu'ils ſont encore au milieu des Femmes, afin qu'ils puiſſent profiter des inſtructions des Maîtres, qui ſuccederont aux Gouvernantes. Voilà donc un Enfant du Caractère duquel on eſt ſûr, pour ce qui regarde l'humeur.

C'eſt le bon choix d'un Maître qui décidera des penſées & des connaiſſances qui formeront l'autre partie de ſon Caractère. Avec le plus beau naturel un Enfant à qui l'on donnera de mauvaiſes maximes, tombera dans les plus grands égaremens de conduite, & ne ſera toute ſa

vie qu'un original. La partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un Enfant n'eſt pas à beaucoup près l'étude des ſiences ; il eſt infiniment plus eſſentiel de leur inculquer de bons principes de morale qui forment leur tendre raiſon, & la diſpoſent à fructifier dans la maturité de l'âge.

Je ne puis ici aſſé déplorer l'aveuglement de la plûpart des Peres, dans leur peu d'attention à mettre de bons ſujèts auprès de leurs Enfans. Si l'avarice eſt, dans tout, un vice mépriſable, lorſqu'elle tend à priver la jeuneſſe d'une bonne édu-

cation ; elle eſt ſouverainement déteſtable.

Pour achever l'Hiſtoire de la formation des Caractères : prenons nôtre jeune homme dans le moment où ſes Maîtres ſe déſaiſiſſent de lui, pour le livrer au tourbillon du monde. Le voilà pourvû d'une couche de Religion, d'une teinture de Latin & d'une ſuperficie de Morale : ſon Caractère commence alors à être dans l'enfance : car je donne aux Carectères tous les différens ages de l'homme ; mais je ne les fais pas commencer, comme vous voïés, à la même époque.

Dans l'enfance de ſon Caractère, ce jeune Homme commence donc à ſe montrer tel qu'il ſera un jour ; mais que de viciſſitudes & d'alternatives n'aura-t'il pas à eſſuyer, avant de prendre un état fixe & durable ? Que de combats ne ſe livre-t'il pas entre les ſaillies de ſon humeur & ſes maximes de ſageſſe ? Entre l'impétuoſité de ſes paſſions & les préceptes de la Religion ? Entre les uſages du monde & les préjugés de l'enfance ? Avant que toutes ces parties aïent concilié leurs intérêts & fait entre elles un accord ſecret, un traité de parta-

ge, pour assoupir toutes les querelles & pouvoir étouffer toutes les semances de discordes, que d'hommes différens ne voit-on pas dans le même homme? Quelle bigarrure de conduite? Que de pieces de rapport mal assorties dans la suite de ses actions? Enfin la paix se conclue; il se forme un plan d'idées & de maximes qui prennent le dessus; les sentimens se modifient & s'arrangent, le sisthème s'acheve: le Caractère prend figure, c'est-là la force de son âge, qui doit passer elle-même par bien des degrés de maturité, jusqu'à ce

que ſa vieilleſſe arrive avec celle de l'homme.

Alors ce ne ſont plus les paſſions, les uſages du monde qui corrompent le Caractère : ce ſont les infirmités, la caducité, les inquiétudes de la vieilleſſe qui viennent l'altérer : le fond eſt bien toujours le même ; mais il ne peut plus ſe ſoutenir avec la même égalité. Le Caractère tombe, pour ainſi dire, en lambeaux, ainſi que la machine de l'homme.

SECTION II.

SPECTACLE des Caractères qui dépendent des ſentimens dominans.

LA Hardieſſe vient principalement d'un certain feu du cœur, qui le dilate à proportion que la difficulté d'une entrepriſe augmente : laquelle dilatation produit la vivacité des mouvemens, la réſolution dans les eſprits & l'activité dans tous les membres : le reſſerrement du cœur produit des effets tout oppoſés dans les Ca-

Caractère hardi.

Timide. ractères Timides. Un mortel
Audacieux. Hardi entreprend tout ; l'Audacieux.
Téméraire. cieux viſe à tout ; le Téméraire
Violent. s'expoſe à tout ; le Violent forcе tout ; l'Impudent ſe met au-
Impudent. deſſus de tout. Le Lâche ſouf-
Lâche. friroit la mort plûtôt que de s'y
Mol. exposer ; le Mol endure la peine plûtôt que de s'en donner ;
Faible. Le Faible renonce à ſes amis plûtôt que de les ſoutenir ; le
Craintif. Craintif rougit par la crainte
Fainéant. de rougir ; le Fainéant ſe laiſſe accabler d'ouvrage par la crain-
Pareſſeux. te du travail ; le Pareſſeux commence mille entrepriſes par la crainte de n'en pouvoir ache-
Pudibond. ver aucune : la Pudeur eſt une faibleſſe

faibleſſe du viſage qui dénote la faibleſſe du cœur. Le Caractère Efféminé eſt une ſterilité de l'ame *qui provient du trop de fécondité du corps.* *Efféminé.*

Le Caractère tendre eſt une douce maladie du cœur qui ne peut ſe guérir que par les remédes qui l'entretiennent. Nous avons déja parlé de l'Eſprit tendre, ou, pour mieux dire, de la tendreſſe dans les Ouvrages d'Eſprit : & nous y avons placé même quelques refléxions qui ſeroient ici plus à propos. Toutes les Perſonnes véritablement tendres ſont ſérieuſes : il en eſt, par rapport à ce point, de la *Caractère tendre.*

Tendreſſe comme de la Prudence, l'une & l'autre rendent ſérieux : elles occupent fortement l'ame en elle-même ; mais elles l'appliquent bien différemment : la Prudence ſouvent la fatigue & l'exerce péniblement : la Tendreſſe l'amuſe toujours délicieuſement, même dans des momens de jalouſie & d'infidelité : c'eſt ce que veulent dire les Poëtes, quand ils repréſentent le martire des Amans, comme un état plein de douceur.

C'eſt ſur tout par le ſouris qu'on peut reconnaître une Perſonne tendre. Il a toujours quel-

que choſe de doux & de languiſſant ; il brille d'une flamme vive, mais intereſſante : d'une joïe naturelle, mais réfléchie en même tems. Une ame tendre l'eſt pour tous les hommes. La tendreſſe eſt un intérêt du cœur qui ne porte aucun préjudice à l'intérêt d'autrui : ou pour mieux dire, qui devient dans l'occaſion l'intérêt de tout le genre humain : c'eſt une paſſion amie de l'humanité, qui ſe fait ſouvent une généreuſe illuſion, en prenant tout homme affligé pour l'objet de ſes ſentimens. Erreur prétieuſe d'un beau cœur, laquelle ſe trouve conforme aux

vraies & aux plus ſublimes lumieres de l'Eſprit.

Le Souris. J'ai dit qu'on reconnaiſſoit ſur tout au Souris ſi une Perſonne avoit le Caractère tendre : c'eſt que le Souris m'a toujours ſemblé la peinture la plus véritable de la ſituation & de la nature de l'ame. dans le Souris l'ame vient, pour ainſi dire, ſe montrer elle-même aux ſpectateurs : dans toutes les autres démonſtrations extérieures, l'ame peut tirer un voile qui la cache aux yeux des hommes : dans le Ris elle ne montre que l'excès de ſa joïe ; elle ne ſe fait pas voir elle-même ; mais dans le

Souris tout eſt naturel ; & même lorſqu'il eſt forcé, il eſt naturel ; puiſqu'il fait apperçevoir la contrainte & la gêne de l'ame. Le Souris eſt un indice infaillible pour juger ſi une Perſonne a de l'Eſprit ou non. Il en eſt de fort ſpirituelles qui ont une fiſionomie groſſiere ; mais qu'on examine leur Souris, il ſera immenquablement ingénieux. Un homme dont le Caractére ne ſera pas encore formé, aura le Souris enveloppé & embarraſſé. Un fripon a toujours le Souris coquin. Ainſi de toutes les autres ſituations & de tous les autres états de l'ame.

Caractère sensible. La Senſibilité n'eſt pas toujours tendreſſe : on eſt ſenſible à la moindre ombre de mépris, c'eſt petiteſſe : on eſt ſenſible à la bienveillance, c'eſt gratitude : la reconnaiſſance eſt l'épreuve du cœur : l'ingratitude eſt trahiſon : l'ingrat ſera même perfide dans tout : à qui ſeroit-il fidéle, ſi ce n'eſt à ſon bienfaiteur ? La reconnaiſſance peut faire naître l'amour, & il eſt fort ſolide quand il a un tel fondement. On eſt ſenſible au point d'honneur, c'eſt reſpect humain : on eſt ſenſible à la loüange, c'eſt fatuité : on eſt ſenſible aux maux d'autrui, c'eſt

Compaſſion : & cette ſenſibilité eſt une veine de tendreſſe. *Compatiſſant.*

Toute Perſonne qui a commencé par la tendreſſe, finit ſes jours par la Dévotion, ſi elle a ſa Religion bien gravée dans l'ame : ce n'eſt que changer d'Amant. *Dévot.*

Comme les Caractères qui dépendent des ſentimens dominants ont leur ſource dans l'humeur, ainſi que la plûpart des ſentimens ; je vais en dire deux mots avec ma brieveté ordinaire.

L'HUMEUR.

L'Humeur n'eſt autre choſe que le ſiſthème des liqueurs du corps humain : & ſous ce terme de liqueur je comprends les Eſprits animaux, qui ſont toujours analogues aux fluides du corps ; & ſont eux-mêmes un véritable liquide. Or pour bien entendre comment l'humeur influe ſur les alimens, il faut toucher quelque choſe d'un certain point de la méchanique du corps humain.

Les mouvemens du cœur dépendent directement de l'entrée des

des liqueurs dans ſes ventricules, & du cours des Eſprits animaux dans les différens muſcles dont il eſt compoſé. De-là il s'enſuit que le cœur ſe dilatera plus ou moins ſelon la nature & la quantité de ces liqueurs qui y entreront; & ſelon que les Eſprits animaux qui ſe répandront dans ſes muſcles auront plus ou moins de force, ou ſeront plus ou moins abondans. D'ailleurs comme c'eſt dans le cerveau que ſe fait la ſécretion des Eſprits qui ſervent à tous les mouvemens de la machine; ſi les liqueurs qui circulent dans cette partie de la tê-

te, apportent par leur épaiſſeur, leur peu de fluidité, ou par quelque autre qualité, un obſtacle à cette ſécretion des Eſprits, les mouvemens du cœur doivent en être alterés. Donc les ſentimens qui répondent aux mouvemens du cœur, dépendent en grande partie du cours des liqueurs, & conſéquemment de l'humeur de chaque homme.

Voici donc tout le ſiſtème de l'homme par rapport aux ſentimens : les ſentimens tireroient tous leur origine de l'humeur, ſi certaines idées reçues de l'éducation n'arrêtoient quel-

quefois les effets de cette humeur, en donnant aux Eſprits animaux un mouvement différent de celui qui leur auroit été imprimé par la ſeule diſpoſition de l'hidraulique du corps humain.

Mais outre cette humeur dominante qu'on peut appeller eſſentielle ; il en eſt une autre qu'on peut nommer accidentelle, & dont on parle quand on dit qu'un homme a de l'humeur. Celle-ci eſt paſſagere, & l'emporte ſans ſes criſes ſur l'humeur habituelle. C'eſt elle qui produit les inégalités de Caractère ; au lieu que l'humeur eſſen-

tielle forme en partie les Caractères eux-mêmes. Tous les hommes ont une humeur; mais tous n'ont pas de l'humeur: non que ceux-ci n'en ſentent les accès à peu près comme ceux qui s'en laiſſent dominer; mais parce qu'ils n'en ſuivent point toute l'impreſſion, & qu'ils ont des principes de conduite auxquels ils s'attachent inviolablement.

Il y a ſur cela une queſtion intéreſſante à propoſer: ſavoir ſi un homme peut changer d'humeur. Je croi la choſe poſſible: d'abord dans les jeunes gens; & voici quand cela peut arriver:

c'eſt ſur tout lorſqu'un homme qui a de l'ambition ſe ſent dans une ſituation déſavantageuſe pour ſes talens, & qui ne le met pas dans le point lumineux pour ſon mérite. Alors ſon humeur pourra s'altérer par la triſteſſe de ſes réflexions, à un dégré où elle ne ſera plus reconnaiſſable : & je ne doute pas qu'après pluſieurs années, elle ne ſe trouve entierement changée. Il eſt encore fort naturel qu'une grande révolution de fortune ; quelque coup aſſomant frappé par la diſgrace, ou un tourbillon rapide de proſperité, produiſe auſſi une révolution d'humeur.

Ce qui doit encore la faire changer de nature, c'eſt une converſion éclatante, un changement total de vie, de mœurs, de maximes, de nourriture, d'occupations, &c. On le raconte effectivement de certains Pénitens fameux. Peut-être pourroit-on concevoir auſſi que le changement de climat, ſur tout dans un âge encore tendre, & ſi les climats étoient fort différens, produiroit une altération totale dans l'humeur.

Caractère Vif. Une grande célérité dans les battemens du cœur, peut donner à tous les mouvemens du corps une viteſſe qui caractériſe

la Vivacité. On voit des hommes Vifs ſans une grande vivacité de conception : c'eſt que les organes peuvent être de nature à ne pas ſe préter aux images trop vives ; & à ne pas recevoir des impreſſions trop rapides. C'eſt loüer un Français d'une maniere flateuſe que de lui dire qu'il eſt Vif : cependant cela veut dire ordinairement qu'il eſt un grand Étourdi, ou bien un grand Brutal. Les Étourdis ont communément beaucoup de fineſſe, de ſentiment & d'expreſſion : ils ne voïent rien qui ne leur fourniſſe l'occaſion de quelque remarque ; mais en réflé-

Etourdi.

chiſſant ſur tout, ils ne ſavent lier aucune réflexion : & leurs obſervations quoique peut-être juſtes ne ſont jamais ſolides, parce qu'elles ne ſont point appuïées ſur des principes ; mais ſur les diſpoſitions de l'humeur, & qu'elles n'aboutiſſent à rien.

Brutal. Le Brutal a tous les deffauts de l'Étourdi ; mais n'en a ni la bonté, ni la facilité : le Caractère Brutal eſt oppoſé directement au Caractère Poli. Tout Brutal a l'Eſprit indépendant ; il manqueroit à ſa fortune plûtôt qu'à ſa brutalité. D'où l'on peut conclurre qu'il n'en eſt guere qui ne ſoit aſſé préſomptueux pour s'i-

maginer pouvoir ſe paſſer de tout le genre humain ; ou qui ne croïe avoir dans ſon mérite de quoi réſiſter à toute la haine de ſes ennemis. Le Brutal choque tous les hommes, & ſe plaît dans ſes groſſieretés : le Bruſque n'eſt pas moins choquant ; mais ſent bien vîte l'indécence de ſes duretés, & s'efforce d'en corriger la ſotiſe. Le Brutal a l'Eſprit faux : le Bruſque a l'humeur fauſſe & l'Eſprit juſte. Tous ces Caractères ſont iracundieux ; mais à différens degrés : un homme ſujet aux Emportemens n'eſt pas fort ſujèt à penſer : cette abondance de chaleur & de fu-

Bruſque

Colère.

née dans ſes entrailles, eſt une vraïe diſette de réflexion & de lumieres dans ſon Eſprit. L'Emportement eſt une yvreſſe de l'amour propre, ennuyé du ſilence de la modération, & qui veut ſe faire un empire violent & paſſager ſur les hommes, pour les empêcher de s'en faire un ſur lui. Un Brutal eſt un emporté d'habitude ; mais auſſi n'eſt-il pas ſujèt à ces bouraſques qui tranſportent ceux qui ne ſont colères que par intervalle. La Fureur eſt l'emportement pouſſé au plus haut degré, ſans aller juſqu'à la folie : il n'y a plus qu'un pas de la Fureur à

Furieux.

la Frénesie. La Colère est en même tems Caractère & Passion. C'est un de ces vices qu'on ne cherche guere à corriger dans soi, par l'idée de vivacité & d'expédition dans les affaires, & l'air important que les sots y attachent. L'homme Boüillant a plus d'ardeur dans ses mouvemens que de colère : il est toujours prêt à donner de l'ame aux entrepriſes. L'Actif porte sa réflexion & son Esprit dans ses bras ; il ne sait pas que penser c'est agir : les fréquens rapports avec les hommes que lui donne son activité perpétuelle, lui font souvent joüer un grand

Boüillant.

Actif.

rôle avec un très petit mérite. On peut être Actif ſans être Prompt, & Prompt ſans être Actif. Etre toujours en action c'eſt être Actif; expédier diligemment chaque action, c'eſt être Prompt. L'Impatience eſt une vive indignation fondée ordinairement ſur un grand deffaut d'indulgence, de modération & de lumieres : d'indulgence, parce pu'il y a toujours du blâme d'autrui & ſouvent mal fondé : de modération, parce que c'eſt une trop grande envie de joüir qui nous rend impatients : de lumieres, parce qu'il peut y avoir des cauſes de

Prompt.

Impatients.

retardement très légitimes, dont nous manquons de ſuppoſer la poſſibilité.

Une humeur peu coulante rend l'homme Sombre. Elle le retient long-tems ſur le même objet & lui communique le don de l'application. Il eſt taciturne ; parce que les impreſſions faibles ne le font pas mouvoir ; ce qui le rend pareillement ſolide. Le Mélancolique eſt Sombre. Quand ils aiment l'un & l'autre, ils n'aiment point à demi : leur tendreſſe ſouvent devient fureur : elle leur inſpire les projèts les plus extravagants. Tous les Auteurs des grandes entre-

Caractère Sombre.

Mélancolique.

prises ont été Sombres & Mélancoliques. L'humeur qui n'est que Sombre se renferme en elle-même, & ne songe à nuire à personne. L'humeur Farouche est plus Noire que Sombre; & voit des ennemis dans tous les hommes. Elle détruiroit le genre humain si elle étoit capable de Prudence; mais habile à concevoir les projets, elle ne sait point prendre ses mesures.

Farouche. *Noir.*

Méchant Le Méchant est noir pour le fond; mais il se donne à propos & selon ses vûës l'air ouvert & naturel. C'est moins un Caractère particulier, que le résultat de tout ce qu'il y a d'en-

venimé & de Ténébreux dans les autres Caractères. C'eſt un composé de vices & non de ridicules, plus propre à inſpirer l'indignation ſur un Théâtre, qu'à divertir le Spectateur. Nous l'avons cependant vû de nos jours mis ſur la ſcene avec applaudiſſement; c'eſt que la plûpart des Spectateurs s'y ſont reconnus, & que le nombre des Méchans eſt plus grand qu'il ne devroit être pour l'honneur de l'humanité. Voilà ce qui a intéreſſé. Le Farouche eſt toujours Sauvage; mais le Sauvage n'eſt pas toujours Farouche. Celui-ci n'eſt pas auſſi dangereux que

Ténébreux.

Sauvage.

le Méchant ; parce qu'il porte ſur le viſage tout l'appareil de la guerre qu'il fait aux hommes. Il y a en France plus de Méchans que de Farouches. L'humeur Sombre jette ſouvent dans une maladie de l'ame qui caractériſe l'Hypocondre. On n'eſt jamais Hypocondre, que par trop de bien être & de commodités. Le Payſan n'eſt jamais Hypocondre. Le tempéramment commence la maladie ; & la ſotte envie d'être plaint & mitonné l'achève. L'Hypocondre ſe rend malade lui-même par une violente crainte de ceſſer de l'être. Il n'en eſt

Hypocondre.

aucun

aucun qui n'ait l'Eſprit ſouverainement faux, & qui ne ſoit infiniment ſenſible à la plus groſſiere adulation.

Tout homme Jaloux a des ſentimens d'humilité : les orgueilleux ne ſont guere Jaloux. On dit que les grands hommes ſont ſupérieurs à la Jalouſie ; c'eſt qu'ils s'eſtiment aſſé pour ne point craindre d'être échipſés. On en voit cependant qu'une véritable complaiſance dans le mérite d'autrui, éleve au-deſſus de la Jalouſie : mais qu'elles ſont rares ces ames divines ! C'eſt une force d'équité à laquelle on devroit dreſſer des Autels. Les *Caractère Jaloux.*

plus honêtes gens ne ſont point exemptes d'un premier mouvement de Jalouſie : c'eſt qu'il eſt preſque impoſſible de ſe dépoüiller totalement de cet amour propre que bleſſe le mérite qui nous environne : ce mérite nous porte un véritable préjudice ; puiſque tous les regards qu'il s'attire ; ſans lui, tomberoient ſur le nôtre. La Jalouſie cependant ne remédie à rien : ou plûtôt ne contribuë qu'à rendre le mérite étranger plus éclatant & le nôtre plus obſcur. On eſt Jaloux du mérite, & Envieux de la fortune d'autrui. Quelle que ſoit la corruption des hommes, ils

Envieux

n'attachent communément leur envie qu'à ceux qui ſe l'attirent. Si une Perſonne eſt enviée ou jalouſée, concluës qu'elle eſt inſolente ou orgueilleuſe : la proſperité ou la vertu modeſte reçoivent un homage univerſel.

Caractère Vindicatif.

La Vengeance paraît être de droit naturel ; & ſemble remettre les choſes dans l'ordre : c'eſt en grande partie ce qui fait l'héroïſme du pardon des injures. Pour étouffer ſon reſſentiment il faut ſacrifier en quelque ſorte la raiſon à la vertu. Cependant à le bien prendre la raiſon elle-même veut qu'on pardonne à ſes ennemis. En effet s'il eſt

un ordre divin dans le ſiſtème moral de ce monde, ainſi que dans le ſiſtème fiſique : le ſeul arrangement des choſes amenera nôtre vengeance, ſans que nous y aions nulle part. Si l'injure qui nous a été faite eſt un déſordre dans la nature, la nature elle-même eſt intereſſée à prendre nôtre cauſe en main, en puniſſant l'injure, & récompenſant nôtre modération. D'ailleurs il y a toujours de l'injuſtice dans la vengeance : il eſt impoſſible qu'elle ſe tienne dans des bornes : ſi elle étoit capable de ſe marquer un point, elle pourroit auſſi aiſément ne

pas y aller que s'y arrêter. Un homme qui ſe croit offenſé n'a point aſſé de ſens froid pour prendre en main le compas de proportion, & meſurer ſa vengeance ſur les dimenſions de l'offence. Il n'y a donc que la ſouveraine ſageſſe qui préſide au gouvernement de ce monde, qui puiſſe punir l'inſolent ſelon la grandeur de ſon inſolence: elle ſeule peut juger de l'étenduë de ſon intention de nous nuire, qu'il nous eſt impoſſible de ſavoir, & qui eſt cependant dans la vraïe meſure de la vengeance. Faire du bien à ſes ennemis, ce n'eſt pas ſeu-

lement exercer un acte de la plus étonnante généroſité ; c'eſt être un excellent politique : c'eſt entendre ſes interêts dans la derniere juſteſſe. Il n'eſt point en effet d'ennemi qui ne nous donnât ſes entrailles, s'il nous voïoit occupé du ſoin de lui faire plaiſir. Il eſt une ſorte de veangeance fort en uſage parmi les Français ſur tout : c'eſt la Moquerie, Bien des gens ſe feroient ſcrupule de porter un préjudice direct à leurs ennemis : pour concilier donc leur reſſentiment avec leur religion, ils ſe contentent de faire des riſées ſur ces perſonnes, & de leur impri-

Moqueur.

mer un ridicule qui les venge. Cette Moquerie ne s'arrête guere à des remarques critiques ſur ce qu'elle voit; elle ſe jette dans des rapports méchants & des narrations brodées pour intéreſſer les Auditeurs: alors elle eſt Médiſance. Qu'on y prenne garde, il n'eſt point de Médiſant qui ne ſonge ſourdement à ſatisfaire quelque vengeance ſecrète. L'applaudiſſement attaché au ſel de la Médiſance, la rend preſque inévitable à celui qui n'eſt qu'homme d'eſprits, & qui a ſes torts à venger. *Médiſant.*

Il faut ordinairement l'attrait du plaiſir pour rendre actif un *Caractère Indolent.*

Indolent : auſſi tout Indolent eſt-il voluptueux. Ils ſont communément ſolides, parce qu'il n'y a qu'un intérêt bien marqué qui puiſſe les exciter. Ils ſont gens à remiſes & à délais : & leur longueur perpétuelle les rend peu propres à l'expédition des affaires. Lents à s'émouvoir, ils négligent tout le fretin des petits intérêts ; & comme il n'eſt aucun infiniment petit qui n'ait des rapports avec tout l'Univers ; ces minces objèts négligés ſont quelquefois pour eux d'une conſéquence infinie. Par les mêmes raiſons on les voit ordinairement diſtraits : les faibles ſujèts

Négligent.

Diſtrait

jèts n'étant guére capables de réveiller leur attention, & de les faire paſſer à d'autres idées. L'Indolence entraîne preſque touſours avec elle une Apathie, & une Indifférence univerſelle : elle ne ſait s'attacher qu'à ſon plaiſir & à ſon repos. Elle aime beaucoup à ſe ſentir, & à ſe recuëillir en elle-même. L'Indolence eſt un engourdiſſement de l'humeur qui craint de s'agiter & de prendre feu par le mouvement : c'eſt un doux ſommeil qui tient mollement l'ame aſſoupie, & les ſens enchaînés dans l'oiſiveté.

Apathique

Indifférent.

Un homme Froid n'eſt pas

Caractère froid.

communément auſſi eſtimé qu'il le mérite : & ſur tout en France & dans les Païs chauds. Son malheur eſt qu'il ne s'annonce pas. Il faut l'étudier pour le connaître ; & la plûpart des hommes ont bien autre choſe à faire que d'étudier les hommes. Il n'eſt point de Caractère plus éloigné de celui du Peuple que le Caractère Froid. Le Peuple eſt toujours ardent. C'eſt un Caractère Froid qui forme tous les grands Miniſtres, tous les grands Capitaines, tous les grands Génies, tous les Hommes ſolides & ſur qui l'on peut compter. Prenés confiance dans

Malbouroug, disoit le Roi Guillaume à la Reine Anne : *c'est un homme qui a la tête froide & le cœur chaud.* En effet il n'est point de gens qui se passionnent plus chaudement, ni plus opiniâtrement que les Caractères Froids, quand une fois la raison leur a ordonné de prendre parti ; c'est qu'ils ne sont Froids que parce qu'ils ne dissipent pas vainement leur feu ; mais que par une économie secrete ils le mettent en réserve, pour l'emploïer abondament quand le sens froid le commande. Le Caractère Froid n'est pas sombre : il porte avec

soi la sérénité, s'il ne porte pas l'éclat & la chaleur. Il paraît fier, & n'est guere prévenant : il commence donc par refroidir les gens ; mais lorsqu'il en est connu il s'en fait aimer ; & s'il se familiarise, il s'en fait adorer. Il faut avoir du mérite pour en trouver tout d'un coup à ces sortes de Caractères. Leur Froid n'est jamais sans réflexion, c'est pour ainsi dire, un Froid de principes : s'ils étoient Froids par deffaut d'ame & de nature, ils seroient Flegmatiques. Car le Flegme pour être une qualité doit toujours, ou produire la refléxion, ou en être pro-

Flegmatique.

duit. Un homme Froid n'eſt point Lent : il eſt même toujours prompt. La lenteur n'eſt jamais ſans un grand deffaut d'eſprit ou de ſentiment. Les gens froids ſont les ſeuls amis chauds. *Lent.*

Les étourdis ſont Ouverts ; maïs ils n'ont pas le Caractère ouvert. Il n'eſt permis qu'aux gens d'une grande droiture de ſe le donner : parce que la volonté a beaucoup de part à cette qualité. Les hommes bruſques ſont ouverts ; mais ils rougiſſent après l'avoir été ; ou plûtôt, ils ont beſoin d'un effort de groſſiereté pour être tels : c'eſt *Caractère Ouvert.*

chés eux une indigne boutade, & non une diſpoſition habituelle de ſentimens. Le vice craint toujours de ſe montrer: & ſi les brutaux ſe font gloire de l'afficher, c'eſt qu'ils le prennent pour la vertu. Un homme ouvert & qui eſt eſtimé de ſes Citoïens, doit avoir un aſſemblage de qualités bien reſpectable en effet. Les perſonnes vertueuſes ſont ouvertes, & les perſonnes ſans eſprit ſont Naturelles, ainſi que les enfans. Elles ne voïent pas les conſéquences des choſes, ou bien elles ont une douceur & une bonté qui empêche qu'on ne leur nuiſe. La

Naturel.

profonde & ſavante diſſimulation prend ſouvent un air ouvert ; mais ce viſage ne ſe ſoutient pas : & ces faibles dehors ne ſont point accompagnés de la maniere de penſer & de s'exprimer propre au Caractère ouvert. Il a une Naïveté originale que tout l'art de la diſſimulation, & les ſaillies du bel Eſprit ne peuvent jamais attraper. *Naïf.*

C'eſt la chaleur & la moleſſe du tempérament, jointes au défaut de culture d'Eſprit, qui forment le Voluptueux. Un homme de lecture pourra aimer le plaiſir ; mais ne ſera jamais Voluptueux. J'entends par ce *Caractère Voluptueux*

mot, un mortel qui eſt prêt à ſacrifier ſon bien : ſa ſanté, ſon honneur & ſa famille à la débauche. L'yvrognerie conſtituoit autrefois le débauché : nôtre ſiécle a rafiné : c'eſt maintenant la brutalité pour les Femmes. En eſt-on plus ſage ? L'yvreſſe étant paſſée, nos Peres revenoient promptement à la raiſon : c'étoit une éclipſe légere après laquelle ſon éclat redoubloit. La joüiſſance étant paſſée, nôtre raiſon reprend elle ſes droits ? Elle eſt d'autant plus alienée qu'elle croit ſe poſſeder toujours dans ſes égaremens. Nôtre raiſon dans les

plaiſirs eſt atteinte d'une maladie de langueur, où elle ne voit point la mort qui la ſuit de près; parce qu'elle s'éclaire elle-même d'une fauſſe lueur juſqu'à ſon tombeau. Nos Peres étoient yvrognes; mais ils étoient droits: ſinceres, équitables & bienfaiſants : leur yvrognerie n'altéroit point le fond de leur vertu : elle ne ruinoit que leur corps. Nous ſommes brutaux pour le plaiſir, & cette brutalité nous rend traîtres, faux, calomniateurs, méchants, homicides. Voilà la réforme de nôtre ſiecle filoſofe !

Aimer à chercher Querelle, c'eſt fatuité, c'eſt orgueil, c'eſt *Caractère Querelleur.*

étourderie, c'eſt puérilité tout enſemble. Eſt-il poſſible qu'il y ait des hommes aſſés ſots pour admirer un avanturier. parce qu'il eſt toujours prêt à faire un meurtre. Le Contrariant eſt une eſpèce de Querelleur : c'eſt ſon diminutif. Contrarier, c'eſt ordinairement manquer de politeſſe : il eſt des occaſions ou c'eſt vertu ; mais elles ſont rares ; & il eſt aiſé de s'y méprendre. Ne jamais contrarier, c'eſt Fadeur ou Flaterie. Le tout conſiſte dans la maniere de s'y prendre.

Contrariant.

Fade.

Caractère Humoriſtes. Tous les hommes d'un bas étage ſont Humoriſtes ; parce

qu'ils n'ont point d'autre regle de conduite que la Religion & l'humeur : or la Religion ne les regle guere : ſes préceptes n'ont pas la force d'aller juſqu'à leurs actions : au lieu que l'humeur eſt en quelque ſorte leur propre Perſonne. L'humeur & la volonté, chés le Peuple, ne ſont que la même choſe. De-là vient toute la varieté, toutes les contradictions de ſes procedés & de ſes mouvemens : l'humeur du matin n'eſt pas l'humeur du ſoir. Tous les hommes qui n'ont pas ſongé à cultiver leur raiſon, & le nombre en eſt grand, ſont Peuple : de-là fort ſouvent les

Bizarres & les Fantaſques : l'humeur eſt toute leur morale. Il n'y a point de commerce agréable, point d'amitié à lier avec les Humoriſtes.

Caractère Sympathique Il eſt aiſé de ſe méprendre en fait de ſympathie. Une femme voluptueuſe croira ſe ſentir de la ſympathie pour tous les beaux garçons qu'elle verra ; mais ce n'eſt qu'avidité de plaiſir. Aimer le plaiſir, c'eſt ſouvent manquer de tendreſſe : or il n'y a point de ſympathie, ſans tendreſſe. Les coups de ſympathie ou ſont rares, ou ſont faux. Une perſonne qui ſeroit ſympathique pour tout le genre hu-

main, ceſſeroit de l'être. Pour être ſuſceptible de ſympathie il faut écouter ſon cœur : or les perſonnes voluptueuſes écoutent tout autre choſe. Il n'eſt point de créature qui ne pût en trouver une autre à ſon uniſſon ; & avec qui elle ſympathiſât. Toute ſympathie qui n'eſt fondée que ſur les manieres, eſt frivole, & ne peut ſubſiſter. La ſympathie eſt un accord ſecrèt & naturel, une convenance réciproque entre les fiſionomies & les ſentimens de deux perſonnes de different ſexe. Le jeu commence par l'air du viſage : & ſi les ſentimens ſe trouvent montés au

même ton ; la ſympathie eſt parfaite. Du reſte elle n'éxige pas la conformité d'idées ; pourvû que les principes eſſentiels ſoient analogues de part & d'autre.

SECTION III.

SPECTACLE des Caractères qui dépendent également des idées & des ſentimens dominants.

DAns tous les Caractères il y a, comme nous avons vû, une ſuite d'idées, & une ſuite de ſentimens : & nous n'a-

vons jamais perdu de vûë nôtre définition : quoique nous aïons paru ſéparer les ſentimens des idées dans les Titres qui ont précedé celui-ci. Nous les réuniſſons préſentement d'une façon plus particuliere ; parce que les Caractères dont nous allons parler les ſuppoſent eux-mêmes combinés plus étroitement.

Caractère Ami ou propre à l'amitié.

Tous les hommes ont des Amis, & il n'eſt point d'amitié parmi les hommes. En parlant du Caractère Froid, nous avons dit qu'il étoit fait pour l'amitié : nous le répetons ici : tous ces Amis chauds du monde n'ont qu'un tems, ainſi que le feu de

leur imagination. Il n'y a que les amitiés lentes à ſe déclarer, qui ſoient lentes à ſe dégager. qui ſe prend aiſément, ſe déprend de même. Si vous voïés deux perſonnes Amies, mais d'une amitié éprouvée, conclués qu'elles ſont vertueuſes. Il n'eſt point de coups de ſympathie pour l'amitié ; parce que les viſages & les manieres ne ſont pas pour elle une baſe aſſé ſolide. Il eſt impoſſible que deux perſonnes de differens ſexe s'entiennent dans les bornes de l'amitié. Nous n'en dirons pas davantage ſur un ſujet ſi rebattu.

Caractère Avare. Les hommes qui ſe ſentent de grandes

grandes reſſources de génie, ou qui ont des vûes très vaſtes d'ambition ne ſont point Avares. Les Perſonnages qui ont fait une fortune éclatante ne l'ont point été. Une ambition moderée avec un petit eſprit jette ordinairement dans l'avarice. Il y a ſans doute une raiſon fiſique, pourquoi elle regne plus dans les Païs chauds que dans les Païs froids; du moins en général. Etre Avide; c'eſt aimer à pouvoir faire de la dépenſe : être Avare, c'es aimer à n'en point faire. On a reproché au grand Condé qu'il étoit avare; mais c'eſt une mépriſe : il n'aimoit

Avide.

pas l'argent ; il aimoit à l'emploïer, & pour cela il falloit en avoir. L'Avarice criminelle eſt celle qui voit pâtir le miſérable dans la néceſſité la plus affligeante, ſans ſe deſſerrer par compaſſion. Eſt-il au milieu de vous un Avare de cette eſpèce ? Voilà le monſtre de la ſocieté. Du reſte tout le ſel qu'Horace & les autres Livres de morale répandent à pleine main ſur les ridicules des Avares, me ſemble ne tomber ſur rien de ſolide. L'obſtacle qu'un Avare met à la circulation des eſpèces, à part ; il n'eſt pas plus ridicule que le commun des hommes : ce dé-

goût, ce renoncement à lui-même qu'on lui suppose est une vraie chimère : il a tout autant d'amour propre que le Fat & le Petit-Maître. Si l'on examinoit bien dans quoi le reste des hommes place ces affections ; on y trouveroit peut-être mille fois plus de sotise & plus de vanité que dans l'attachement de l'Avare pour son argent. Il est deux qualités qui sont ordinairement cortège à l'Avarice : la plaisanterie & la civilité. Les Avares plaisantent parce qu'ils ont l'ame contente : & ils affectent d'être civils ; parce que la civilité est une générosité qui ne coute rien.

Caractère Bienfaisant. Bonté d'ame. Ce n'eſt point une ſimple bonté d'ame qui caractériſe les hommes Bienfaiſants : elle ne les rendroit que ſenſibles & incapade nuire. C'eſt une raiſon ſupérieure qui les perfectionne. Pour être bienfaiſant d'habitude, il faut ſe dépouiller d'un certain amour propre ennemi de la ſocieté & cependant aſſé naturel qui nous concentre dans nous même ; & nous montre ſecretement à nos yeux comme l'objèt le plus important de l'Univers. Il faut regarder tous les hommes comme ſes Amis ; ou plûtôt comme membres d'un tout dont on fait ſoi-même partie.

Une éducation dont les principes ne tendent point à cette bienfaiſance, quelque brillante qu'elle ſoit d'ailleurs, eſt mauvaiſe. La ſeule qualité de bienfaiſant emporte avec elle toute l'étenduë des devoirs de la morale. Etre bienfaiſant c'eſt être profond, ſavant, éclairé; c'eſt avoir l'eſprit juſte; c'eſt être bon Citoyen; c'eſt être homme de mérite; c'eſt être un grand homme. Toutes les ſocietés ne devoient-elles pas élever des Temples à un Titus! On voit dans les promenades publiques les ſtatuës des Scipions, des Annibals, tous les colifichets de la Humain

Fable eux-mêmes y ont la leur : le ſeul Titus n'en a point. On ne peut point être véritablement bienveillant, ſans être bienfaiſant. Une bienveillance toujours ſtérile & indolente, eſt plus mépriſable, & moins utile que l'indifférence.

Bienveillant

Caractère Poli. Un homme Poli doit avoir tous les beaux dehors de la vertu : il n'a beſoin du fond qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour en bien jouër l'apparence. Pour ſe ſoutenir ſans qualités réelles, il a beſoin de beaucoup de ſoupleſſe d'eſprit ; car les femmes & les importuns mettent ſouvent un homme Poli à la queſtion. Les

Nations où il y a le plus de mérite véritable ſont celles où il y a le moins de politeſſe. Je n'entends ici par politeſſe que le ſyſtème du langage & des manieres réduits en art de plaire. Lorſqu'elle ſe trouve jointe à de vraïes qualités, elle les décore ſingulierement : c'eſt qu'alors elle eſt vertu : la politeſſe eſt modeſtie & bienveillance dans un homme qui pourroit ſe croire aſſé de mérite pour ſe paſſer de l'envie de plaire. L'habitude & le commerce des femmes rendent Poli & ſuperficiel. On pourroit peut-être diſtinguer la politeſſe des manieres d'une autre

politeſſe qu'on appelleroit la politeſſe du cœur : celle-ci conſiſteroit à obliger tous les hommes dans l'occaſion, & à aimer à rendre ſervice. Mais ce ſeroit abuſer des termes, & les bornes de la politeſſe ne vont point juſques-là. Peut-être même ne forme t'elle point un Caractère.

Obligeant. Officieux

Caractère Indécis.

Ne ſavoir jamais prendre ſon parti, c'eſt être indécis. C'eſt faute de principes qu'on tombe dans l'indéciſion : elle eſt formée par le concours de pluſieurs idées ou de pluſieurs ſentimens qui ſe croiſent & ſe combattent ſans que l'un prévaille ſur l'autre aſſé ſenſiblement pour emporter

emporter la balance. Tout homme ſage & qui a cultivé ſa raiſon, s'eſt pourvu de certaines maximes qui ſont comme autant de piéces de confrontation auxquelles il rapporte ſes mouvemens divers dans les circonſtances critiques, & qui lui fourniſſent alors des points fixes propres à décider ſon irréſolution. Les indécis broüillent tout, & gâtent toujours leurs affaires par trop de crainte de les déranger. Les Étourdis ſont toujours dé- *Etourdi*
cidés; c'eſt que le trop de réflexion ne les embarraſſe pas, & qu'ils ſont degagés du ſouci de l'examen: legers à prendre leur

TAYLOR INST. OXF

parti ; ils ne le ſont pas moins à en changer. Les perſonnes qui ne ſe ſont déterminés que murement, & ſur des principes ne ſont pas ainſi ſujettes à des variations de conduite, & peut-être même péchent quelquefois faute de varier à propos.

Caractère Doux. La douceur eſt en quelque ſorte la politique, & conſtament l'ambition de la vertu : elle parvient toujours & réüſſit. Tout imbécille eſt Doux ; mais tout homme Doux n'eſt pas imbécille. Au contraire il n'eſt point de vraie douceur ſans une ſuperiorité de vûës inconnuës à ceux qui ne ſont que beaux

Esprits. Il faut avoir pénetré jusqu'au fond de la futilité des choses dont on se pique dans ce monde ; il faut avoir les idées les plus réflechies & les plus justes sur le vrai mérite ; il faut avoir eu la force de raison nécessaire pour faire taire les passions les plus impérieuses du cœur humain, lorsque on s'est formé un Caractère de douceur bien marqué. Doux & Patient sont deux mots sinonymes. Les hommes ne sont pas impatients par vivacité, mais par faiblesse d'Esprit. Le vulgaire sur cela est dans une erreur bien préjudiciable à la société & à la vertu ;

Patient.

il penſe que les grands mouvemens de l'ame dénotent toujours ſa grandeur & ſon étenduë : & il n'eſt rien au contraire qui en prouve mieux les bornes étroites & la petiteſſe que ſes grandes agitations. Tous ces grands ébranlemens qui frappent le commun des hommes, ſont produits par les reſſorts de la machine, qui ſont d'autant plus vigoureux qu'ils ſont moins maîtriſés par l'empire de l'ame. Les mouvemens produits par les penſées & les lumieres de la raiſon, ſont bien plus ſourds & bien plus menagés, Plus l'eſprit a de force, ou, ce qui eſt la

même choſe, plus il dépenſe en idées, moins il dépenſe en mouvemens corporels. La douceur eſt ennemie du fracas & des ſouris ſuperflus : parce que il eſt comme impoſſible que les rapports trop vaſtes & trop multipliés, n'entâment & n'alterent pas en partie ſa tranquillité. *O Rus*, diſoit Horace, *quando ego te aſpiciam, quandoque licebit nunc Veterum Libris, nunc ſomno & inertibus horis, ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ* ? &c. *Tranquille.*

Tout homme Doux a de la clémence, il ne cherche qu'à s'attacher & à faire revenir les hommes : & il ſait qu'il n'y en a *Clément*

pas de meilleur moïen que de faire une genéreuſe violence en leur pardonnant. Son Caractère ne peut digerer l'aigreur : & il n'eſt point de reſſentiment qui n'aigriſſe. L'aſſemblage de toutes ces qualités fait ce qu'on appelle la Bonté.

Bon.

Caractère Inſinuant.

Les perſonnes qui ont le plus d'eſprit ne ſont pas celles qui s'inſinuëent le plus aiſément dans l'eſprit des autres : c'eſt un don particulier de la Nature que l'éducation étouffe ou fait profiter. Il n'eſt point d'homme Inſinuant qui n'ait beaucoup de fineſſe de ſentiment ſur tout au ſujèt des interèts des gens ; & beaucoup

de facilité d'humeurs pour s'y prêter à propos. Le Patelin eſt celui qui avec ce talent, réunit l'art de ſe déguiſer parfaitement. *Patelin.*

Penſer en Grand, avoir des vûës grandes, étenduës, au-deſſus des évenemens, n'être point ému par de petits objèts, ou de minces intérèts, c'eſt avoir le Caractère Grand. Un tel homme eſt Magnifique, lorſqu'il en a les facultés; & magnifique dans tout: mais il ne l'eſt point par oſtentation ou vanité: c'eſt ſon imagination qui le veut ainſi, ſans que ſon amour propre y ait, pour ainſi dire, aucune part. L'adverſité le trouve tou- *Caractère Grand.* *Magnifique.*

Magnanime. jours Magnanime : il eſt grand juſques dans la plus grande baſſeſſe de fortune. C'eſt la *Noble.* vertu, la nobleſſe d'ame & la vigueur de l'eſprit qui forme cette grandeur. Elle eſt ſouvent indépendante, mélancolique, ſans fortune & conſtante. Il lui *conſtant* faut de grands ſujets pour l'obliger à changer, quand une fois elle s'eſt fixée. La raiſon marche toujours avec elle : mais la raiſon à qui toutes les grandes qualités de l'homme de mérite *Déſintereſſé.* font cortège. Ses procedés ſont toujours déſintereſſés : elle rougit à ſes yeux lorſqu'une vigoureuſe néceſſité l'oblige à ne pas

s'oublier. Les vûës intereſſées ſont d'une petiteſſe imperceptible à ſon amour propre.

Parler habituellement, contre ſa penſée, c'eſt avoir le Caractère faux. Agir par un motif vicieux & s'aveugler au point de ſe perſuader confuſément qu'on agit par un principe de vertu; c'eſt l'avoir ſouverainement faux. Il y a de la fauſſeté dans tout homme qui veut concilier les intérêts de quelque paſſion avec les préceptes oppoſés d'une Religion qu'il croit. S'il en eſt ainſi, il ne doit y avoir que des Caractères faux parmi les hommes: le plus ou le moins fera

Caractère faux

toute la différence. Aimer à dire des fauſſetés pour briller dans une converſation, pour en impoſer, pour ſauver ſes oublis ou ſes négligences, ou des infidelités à ſes promeſſes; c'eſt être Menteur. Se vanter d'avoir fait ce qu'on n'a jamais exécuté; c'eſt être Gaſcon: mais communément c'eſt être encore autre choſe. Se vanter de faire des choſes qui ſont au-deſſus de ſon pouvoir; c'eſt être Fanfaron. Un Fanfaron eſt rarement préſomptueux: il ſent lui-même ſon impuiſſance, & veut avoir l'honneur de l'exploit, ſans en courir le danger.

Menteur.

Gaſcon.

Fanfaron.

Le Caractère Critique ſuppoſe ou de l'orgueïl, ou beaucoup de droiture; ſouvent l'un & l'autre: & toujours beaucoup de ſolidité & peu d'indulgence. Critiquer les vices des hommes, c'eſt être Satirique: critiquer leurs propos & leurs diſcours, c'eſt être Epilogueur: critiquer pour faire rire une compagnie, ſur les manieres des perſonnes préſentes, c'eſt être Railleur: critiquer les ridicules des abſens, c'eſt être Malin: critiquer dans ſa famille tout ce qui s'y fait, c'eſt être Grondeur: critiquer la conduite des hommes, c'eſt être Cenſeur: critiquer tout

Caractère critique.

Satirique.

Epilogueur.

Railleur.

Malin.

Grondeur.

Cenſeur.

généralement, & les projets d'autrui spécialement, c'est être Frondeur : critiquer ce qui n'est pas de la derniere perfection, c'est être Difficile : critiquer sa destinée : c'est être Mécontent : critiquer avec fel & fineſſe, c'est être Cauſtique : critiquer l'arrangement des choſes morales, c'est c'est être véritablement Impie : critiquer les ouvrages d'autrui, c'est être ſimplement Critique. Critiquer ce qui est réellement mauvais, c'est être Connaiſſeur : critiquer l'empreſſement des perſonnes à nous ſervir, c'est être Dédaigneux : critiquer tous les amuſemens d'autrui, & ne ſe

Frondeur.

Difficile.

Mécontent.

Cauſtique.

Impie.

Critique

Connaiſſeur.

Dédaigneux.

plaire à rien, c'eſt être Chagrin : critiquer les vices & les fautes d'un ennemi à deſſein de lui nuire, c'eſt être Médiſant. Une indignation vertueuſe, ou bien une humeur filoſofique & quelquefois Pédante fait les Satiriques. Le manque de politeſſe ou de Caractère fait les Épilogueurs. Le gout de la bonne plaiſanterie fait les Railleurs. Une vengeance ſecrette, ou bien un eſprit mal fait, forme les Malins. Le ſentiment & la connaiſſance de ſon peu de mérite, jointe à l'envie de ſe faire reſpecter des ſiens, fait les Grondeurs. Une oiſiveté miſan-

Chagrin

Médiſant.

tropique, avec une inquiétude tracaſſiere, fait les Cenſeurs. Une oſtentation de bon gout & du titre de connaiſſeur, fait les Frondeurs de profeſſion. Un rafinement outré & quelquefois une fauſſe idée de perfection, fait les Difficiles. Un deffaut de Religion ou de Filoſofie, fait les Mécontens. La vaine gloire des bons mots qui ſe retiennent, fait les Cauſtiques. Une morale déteſtable & quelques coups d'œil de lecture font les Impies. Le bon gout, la hardieſſe & ſouvent la néceſſité, font les Critiques. L'étude & la raiſon font les Connaiſſeurs. Un mau-

vais cœur & un eſprit altier, ſont les Dédaigneux. Une humeur ſombre & auſtere, avec une petite tête, fait les Caractères Chagrins. Une haine ouverte & déclarée, ou plus ſouvent la jalouſie, fait les Médiſans : j'en ai déja parlé ailleurs.

Caractère Plaiſant.

Bien des gens veulent plaiſanter ; mais très-peu ſont véritablement Plaiſants. Il faut pour cela que toute la perſonne, toutes les manieres, tous les geſtes, toutes les expreſſions ſoient montées au ton de la Plaiſanterie : autrement l'on gâte le métier : pour que le Caractère Plaiſant ſe ſoutienne, il faut qu'il

ne cloche par aucun endroit. Un bon Plaiſant eſt un homme pré-

Bon Plaiſant tieux dans les converſations. Mais tel ſera bon Plaiſant pour

Mauvais Plaiſant une coterie, qui ſera mauvais pour une autre : les femmes ont leur bons plaiſants ; les hommes ont les leurs : chaque parti, chaque cabale, chaque état, chaque profeſſion, chaque âge, chaque Province, chaque Païs, chaque Ville a ſa bonne & ſa mauvaiſe Plaiſanterie en propre. Un homme qui voudra toujours être plaiſant, riſque beaucoup de n'être jamais bon Plaiſant. La bonne Plaiſanterie eſt une marque infaillible pour juger qu'un

qu'un homme a du mérite, & qu'il ſera ſérieux & prudent à propos.

Il faut de la vertu pour former un Caractère Aimable : la politeſſe ſeule ne le fera pas : dire d'une Perſonne connuë qu'elle eſt aimable : c'eſt en faire un éloge plus grand quelquefois qu'on ne penſe. En effet que de choſes s'oppoſent dans tout homme à l'amabilité ! Et qu'on doit ſavoir bon gré à celui qui met ſon amour propre à être aimé des autres ! Il eſt vrai qu'il n'eſt point de ſentiment plus délicat, ni plus flateur ; mais il n'en eſt point en même tems qui *Caractère Aimable.*

trouve plus d'obſtacle à entrer dans le cœur de l'homme. La Complaiſance fait partie de l'amabilité. Un mortel aimable ne veut que par la volonté des autres qui devient, pour ainſi dire, l'organe de la ſienne. Il a beaucoup de Déference pour les ſentimens d'autrui; ou du moins paraît toujours en avoir. Ce ſeroit ſe tromper que d'attribuer toutes ſes qualités à la bonté du cœur: elle ne le rendroit pas toute ſeule auſſi prudent, ni auſſi éclairé qu'il doit l'être. La Prévenance eſt encore un des faits de l'amabilité: toujours portée au dehors par la réflexion,

Complaiſant.

Déférent.

Prévenant.

pour répandre le contentement & le bonheur, elle nous fait l'objet de ſes attentions, lorſqu'on ne la croïoit occupée que d'elle-même. Nôtre amour propre ſurpris ſe ſent délicieuſement flatté qu'une perſonne à ſon inſçu, s'étudie à le conſerver & à le ſatisfaire. L'affabilité appartient ordinairement à l'amabilité. Etre Affable c'eſt annoncer par ſon air & ſes manieres qu'on eſt diſpoſé à rendre ſervice; mais ce n'eſt pas toujours être véritablement dans cette diſpoſition. L'Affabilité n'eſt que pour la premiere entrevûë: c'eſt une qualité de vis *Affable.*

sage, si on peut le dire, qui ne constituë & ne suppose point une qualité dans le cœur. Les hommes sont aimables, & les hommes sont les agréables. Celui qui fait l'Agréable conçoit tout le prix de l'amabilité & sent tout ce qui lui manque pour la posseder, sans chercher à l'aquérir : c'est joüer un rôle fort voisin du ridicule. Un homme Populaire est celui qui fait l'agréable auprès du Peuple : il n'y a point de popularité sans quelque deffaut d'éducation, ou sans quelque vûë d'ambition. Tout mortel aimable est gratieux ; mais tout homme gratieux n'est

Agréable.

Populaire.

pas aimable. L'air Gratieux dépend de la politeſſe. *Gratieux.*

C'eſt Moliere qui le premier a rendu ſenſible les traits du Prétieux. Il conſiſte dans une affectation marquée à ſe donner des airs & à prendre un langage propre à ſe faire diſtinguer du vulgaire dont on recherche l'admiration. C'eſt l'Eſprit faux qui fait le Caractère prétieux. Une imagination vivement frappée du reſpect qu'on attache au mérite illuſtre, ſe hâte de l'acquérir en abregé; & ſe perſuade dans ſon illuſion qu'en avoir quelques attributs extérieurs & accidentels; c'eſt en avoir le fond *Caractère Prétieux.*

& l'intérieur. Il faut avoir bien peu de monde, & bien peu de connaiſſance des hommes, pour tomber dans le ridicule du précieux. Les Français y regardent de ſi près dans la diſtribution de l'eſtime qu'il faut être bien inſenſé pour ſe flater de tromper leur économie en ce point. Auſſi ne voit-on guére regner ce ridicule, ſi ce n'eſt parmi les femmes, auxquelles on pardonne plus aiſément de ſe glorifier d'une vaine parure & d'une mince décoration qui n'impoſe à perſonne.

Caractère Prévenu ou à Prévention

Il n'y a point d'habitude de Prévention, ſans beaucoup de

ſuffiſance, ou de faibleſſe d'inclination & de ſentimens. Les gens à préoccupation, ſe piquent ordinairement d'avoir le coup d'œil infaillible : ils ont un certain inſtinct de jugement, auquel ils déférent beaucoup, & veulent deſpotiquement que les autres déferent. Sur mille erreurs dans leſquelles la prévention les aura jettés, il ne faudra qu'une rencontre heureuſe pour les aveugler totalement & les rendre incorrigibles. C'eſt quelquefois le cœur qui les préoccupe & les ſéduit : & c'eſt une ſorte de prévention dont les mortels les plus judicieux & les

plus vrais ne ſont pas toujours exempts. Quelque défiance qu'on ait de ſes lumieres ; on ſe défie rarement de ſes affections ; & à proportion même qu'on ſe défie davantage de ſes lumieres. Et c'eſt alors, ſelon l'expreſſion de la Rochefoucault, que l'Eſprit eſt la dupe du cœur.

Caractère Républicain.

Embraſſer chaudement les intérêts de ſon Parti, de ſon État, de ſon Corps, c'eſt avoir le Caractère Républicain. C'eſt une qualité dans tout Citoyen, même dans tout homme ; puiſqu'il eſt toujours dans l'ordre de ſoutenir ceux qui nous ſoutiennent, & qui attendent de nous

nous quelque appui. L'Eſprit particulier eſt oppoſé au Caractère Républicain : auſſi eſt-il contraire à l'honnête homme. On doit toujours eſtimer le cœur de tout homme qui épouſe fortement les intérèts de ſa ſocieté : c'eſt immanquablement un bon cœur & un homme dont on peut faire un ami.

Il y a toujours de la droiture, du moins pour le fond, dans le Caractère Cavalier ; mais il y a toujours auſſi de la bruſquerie. Ses ſentimens ſont nobles & la franchiſe s'exprime par ſa bouche. Il ne ſait point filer délicatement une paſſion ; mais il a bon-

Caractère Cavalier.

ne grace à la déclarer promptement : & à s'épargner tous les avant propos & toutes les préfaces d'un amour régulier. S'il jure une fidelité éternelle, il promet plus qu'il ne peut tenir.

Caractère Généreux. On ne peut être bienfaisant sans être Généreux ; mais on peut être Généreux sans être bienfaisant. Il est des générosités qu'on ne doit qu'à une certaine étourderie libérale cependant parmi les hommes : d'autres viennent d'une dissipation insensée : presque toutes partent d'un principe d'ambition & d'intérêt, ou d'une ostentation de vanité. La bienfaisance est toujours produite

par l'envie de faire du bien ; ou n'eſt pas bienfaiſance. La généroſité change de nom, dès qu'elle eſt vertu.

Un Caractère Soupçonneux bien décidé, ſuppoſe infailliblement ou de grands vices, ou une très-longue expérience des hommes. Tout ſoupçonneux penſe qu'il eſt plus de gens ſans probité parmi les hommes, qu'il n'en eſt de vertueux. Eſt-ce avoir tort ? Mais quand on auroit raiſon ; ce Caractère n'en eſt pas moins préjudiciable à la Societé : & il vaut mieux pour elle qu'on ait un peu plus de confiance, au riſque d'être quel-

Caractère Soupçonneux.

quefois redreſſé ; que d'avoir toujours raiſon en ne lui rendant aucun ſervice. Plus ſouvent encore un Soupçonneux en juge par lui-même & croit tous les hommes mauvais, parce qu'il ne juge pas à propos de leur faire l'honneur de les croire meilleurs que lui. Le Soupçonneux colore ordinairement ſes ſoupçons de quelque beau prétexte.

Ombrageux. L'Ombrageux ne garde ſur cela aucune meſure ; & juge que puiſque les hommes ſont aſſé coquin pour inſpirer une continuelle & juſte défiance à celui qui les connaît, ils ſont aſſé mépriſables pour ne valoir point

la peine d'un ménagement. On eſt Ombrageux pour ſa femme : on eſt Ombrageux pour ſon argent. Le jaloux ſoupçonne le premier venu de lui vouloir joüer un mauvais tour : l'avare ſoupçonne que tous les geſtes qu'on fait devant lui en veulent à ſon argent.

La Curioſité dans les hommes d'Eſprit eſt avidité de ſavoir : dans les femmes c'eſt empreſſement d'avoir ſur quoi jaſer : dans le Peuple, c'eſt la ſtupidité qui ſort de ſa létargie : dans le commun des homme, c'eſt le plaiſir de ſe ſentir un mouvement extraordinaire. *Caractère Curieux.*

L'IGNORANCE
à laquelle on condamne le Sexe.

QUE les hommes condamnent bien legérement les jeunes perſonnes du beau Sexe à l'ignorance. Si l'on ne jugeoit pas convenable de leur apprendre le Latin, ne faudroit-il pas le remplacer par quelque connaiſſance encore plus intéreſſante. Qu'eſt-ce que l'étude de la Fiſique, par exemple, a d'indécent & d'improportionné pour leur Eſprit ? Je voudrois qu'il y eut dans les Couvents des Maîtres de Fiſique, comme il

y en a de Muſique & de Danſe. Faute d'avoir appris à occuper ſon eſprit pendant leur jeuneſſe, les femmes de condition parvenuës à un certain âge, ne ſavent plus que joüer & faire quelque choſe de pis. Ç'eut été ſe rendre ſouverainement ridicule que de tenir un pareil langage dans le ſiécle de Loüis XIV. : mais ſi le nôtre n'a pas des mœurs plus reglées, il a ſur tous les ſujèts les idées bien plus juſtes ; & en particulier ſur celui-ci. Il eſt vrai que l'exemple d'une illuſtre Dame, Héroïne en Filoſofie, a beaucoup contribué de nos jours à diſſiper totalement le préjugé

de l'incapacité des Femmes : qu'elle multitude d'eſprits fins & délicatsparmi les perſonnes de ſon Sexe, ne va t-elle pas engager dans la ſuite dans la brillante carriere des beaux arts & des vrais plaiſirs ?

POURQUOI LES FEMMES ont le Caractère plûtôt formé que les Hommes.

A La ſuite de ces Réflexions, vous ne trouverés peut être pas mauvais que nous recherchions pourquoi les Femmes ont le Caractère plûtôt formé que les Hommes. D'a-

bord le tempérament des Femmes en général eſt toujours plus avancé que celui des hommes : la nature l'a ordonné ainſi. D'ailleurs l'humeur étant plus coulante dans le Sexe que dans nous, elle produit de meilleure heure des ſentimens décidés & bien marqués : or vous ſçavés que les ſentimens dominent bien plus dans les Caractères des Femmes, que dans les Caractères des Hommes. Les jeunes gens outre cela ont communément plus d'idées à concilier avec leurs ſentimens qui ne s'acordent pas toujours avec elles ; ce qui empêche le Caractère de ſe fi-

xer : la proviſion d'idées dans les Femmes eſt toujours fort bornée, ſurtout dans la jeuneſſe ; elles ne viennent gueres ces idées elles mêmes que des ſentimens : ainſi elles ne peuvent point leur être oppoſées. Joignés à cela la fougue de mille paſſions indomptées qui ſe diſputent le cœur d'un jeune homme, reculent de beaucoup la déciſion de ſon Caractère ; au lieu que dans les jeunes Filles ordinairement toutes les paſſions ſont pacifiques entre elles & aſſé moderées, une ſeule exceptée peut-être.

Remarques. Sur le grand nombre des

Caractères que nous avons repreſentés dans ce Tableau général, il en eſt quelques uns que l'on pourroit peut-être tranſpoſer ſous un autre titre que celui ſous lequel ils paraiſſent ; mais nous nous piquons beaucoup moins d'avoir par rapport à cette application une exactitude géométrique, que par rapport à la peinture de chaque Tableau en particulier. D'autant plus qu'il faudroit quelquefois peut-être une diſſertation fort ennuyeuſe pour prouver qu'un Caractère doit être compris dans une Section plûtôt que dans une autre.

Nous ne prétendons pas non plus avoir fait mention de tous les différens Caractères qu'on peut obſerver parmi les hommes ; mais ce dont nous nous flatons, c'eſt d'en avoir traité tous les principaux & que les moins frappans, peuvent ſe réduire peut-être à quelqu'un de ceux que nous avons décrits.

SECTION IV.

SPECTACLE des Caractères équivoques.

DEs quatre articles ſous leſquels nous renfermons toutes nos expoſitions des Caractères, il n'en eſt aucun qui comprenne moins de portraits particuliers, & qui ſoit appliquable à un plus grand nombre d'individus que celui des Caractéres équivoques. On ne voit preſque parmi les Hommes que des Caractères équivoques. Vous avés déja vû que je les faiſois

consiſter ſur tout dans une oppoſition habituelle des ſentimens dominants aux idées principales, ou bien en ce que nul ſentiment, & nulle idée ne dominoit. En effet toutes les ſingularités des Caractères équivoques peuvent ſe déduire de cette Notion fort ſimple.

En examinant comment ſe forme le Caractère d'un jeune Homme, nous avons remarqué qu'il étoit un tems de criſe & de révolution ou les différens principes de ſes mouvemens ſe livroient une guerre dont il étoit le théâtre & qui ne ſe terminoit quelorque les intérêts de toutes

ces puiſſances étoient reglés, & que les plus faibles prétendants avoient été obligés de ceder aux plus forts.

Or, il doit arriver ordinairement que les jeunes Gens ſoient trop occupés d'ailleurs pour mettre fin à cette guerre intérieure; ou plûtôt encore, que leur amour propre ſoit trop vaſte & trop ardent, pour vouloir étouffer les clameurs d'une paſſion, par exemple, à l'avantage des Prétentions d'un autre: ainſi ils ſe feront un point de bonheur de les maintenir toutes dans tous leurs droits: & ce ſera là une des ſources des com-

bats & des contradictions perpétuelles qui donnent naiſſance au Caractère équivoque.

D'ailleurs parmi pluſieurs idées qui peuvent former le plan de la conduite d'un homme : il eſt fort naturel auſſi que pluſieurs d'entre elles, quoique oppoſées, l'aïent frappé à peu près au même point, & lui paraiſſent avoir à peu près auſſi le même degré de force & de vérité ; enſorte qu'il ſoit réellement, ou qu'il lui ſemble ſeulement au-deſſus de ſa portée de leur aſſigner la préference : alors il les laiſſera dominer chacune à ſon tour, quand la circonſtance

& l'occaſion le voudra : & voilà encore un Caractère équivoque.

En combinant préſentement les idées & les ſentimens ou les paſſions qui ne ſont que leurs ſaillies, nous trouverons qu'il peut ſe faire, comme nous l'avons déja obſervé, qu'on n'ait pas bien ſongé à les accorder ; & que tantôt les idées aïent leur moment de faveur ; tantôt les ſentimens contraires, & même que dans un ſeul homme les idées combattent les idées, les ſentimens contre les ſentimens, & qui plus eſt les ſentimens encore contre les idées & les idées contre les ſentimens, & c'eſt-là

ſur tout la ſouveraine & maîtreſſe ſource des Caractères équivoques.

Il en eſt encore une origine qu'il ne faut pas oublier : pour qu'il y ait ainſi guerre entre les idées & les ſentimens d'un homme, il faut ſuppoſer qu'il ait des principes & des ſentimens bien marqués & bien articulés : or il eſt fort poſſible qu'il n'y ait point de maximes claires & préciſes dans un homme qui aura des ſentimens bien formés ; ou que s'il y a des maximes bien imprimées, il n'ait point de ſentimens capables de le faire agir; ou même encore qu'il n'ait ni

les uns, ni les autres au point d'en recevoir une impreſſion de conduite : alors cet homme n'eſt plus qu'une eſpèce d'automate, qu'un agent méchanique en quelque ſorte, ou *tout pur Patient*, pour me ſervir de l'expreſſion des Scolaſtiques : & ce ſera bien là encore un Caractère équivoque, ou il n'y en eut jamais.

Si cet homme a des ſentimens & manque de principes ; toutes les fois que les ſentimens n'auront point lieu, il ſera ſuſceptible de toutes les impreſſions que l'on voudra faire ſur ſon imagination & ſes ſens : s'il a des principes & qu'il manque

de ſentimens ; tous ceux qu'on voudra lui inſpirer, entreront dans ſon cœur pour le moment, & le feront ainſi le jouet des circonſtances. Il faut néanmoins convenir qu'on n'inſpire guere à un homme de cette eſpèce, que des ſentimens conformes à ſes maximes, qui ſont ordinairement tout au moins dangereuſes. Il ne peut cependant pas être tout à fait à l'épreuve d'un éclair de ſentiment contraire à ſes principes, pourvû que la connaiſſance lui en échappe, pour ainſi dire à lui-même. Mais quand on le ſuppoſeroit entierement inacceſſible au ſentiment ; il n'en

ſera que plus ſujèt aux révolutions de l'humeur, qui lui tiendra lieu de ſentiment & produira les inégalités de ſon Caractère.

Dans les ſept ſortes de combinaiſons que nous venons de développer ; nous avons, je penſe, toutes les branches des Caractères équivoques. Les paſſions oppoſées aux paſſions forment les Bizares : les idées contraires aux idées forment les Capricieux : les idées en contradiction avec les ſentimens font les Inconſéquens : les idées contradictoires entre elles & les ſentimens oppoſés entre eux & ré-

Caractère Bizare.

Capricieux.

Inconſéquens.

ciproquument forment les par-
Original faits Originaux : les principes
ſans ſentimens donnent les Ca-
Singu-lier. ractères Singuliers & fantaſques :
les ſentimens ſans principes,
Inconſ-tant. donnent les Caractères Inconſ-
tants & humoriſtes, dont nous
n'aurions dû ne parler qu'ici :
le deffaut de principes & de ſen-
timens produit les Faibles, les
Imbé-cille. Imbéciles, les ſimples, &c.
Tout homme qui a le Caractè-
Comé-dien. re Comédien paraît n'avoir qu'un
Caractère équivoque, cepen-
dant il en a un très décidé & très
ſuivi, formé par l'envie de mé-
nager tout le genre humain, en
le divertiſſant.

La Diſtraction habituelle, *Diſtrait* proprement parler, eſt un deffaut, mais non un Caractère. La Bizarrerie conſiſte dans les gouts, les envies & les inclinations dont la ſuite ne s'accorde pas avec elle-même.

Le Caprice nous fait varier dans nôtre eſtime & nôtre admiration.

L'Inconſéquence nous fait afficher des maximes ſenſées dont nôtre conduite dément l'affiche.

L'Originalité tient par tous les endroits à la folie, ſi ce n'eſt par la fureur. Elle eſt le propre de tous les Gens *dont le Ca-*

ractère eſt compoſé de toute ſorte de Caractères & en même tems eſt inégal au ſuprême degré.

Inégal. La ſingularité jette dans une ſolitude miſantropique celui qui ne peut mieux faire que de ſe priver des agrémens d'une ſocieté dans laquelle il ne peut être qu'un monſtre par ſon deffaut de ſentimens.

L'Inconſtance montre toujours le petit génie qui n'a ni aſſé de vûës pour faire un bon choix, ni aſſé de fermeté pour ſe tenir à ſon choix.

La Faibleſſe eſt une langueur de l'ame, dont ſont attaqués bien des gens qui ſont en fort bonne

bonne ſanté. C'eſt elle qui fait *tous les Hommes ſans Caractère.*

Tout homme qui a le Caractère Comédien, &c.

RÉCAPITULATION générale du Spectacle des Eſprits & des Caractères.

VOus avés vû une repréſentation générale de toute l'humanité : nous avons remonté juſqu'aux premiers germes, deſquels doit éclore le détail immenſe des actions humaines : malgré leurs ramifications prodigieuſes, nous les avons ramenées à leur tronc commun ;

nous n'avons pas conſideré l'homme en lui-même & pris ſolitairement : parce que cette connaiſſance eſt tous les jours l'objèt des recherches de nos Logiciens qu'il eſt bien difficile de dire ; ou d'oſer mettre au jour quelque choſe de nouveau ſur cette matiere : & qu'elle n'eſt pas à beaucoup près d'une conſidération ſi intéreſſante.

Nous connaiſſons la nature de chaque Eſprit, entant qu'il s'applique à un genre de recherches plûtôt qu'à un autre : & nous ſavons que chaque eſpèce comporte en elle-même une infinité de degrés différens

de perfection. Nous avons mesuré la portion d'estime que mérite chaque esprit, & consideré qu'elles en sont les qualités, quels en sont les deffauts, qu'elle en est l'étenduë, qu'elles en sont les lumieres : trouver le vrai & le précis dans des objets d'un développement prodigieux, & sur lesquels la Littérature ne nous fourniſſoit aucun mémoire. Enfin nous avons osé assigner à chaque espece d'Esprit son rang de préséance, & lui fixer sa place.

Passant ensuite aux Caractères, nous avons essaïé à répandre la clarté & la méthode sur

une matiere qui pour n'être pas si intacte & si neuve que la premiere n'en étoit pas moins confuse : par de courtes définitions tirées d'une théorie inconteſtable, nous nous ſommes aſſervis à la juſteſſe & à l'exactitude: & quelques *déciſions* ſimples, fondées pareillement ſur la nature des choſes, nous ont renfermés dans un ordre dont la premiere partie de nôtre Ouvrage n'étoit pas également ſuſceptible. Nous avons décrits les traits eſſentiels de chaque Caractère : & comme *le but principal de tout cet Ouvrage eſt la vérité jointe à la vertu*, nous nous ſommes ſin-

gulierement attachés à marquer ce qu'ils ont chacun en particulier de bon ou de mauvais, de contraire ou de favorable à la Societé. D'ailleurs afin de rappeller à un ſeul tout, ces différentes peintures des Eſprits & des Caractères nous avons mêlé à deſſein de courtes diſſertations, qui ſervent en même tems de nœud & de lien ſecret à ces membres épars, & de diſgreſſions propres à délaſſer l'attention fatiguée par la ſuite de tant de Portraits quoiqu'infiniment variés.

Vous n'ignorés pas que la néceſſité de la méthode eſt une

il y a une correſpondance fiſique entre les idées qui concernent la profeſſion d'un homme, & celles qui forment ſon ſiſtème de morale ; il s'enſuit que les ſiences, l'état de vie, les talens influeront particuliérement ſur les Caractères : par exemple, que les idées de préciſion & de juſteſſe de la géométrie ſe communiqueront aux idées de morale du Géomètre : les penſées audacieuſes & libres de la Poëſie Pindarique, aux maximes de conduite qu'aura le Poëte, &c. Ainſi il eſt manifeſte que les diverſes occupations de l'homme contribuënt

à varier ces idées de morale ; & conſéquemment cette partie du Caractère qui en dépend. Mais, d'ailleurs, ces mêmes occupations doivent avoir une influence pareille ſur l'humeur, & ſur les ſentimens qui en dépendent : donc cette autre partie du Caractère s'en reſſentira encore viſiblement. Ainſi l'humeur d'un Métafiſicien deviendra ſérieuſe & froide à la longue ; quelque volatile & boüillante qu'elle eut été avant les études de Métafiſique. Ainſi l'humeur d'un homme fixé auprès des femmes, deviendra légere & badine avec le tems, quelque ſombre & em-

peſée qu'on la ſupposât auparavant, &c.

Réciproquement les humeurs auront un concours ſenſible ſur les différens genres d'application de chaque homme : de cette ſorte un Muſicien teindra, pour ainſi dire, tous les airs qu'il compoſera de ſon humeur dominante. Un Orateur donnera à ſon tour d'éloquence la couleur qui regnera dans ſon humeur habituelle, &c. Il en ſera de même des principes de morale par rapport aux idées de chaque profeſſion, par rapport aux Arts & aux Siences : ſi ces principes ont été imprimés dans

l'homme avant qu'il eut embraſſé ſa profeſſion, tel art ou telle ſience : de cette ſorte ſi un homme s'eſt gravé des principes de vertu & d'équité, avant d'écrire l'hiſtoire ; la partie de l'hiſtoire qui regarde l'honête homme ſera exacte & ſans reproches ; *& vice verſa.*

Vous voïés donc comment le Caractère influë ſur le talent, & le talent ſur le Caractère. Vous avés ſaiſi, dans ces différens morceaux de Peinture ; ce tout qui fait l'homme par rapport à la ſocieté. Et quoique la deſcription de ſes divers rapports avec la ſocieté ; ou ſes

devoirs à l'égard des hommes, & ceux des hommes à ſon égard, n'aïent point été ſpécialement décrits dans cet Ouvrage, il vous paraîtroit aiſé de les déduire tous des maximes de droiture & des principes d'humanité que nous avons répandus avec plaiſir dans tout le cours de ces deux traités, en attendant que nous les examinions de plus près dans la troiſiéme partie de nôtre Plan.

Si les différens Eſprits qui ſe remarquent parmi les hommes s'entrelaſſent & s'entraident réciproquement pour le bien de la ſocieté : ſi leur oppoſition mê-

me & leurs chocs divers vivifient & fécondent les ſemances des ſiences utiles & des arts néceſſaires : de combien cette contemplation ne devient elle pas plus intéreſſante pour un œil ſpectateur, lorſqu'on y fait entrer le ſiſtème des Caractères dans toute ſa vaſte étenduë ? En effet en combinant enſemble toutes les différentes tournures d'imagination, tous les divers talens, toutes les ſortes d'Eſprits, avec leurs maximes particulieres, leurs principes de morale, les mobiles de leur conduite, tous les motifs variés de leurs actions ; quelle ſcene

frappante, quelle perſpective infinie dans ſes lointains, quels points de vûë majeſtueux & ſimples dans leur complication prodigieuſe ne viennent pas ravir nôtre admiration ?

Voilà un échantillon des rapports entre les Caractères & l'Eſprit, & cela dans le même homme : les relations qui ſe trouvent entre le Caractère d'un homme & l'Eſprit d'un autre & réciproquement, ſont encore plus infinies : par exemple, entre les fantaiſies d'un Fat opulent & le génie des habiles Artiſtes, &c. Et c'eſt à ces ſortes de rapports que doit s'attribuer

la contagion des imaginations.

Par ſon état, par ſes talens, chaque homme tient à l'eſtime & à la conſideration des autres hommes : par ſon Caractère, par ſes mœurs il tient à leurs ſentimens, à leur cœur : ces différentes directions d'eſtime qui s'étendent de chaque Eſprit à tous les Eſprits qui l'environnent ; ces divers raïons d'affection partent d'un cœur pour aller à tous les autres cœurs ; ce croiſement infini de tous ces fils intellectuels qui continuellement ſe broüillent & ſe débroüillent, & forment par leur entrelaſſement la trame & le tiſſu qui enchaîne,

réünit & fond en quelque ſorte tous les hommes en un ſeul corps ; voilà la ſcene muëte du Spectacle de la Societé : voilà l'intérieur de cette machine ſi curieuſe : ce ſont là les reſſorts cachés & le fin roüage qui produiſent tous les mouvemens extérieurs & méchaniques de ce Monde, dont le vulgaire ignorera toujours le principe, quoiqu'il y contribuë pour ſa part.

Et c'eſt la repréſentation de cet enſemble admirable que nous nous ſommes toujours propoſée, lors même que nous nous iettions dans les plus grands détails : détails dans leſquels nous n'entrions

n'entrions que pour mieux faire ſentir la beauté qui raſſemble avec ordre & harmonie des membres ſi multipliés, ſi hétérogènes confuſément mêlés en apparence.

Mais un tel Spectacle ne ſeroit qu'une magnifique & vaine curioſité s'il ſe bornoit à l'intérêt & à l'amuſement de l'Eſprit du Filoſofe : il doit lui apprendre ce qu'il doit penſer de chacune des ſcenes & des ſituations qui le compoſent. Nous ne devons contempler ces raïons d'eſtime & d'affections, que nous diſons partir de l'Eſprit & du cœur de chaque homme, que pour

les épurer & les tamiſer, ſi l'on peut parler ainſi, à travers le priſme de la vérité & de la vertu. Un plaiſir ſtérile de contemplation ne mérite pas d'être l'objèt & le but d'un Etre raiſonnable & qui a des deffauts ennemis de ſa raiſon.

Fin de la ſeconde Partie.

LA PSYCANTROPIE

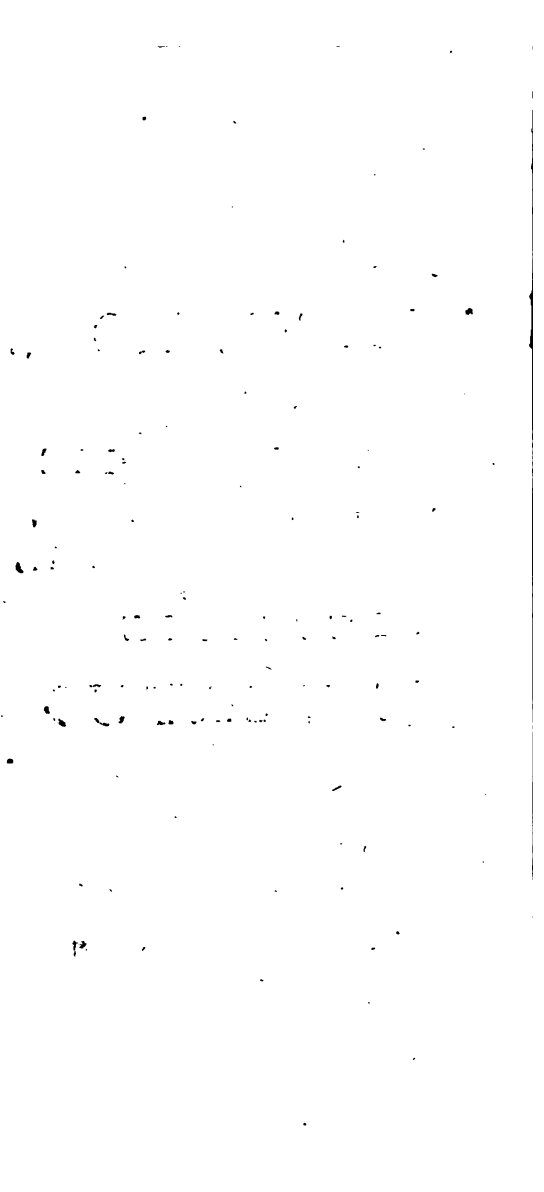
OU

NOUVELLE THÉORIE

DE L'HOMME.

SPECTACLE

DES VERTUS.



A PSYCANTROPIE
OU
NOUVELLE THÉORIE
DE L'HOMME.
SPECTACLE
DES VERTUS.

TOME TROISIE'ME.

A AVIGNON,
ez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XLVIII.
Avec Permiſſion des Supérieurs.

LA PSYCANTROPIE
OU
NOUVELLE THEORIE
DE L'HOMME.
SPECTACLE DES VERTUS.

EN peignant le Tableau des Eſprits & des Caractères, je n'ai point prétendu en épuiſer tous les traits ; mais ſeulement en faire voir l'eſſence & en approfondir la vraie nature : ce qui

ſeroit avoir traité les choſes à fond, malgré la petiteſſe des Portraits, ſi je pouvois me flatter d'avoir rempli un tel cadre. Je me propoſe encore moins d'être prolixe & de développer les objèts particuliers en parlant des Vertus. Les idées générales bien maniées & portées, ſi je puis le dire, ſur les ſommèts les plus élevés; ne manquent pas de réflechir leur lumiere ſur la plus vaſte étenduë des détails qui ſont au-deſſous d'elles, & de les faire appercevoir tout d'un coup à l'œil attentif. Au lieu que les détails ſont toujours dans une ſituation

trop désavantageuse pour s'éclairer même entre eux ; bien loin de faire remonter la clarté jusques sur leurs premiers principes.

Indépendamment de cette raison, je ne pourrois faire l'énumération des Vertus, sans répeter, en quelque sorte, tout ce que j'ai dit sur les Caractères, puisqu'il n'en est peut-être point qui ne soit Vice ou Vertu. Ainsi le développement des Caractères contient nécessairement le développement des Vertus.

Il est plus aisé de faire comprendre ce qu'on entend par Vertu, que de le définir. Tout

le monde conçoit qu'un homme modeſte, indulgent, compatiſſant, &c. eſt vertueux: cependant il ne ſeroit peut-être pas facile d'énoncer en quoi conſiſte la Vertu de cet homme; & encore moins ce qu'elle eſt en géneral. La Vertu, *ſelon nous, n'eſt autre* choſe que *la vérité dans les mœurs.*

Comme *je me ſuis propoſé de ne conſiderer l'homme que dans ſes rapports avec la Societé*; je n'examinerai point s'il y a des Vertus ou des Vices pour l'homme iſolé & ſuppoſé ſeul dans l'Univers. Je n'appliquerai tout ce que je dois dire ici qu'aux Vertus ſociales.

DEQUOI DÉPENDENT *les Vertus humaines.*

PAr quelle bizarrerie certaines Villes, certains Païs, produiſent-ils un plus grand nombre de malhonêtes gens, que les autres Villes ou les autres Païs ? Ainſi voila la Vertu humaine accrochée à tels murs, à tel clocher. La Probité ſera aux montagnes d'une Province, & n'y deſcendra point dans les Plaines ! Vous êtes né dans ce climat, c'eſt un vrai malheur ; car dans un autre vous auriés été vertueux.

Un jeune homme d'une humeur facile, avoit été ſage juſqu'au moment qu'il a été introduit dans une bande de mauvais ſujèts : cette rencontre déſaſtreuſe a perverti l'innocence de ſes mœurs & la droiture de ſes ſentimens : le voilà devenu parfait ſcélerat : c'eſt l'occaſion qui l'a rendu tel.

De vos deux enfans, l'un a été élevé dans un bon Séminaire, loin des molles careſſes & des attentions délicates d'une famille empreſſée : on l'a apprivoiſé avec une vie dure & une conduite réguliere : on en a fait un honête homme. L'autre

a été idolâtré par une mere folle, qui n'a mis d'autre frein aux déſirs, aux fantaiſies de ſon fils, que celui de ſon inconſtance. Elle en a fait un original, tout prêt à devenir coquin.

Je connais un homme qui a de grands Vices : mais s'il n'avoit été que lui-même, il ne les auroit point eu : ſa profeſſion les lui a tous donnés. Avant qu'il l'eut embraſſée, tout étoit ché lui en équilibre ; il n'avoit ni Vertus, ni Vices : ſon nouvel état a rompu l'équilibre : les Vices ont prévalu.

Les enfans nés pendant l'adverſité ou la miſere du Pere,

ſont preſque toujours plus enclins à la Vertu, que les enfans nés pendant ſa proſperité, ou ſon opulence. Le Pere lui-même ſera méconnaiſſable dans ces deux états. Le bien être lui ôtera les ſentimens que l'affliction lui avoit inſpirés. Si l'on pouvoit donner à la Vertu une roue comme à la Fortune; on pourroit dire peut-être, en ſtyle algébrique, que les élévations de l'une ſont en raiſon inverſe des élévations de l'autre, par rapport à la même perſonne.

Nos Vertus * naiſſent ſouvent

* Nous affectons par tout d'être courts;

d'un Vice ou d'une Faibleſſe. Nous ſommes ſages par timidité : généreux par oſtentation : intrépides par impieté ou par étourderie : reconnaiſſant par intérêt : diſcrèts par politique : compatiſſant par amour propre, &c.

Cet homme eſt patient ; c'eſt parce qu'il n'a pas le ſang aſſé

mais ſur tout quand la généralité de nôtre Plan nous conduit à des idées particulieres, rebattuës par les Moraliſtes : celle-ci eſt de ce nombre. Si nous ne l'avions pas effleurée, on nous auroit ſoubçonné de l'avoir ignorée. Nôtre théorie n'a pour développement que des articles ſur chacun deſquels on pourroit faire des Livres. Nos détails ont été quelquefois les idées principales de bien des Auteurs.

chaud pour ripoſter. Un autre eſt modeſte ; c'eſt parce que le grand jour le fait rougir. Celui-là eſt ſolide, c'eſt parce que ſes organes ſont forts & difficiles à ébranler. Celui-ci eſt tendre ; c'eſt parce que ſon humeur eſt facile & amoureuſe, &c. Un bon Anatomiſte a de grands avantages pour connaître les Vertus humaines.

Vôtre Fille avoit eu une conduite irréprochable juſqu'au jour où un Livre déteſtable eſt tombé entre ſes mains : cette lecture lui a échauffé l'imagination, & l'a engagée dans une intrigue qui lui a fait perdre ſon hon-

neur. La Vertu humaine ne dépend quelquefois que d'un Almanach.

Un homme de ma connaiſſance me diſoit un jour, ma Vertu m'abandonne ou me ſaiſit ſelon le tems qu'il fait, ou le vent qui ſouffle; ſelon que ma cheminée fume ou ne fume pas: à proportion que j'ai beaucoup ou peu mangé: il y a des mèts qui me rendent libertin, d'autres qui m'inſpirent la probité: le vin de Champagne me rend médiſant; le vin de Bourgogne me fait devenir charitable.

J'ai un certain habit qui me rend faquin tous les jours que

je le porte : j'en ai un auſſi qui me fait modeſte ; un autre avec lequel je ſuis immanquablement farouche ; un autre enfin qui m'oblige à être prévenant.

Ma perruque à la Conceillere me fait mépriſer le genre humain ; ma perruque à bourſe me donne de la bonté pour tout le monde : les jours de Courrier je ſuis inquiet : le reſte de la ſemaine on me trouve facile.

Quand je ſors de la Comédie je me ſens ordinairement rempli de ſentimens vertueux ; l'Opéra me les fait preſque toujours perdre ; & quelquefois il ne faudra que les Marionettes

pour me les rendre.

L'autre jour je prenois la résolution de bien vivre avec mon Epouse ; mais un coup d'œil que je jettai malheureusement sur un Tiran, m'y fit voir un petit minois qui me détraca aussi-tôt.

Les jours que je vais à la chasse, ma Vertu est fort sujette à s'alterer ; car on a la paix dans ma famille, si j'ai bien fait la guerre aux bêtes ; mais si cette guerre ne m'a pas réüssi, je la fais à ma famille.

L'envie de gagner au jeu me fait donner l'aumône à tous les pauvres que je rencontre sur

mon chemin en allant à l'assemblée ; mais lorsque j'en sors, soit que je perde, soit que je gagne, j'envoïe tous les gueux au diable.

Je change de Vice par quartier, & la Vertu a bien de la peine à y trouver le sien. L'hiver je suis méchant ; le printems me rend voluptueux ; l'Eté je deviens yvrogne ; & dans l'automne je commence à valoir quelque chose.

Je fais quelquefois des voyages, & je sens que ma Vertu monte ou descend comme un Thermomètre, selon la Nation où je me trouve. Si je suis ché

les Eſpagnols, me voilà dévot & ſuffiſant : ſi je paſſe en Italie, je deviens tout à coup diſſimulé & traître : ſi de là je me porte en Allemagne, on m'y voit bon humain & ſolide Eſprit : L'Angleterre me rend Filoſofe, rêveur & audacieux : en France je ne ſuis qu'un homme médiocre, incapable de rien de grand, & cependant fort content de moi-même.

Il n'y a gueres que Méchanique dans les Vertus humaines. Un tour de manivelle de plus ou de moins nous fait bons ou méchants. Selon que le reſſort eſt plus ou moins élaſtique nous

montons juſqu'à la Vertu, ou tombons dans le Vice. La Machine fait tout.

Les circonſtances des affaires de l'Europo font les Vices ou les Vertus des Européans : ſans doute qu'il en eſt de même des trois autres parties du Monde. La Paix enfante les belles actions : la Guerre engendre les crimes. Nous ſommes vertueux ou vicieux ſous le bon plaiſir des Princes & de leurs Miniſtres. Et vous ne croirés pas que je calomnie l'humanité ſi vous vous êtes trouvé dans l'une & l'autre circonſtance de tems. Conſidérés comment la Guerre tarit dans

tous

tous les cœurs les grandes ſources des Vertus, je veux dire les ſentimens.

Voïés vous comment ce Pere barbare laiſſe mourir dans l'indigence un Fils infortuné qui n'a pour émouvoir les entrailles paternelles, que la faible voix de ſes Lettres plaintives auxquelles on ne daigne répondre, par grace, que d'horribles cruautés.

Voïés vous ces Filles déſeſperées par l'affreuſe alternative, ou de perdre la vie pour ſauver l'honneur, ou de perdre l'honneur pour ſauver la vie : voïés vous leur Mere éplorée ſe jetter

dans les bras de ſes deux Filles, & les embraſſant l'une après l'autre avec une fureur pleine de tendreſſe & de déſeſpoir, conſulter d'un air embaraſſé leurs yeux baignés de larmes, pour tâcher d'y lire une complaiſance qu'elle craint & qu'elle ſouhaite d'y trouver.

Contemplés vous cet Avare qui fait mettre une ſerrure de plus à ſon coffre-fort, & qui dans la crainte d'être touché par les plaintes des malheureux, fait tous les matins une heure de méditation ſur la vigilance à conſerver ſon argent ; afin qu'un ſentiment de comiſération ne

vienne point le ſurprendre & lui arracher quelques largeſſes le reſte de la journée.

Entendés vous les cris de ces Gens qu'on vole ou qu'on aſſaſſine dans tous les cantons de l'Europe ! Écoutés ce Commerçant qui ſe plaint qu'il n'y a plus ni fidelité, ni bonne foi dans le Commerce ; ce n'eſt par tout que friponneries ouvertes, ou tacitement permiſes ; que meurtres, brigandages & banqueroutes : voilà bien des horreurs. C'eſt la Guerre qui fait tout celà, & ce n'eſt-là qu'une faible ébauche des déſordres qu'elle produit.

Vous venés de voir la Médaille de la guerre ; voïés celle-ci ſur laquelle ſont repréſentés des attributs tout oppoſés ? C'eſt la Médaille de la Paix. Conſiderés comment la Déeſſe tient d'une main la corne d'abondance, & de l'autre une boëte prétieuſe bien différente de celle de Pandore, puiſque c'eſt le thréſor des Vertus : elles en ſortent pour ſe répandre ſur toute la ſurface de la terre, de concert avec l'abondance. Cette fiction eſt la vérité toute ſimple.

Voulés vous que je vous diſe pourquoi cet homme avoüe ſi ingénûment ſes fautes paſſées ?

Ce n'eſt pas qu'il veüille en tirer une ſecrette vanité, il n'eſt pas aſſé fat pour cela : ce n'eſt pas qu'il prétende diminuer l'eſtime que vous avés pour lui, il n'eſt pas aſſés humble pour cela : c'eſt qu'il ne ſe croit plus capable d'en faire, & ce ſentiment ſeul lui donne le plaiſir que vous lui voïés quand il raconte combien il a été autrefois étourdi, inſolent, &c. C'eſt l'Orgueïl qui lui donne une telle humilité.

Vous trouvés plus de franchiſe, plus de généroſité, plus de ſentimens dans cette Province que dans telle autre : en ſavés vous la vraïe raiſon ? C'eſt qu'il

y a plus d'yvrognes dans la premiere. Le vin fait la Vertu du Païs.

Vous étiés il n'y a qu'un mois ſi indulgent dans vos diſcours; vous vous montriés ſi ennemi des indiſcrétions & des tracaſſeries: comment avés-vous pû devenir tout à coup ſi médiſant, & ſi curieux d'apprendre & de répeter des balivernes envenimées? Je le conçoi: vous vous trouviés dans une grande Ville, & vous êtes actuellement dans une petite.

DE LA VERTU Romaine.

VOus admirés en extaſe le ſuperbe édifice de la Vertu Romaine : vous avés raiſon. Mais ſavés vous à combien peu il a tenu qu'il ne fut point élevé ? à deux ſeules perſonnes, Lucrèce & Brutus. Otés ces deux Perſonnages du ſiſtème de l'Empire Romain, s'il étoit poſſible ; & vous le verrés comme tant d'autres qui exiſtent dans le Monde, ſans en être connus.

Si Lucrèce avoit été une Femme ordinaire, Tarquin n'au-

roit point été chaſſé de ſon Thrône : & point de Conſuls, point de liberté, point de Vertu. Lucrèce, ſans Brutus, faiſoit les Romains libres ; mais ne les faiſoit point vertueux : l'une leur a donné leur liberté, & l'autre leur Vertu.

Il ne falloit pas moins que le ſpectacle héroïque d'un Pere qui ſacrifie ſes deux Enfans à l'amour de la Patrie, pour faire des Romains. Lucrèce n'avoit produit une révolution que dans l'État ; Brutus la produiſit dans les ſentimens.

Cet homme qui s'étoit dépoüille de l'attachement le plus

plus violent qu'inſpire la nature, en faveur de ſa Patrie ; perſuada à tous ſes Citoyens que cette Patrie étoit un objèt infiniment plus eſtimable que l'intérèt particulier. De-là ce zele du bien commun : cet orgueil du nom Romain : cette délicateſſe pour la gloire & la réputation de ſa Patrie.

De-là cette équité envers les Rois & les Peuples : cette prudence dans les Conceils : cette intrépidité dans les Combats : cette immenſité de Puiſſance & de Conquêtes : ce mépris des demi-deſſeins, des moitié de projèts.

Et ce dernier point étoit de plus grande importance qu'il ne ſemble d'abord. Non jamais les Romains n'auroient établi un Empire ſolide, s'ils avoient menagé leurs ennemis. S'ils s'étoient contentés de les vouloir mettre à la raiſon, ils auroient toujours riſqué d'y être mis eux-mêmes.

Ils comprirent que ce ſeroit toujours à recommencer avec les Cartaginois, les Grecs, les Luſitaniens, les Numantins, les Numides, les Gaulois, &c. Si l'on ne renverſoit Cartage, Corinthe, Numance, ſi l'on ne faiſoit mourir Viriat & Fu-

gurta, ſi l'on ne faiſoit des Gaules une Province de l'Empire. Voilà ce que les Romains appelloient faire la Guerre.

Dans la Guerre que Louis XIV. déclara aux Holandais, que ſe propoſoit-il ? de les humilier : & il y réüſſit en effet. Mais qu'arriva-t'il par la ſuite ? que les Holandais humilierent Loüis XIV. à leur tour.

Qu'on y prenne garde, il étoit plus aiſé de perdre les Holandais, que de les humilier ; & la maxime eſt générale à l'égard de tous les Peuples. Un deſſein où il entre de la modération fait toujours languir les opérations

Militaires, donne à l'ennemi le tems de revenir de ſa frayeur, de reſpirer, de lier ſa partie & quelquefois de devenir inſolent à l'égard d'un Prince dont il avoit éprouvé l'humanité.

Pour revenir aux Romains; il ſera peut-être aſſé curieux d'examiner pourquoi le premier Brutus par le meurtre de ſes Fils, établit la Vertu dans le cœur des Romains; & que le ſecond par l'aſſaſſinat de Céſar, ne la leur rendit pas?

La raiſon s'en voit aiſément. D'abord: ſous le premier Brutus les mœurs n'avoient pas été corrompuës par l'abondance,

comme ſous le ſecond : d'ailleurs, il ſautoit aux yeux de tout le monde que le premier Brutus n'avoit eu d'autre deſſein en immolant ſes Fils, que de ſauver la liberté de ſa Patrie : le ſacrifice étoit trop grand pour ſignifier autre choſe.

Au lieu que dans le coup de vigueur du ſecond Brutus, il n'y avoit rien du ſien, pour ainſi dire, le Peuple pouvoit ſoubçonner qu'il y entroit autre choſe que le zele de la Patrie. Enfin le Roi que le premier Brutus faiſoit perdre à la Nation, étoit infiniment odieux & mépriſable : Céſar, au con-

traire, que le ſecond Brutus mit à mort, étoit admiré comme un Héros tout couvert de gloire & de mérite; & qui, ſon ambition à part, devoit faire les délices du Peuple Romain.

L'HUMILITÉ.

L'Humilité eſt une Vertu de la Raiſon : j'entends par Humilité, l'étude aſſiduë de ſes deffauts, jointe à l'oubli & au mépris de ſes qualités. Je prétends que tout homme qui veut devenir ſage & ſe rendre heureux doit être humble de l'Humilité dont je parle.

Tout homme a des deffauts naturels & à proportion même qu'il doit être plus grand homme, il en aura davantage: & comment ſe corriger de ſes deffauts ſi on ne les étudie ? Si on ne s'efforce pas de rapetiſſer à ſes yeux ſes talens, ils deviendront giganteſques ſous le pinceau de l'imagination; & la préſomption aveugle nous mene d'abîme en abîme juſqu'à notre entiere perdition.

En vain s'écrira t'on que trop de connaiſſance de ſes deffauts engendre la puſillanimité: c'eſt un inconvénient dont l'amour propre & nos amis nous ſauve-

ront toujours aſſé ; & dont les ſuites ſont infiniment moins déſavantageuſes, que celles de l'orgueil & de la ſuffiſance.

Un homme médiocre peut ſe paſſer d'humilité : il ne ſera pas ſujèt à de grands travers, s'il en manque : mais un génie ſera un grand fou, *s'il n'eſt* point humble. Joſeph Scaliger & Cardan auroient été des hommes incomparables, s'ils avoient eu de l'humilité : l'orgueil les rendit mépriſables avec tout leur ſavoir ; & les rendra vils à jamais dans l'hiſtoire du vrai mérite.

LE HAZARD.

S'Il y a un Hazard, il n'y a point de vérité dans le monde; & conſéquemment point de Vertu. Je crois qu'il eſt raiſonnable de rendre à mon Voiſin le ſervice que j'en attends en pareille occaſion: mais ſi le Hazard eſt quelque choſe, peut-être qu'il permettra que mon Voiſin me faſſe plaiſir quoique je lui faſſe de la peine. Peut-être encore, ce qui me ſemble raiſonnable, paraît-il déraiſonnable à un autre; ou, pour mieux dire, peut-être la raiſon elle-

même eſt-elle un fantôme ? Mais s'il n'y a point de Hazard ; il il y a donc un ordre qui conſerve les choſes qui exiſtent : donc les Maximes qui tendent à la conſervation de ces choſes ſont conformes à l'ordre général ; donc elles ſont raiſonnables.

Pour en venir au hazard lui-même : il eſt un Etre ou il n'eſt rien. S'il n'eſt rien, n'en parlons plus ; laiſſons-le dans le néant. S'il eſt un Etre ; il eſt ou dépendant ou indépendant : s'il eſt dépendant, il ſera l'exécuteur des volontés du premier Etre : s'il eſt indépendant, il ſera le premier Etre lui-même.

Ainſi nous ſommes venus au point qu'il eſt néceſſaire, ſi le Hazard éxiſte, que le premier Etre ſoit auteur du déſordre & de la confuſion. Or cet attribut ne ſauroit convenir au premier Etre : car on le ſuppoſera ou Créateur, ou ſimplement Moteur de la Nature : dans l'un & l'autre cas ; il eſt intelligent : donc il préferera l'ordre à la confuſion.

Si l'on prétendoit que la matiere peut ſe donner du mouvement, qu'elle ſe le donne ſans ordre & ſans regle, & que c'eſt là ce qu'on appelle Hazard. Alors qui dit un pouvoir ou une

force dans un Etre ſuppoſé ſeul dans l'Univers, dit une ame, un eſprit; donc un Etre intelligent.

En effet ou il faut ſuppoſer que la matiere eſt Eſprit & l'Eſprit matiere, ou convenir que le diſtinctif eſſentiel de l'une eſt d'être purement paſſive, & de l'autre d'être actif. Si l'on vouloit encore confondre les deux ſubſtances; alors ce ſeroit nous accorder tout ce que nous prétendons; puiſque la matiere étant ſpirituelle elle ſera intelligente, & conſéquemment amie de l'ordre. Donc point de Hazard.

J'ai encore ſur cela un rai-

ſonnement plus fort & plus précis : ou vous prétendés que tout eſt matiere dans la Nature, ou vous admettés la diſtinction des deux ſubſtances. Si tout eſt matiere, comment le ſiſtème de ce Monde peut-il être ſi régulier dans ce que nous appellons la Fiſique, comme vous devés en convenir, tandis qu'il ſera ſujèt au déſordre dans ce que nous nommons le Moral ; lequel cependant ne ſera pas moins matériel, ſelon vous, que le Fiſique. Tout un côté de la maſſe peut-il être arrangé, tandis que tout l'autre ſera déreglé. Donc point de Hazard.

S'il eſt une ame diſtincte de la matiere ; comment le ſiſtème matériel peut-il être ſimétriſé ; tandis que le ſiſtème intellectuel ſera dépourvû de proportion ? On peut bien ſuppoſer ce dernier plus parfait que le premier ; mais jamais moins parfait. Donc point de Hazard.

L'IMPIETÉ.

LEs Fauteurs du Hazard ſont les vrais Impies. Une impieté idéale qui n'iroit point à troubler l'économie de la Societé doit être indifférente aux hommes : toutes les idées qui

ne ſont point applicables à leur conſervation ou à leur deſtruction, ne doivent ni les courroucer, ni les indigner. Ainſi un Impie qui auroit une Morale, ne ſeroit point Impie pour la Societé.

En général tout homme qui admet un ordre inné & immuable, qui récompenſe le bien & punit le mal fait aux hommes, n'eſt point Impie : puiſque cet ordre ne ſauroit éxiſter ſans un Dieu tel qu'il ſoit.

Les Partiſans du Hazard ſont les ſeuls Impies; parce qu'ils banniſſent les Vertus du milieu des hommes, & qu'en ſuivant

leurs principes, ils ne peuvent avoir de Morale. Ainſi ce ſont les vrais monſtres de la Societé. D'ailleurs, quand ils croiroient un Dieu, cette croïance ne doit point les ſauver de l'exécration de la Societé, puiſque leur Dieu eſt un Dieu fainéant, un Dieu inſenſé qui n'a pas aſſé de raiſon pour établir l'ordre dans un Monde qu'il a jugé digne de la création; ou tout au moins qui ne ſauroit éxiſter à ſon inſçu & ſans ſon influence.

Qu'il y ait du déſordre ou de l'arrangement dans ce Monde, diſent les Partiſans du Hazard, c'eſt de quoi Dieu ne s'embarraſſe

barraſſe guere : mais, dites-moi, pourquoi s'embarraſſoit-il de ſa création ? Pourquoi s'embarraſſe t'il de lui donner un mouvement de conſervation ? Lui en coûteroit-il plus de lui imprimer un mouvement d'ordre, qu'un mouvement de confuſion.

Les Fauteurs du Hazard ſuppoſent ordinairement que Dieu habite un Monde tout iſolé & diſtinct de cet Univers que nous habitons : que dans ce ſéjour écarté une oiſiveté majeſtueuſe occupe les ſiécles de ſon Éternité, loin du tracas & des ſoucis du Gouvernement. Comme ſi dans toute hypothèſe il ne

falloit pas ſuppoſer l'Etre ſuprême intimement mêlé parmi les hommes ; comme s'il pouvoit avoir un ſéjour privilegié & ſpécial dans cet Univers ; comme ſi enfin le Gouvernement du Monde pouvoit troubler la tranquillité *Divine* !

Le plus fort raiſonnement des Partiſans du Hazard eſt celui-ci ; l'expérience doit l'emporter ſur tous les raiſonnemens en Morale comme en Fiſique ; or elle nous montre tous les jours les Fripons qui proſperent, & les honnêtes Gens qui languiſſent. Cependant s'il y avoit un ordre dans le ſiſtème

Moral de ce Monde, il nous offriroit un ſpectacle tout oppoſé.

Ce raiſonnement étoit celui de Claudien, lorſqu'il s'avoüoit coupable des doutes qu'il exprimoit ainſi: *Sæpe mihi dubiam traxit ſententia mentem, curarent ſuperi terras an nullus inëſſet Rector, & incerto fluerent mortalia caſu*, &c. Ce qu'il ajoute enſuite & toute cette belle Piéce répond & ſatisfait parfaitement à ſes doutes.

Vous voïés la proſperité des Coquins: mais voïés vous leur ame? Ils ſont, dirés-vous, éxempts de remords: mais ſont-

ils éxempts de folies, de travers, d'ombrages, de jalousies, &c. ? Les avés vous suivis jusqu'au tombeau ? Et avés vous éprouvé que la tranquillité & la paix n'ait quitté leur ame que lors qu'elle même a quitté la vie? Savés vous si cette mort prématurée n'est pas la collection de tous les châtimens differés qu'avoient mérités ses infamies diverses ?

Dites mieux, l'éclat imposteur d'une prosperité constante, d'une fortune fastueuse, a ébloüi vos yeux tous les instants de la vie de ce Mortel, & vous a paru se soutenir au-delà même de

ſa vie, juſque dans ſes propres funérailles : voilà ce qui fondoit vôtre préjugé de ſon bonheur.

Mais quel état déplorable & déploré cachoit peut être au fond de ſon cœur, une fortune qui n'étoit riante que pour les Spectateurs ? Peut-être que le ſeul bonheur dont il joüiſſoit, étoit de penſer qu'on ignoroit à quel point il étoit malheureux dans le ſein de la proſpérité ? Peut-être qu'il étoit le premier à gémir ſur la folie de ceux qui le croïoient heureux ?

Mais, dirés-vous ; l'homme vertueux n'a t'il pas ſes chagrins, comme le méchant ? Ainſi voi-

là tout égal de part & d'autre. Il y aura toujours entre eux une grande différence, quand même on leur ſuppoſeroit égales infortunes : puiſque l'homme vertueux aura toujours avec lui dans ſes plus grands malheurs la délicieuſe conſolation de ſa Vertu ; adouciſſement que le ſcélerat du moins ne ſauroit trouver dans la penſée de ſes crimes ; ſi on le ſuppoſe incapable d'y trouver du remord.

DE L'ATHÉISME.

ADmettre un ordre dans ce Monde, c'eſt reconnaître un Dieu, c'eſt n'être point Athée. L'ordre ne ſauroit éxiſter ſans une intelligence ſupérieure qui l'ait établi ou qui le maintienne : donc le ſuppoſer c'eſt ſuppoſer un Dieu. Spinoſa convenoit de l'harmonie du Monde : auſſi avoit-il une belle Morale & des mœurs excellentes.

Les Lucrétiens ſont les ſeuls vrais Athées, parce qu'ils ôtent toute intelligence de ce Monde ;

en attribuant à la matiere la vertu de ſe mouvoir, & de ſe mouvoir d'une façon plûtôt que d'un autre : auſſi leur opinion n'en eſt-elle plus une. Il étoit trop aiſé de les réfuter. En effet c'étoit admettre une contradiction manifeſte : une matiere ſenſible : c'étoit exclure d'un côté l'Eſprit & l'introduire de l'autre.

Auſſi auroit-on pû leur faire avoüer qu'ils ſuppoſoient, ſans le ſavoir, une ame motrice de la matiere ; & ôter à l'Athéiſme les ſeuls partiſans qu'il puiſſe avoir.

Les Lucrétiens pourroient me dire que la matiere a de ſa nature

ture un mouvement & une certaine direction plûtôt que telle autre, ſans cependant joüir de l'intelligence : & conſéquemment que c'eſt mal conclurre que de prétendre la déduire de leurs principes.

Mais d'abord qu'entendent-ils par la nature de la matiere ? ſi ce n'eſt pas la matiere elle-même, c'eſt une chimere. Leur inſtance revient donc à cet énoncé : *La matiere peut avoir par elle-même une direction vers un certain côté plûtôt que vers un autre.*

Or je demande ſur cela comment les Élémens de la matiere,

qui ne ſont dans leur ſiſtème que des Etres aveugles & dépourvus d'intelligence, peuvent affecter un mouvement plûtôt qu'un autre.

Nous n'entrons point dans la queſtion, ſavoir ſi le mouvement en général peut convenir à *l'eſſence de la matiere*, parce qu'on pourroit ſur cela faire des difficultés qui nous écarteroient de la queſtion.

Mais ce qui n'en ſouffre point; c'eſt ce que nous oppoſons ici à nos adverſaires : qu'une inclination conſtante pour un mouvement plûtôt que pour un autre, ſuppoſe un choix ou une

véritable inclination de ſentiment, & conſéquemment une intelligence quelconque.

Si les Lucrétiens forcés de reconnaître une intelligence dans les Élémens de la matiere, prétendoient qu'on n'en ſauroit conclurre une intelligence ſupérieure : on leur prouveroit facilement le contraire ; car les Élémens de la matiere étant éternels, ſelon eux, l'intelligence de chaque Élément ſeroit éternelle : ainſi il y auroit dans le Monde autant d'intelligences éternelles qu'il y auroit d'Élémens de matiere, & conſéquemment autant de Dieux tous indépendans l'un

de l'autre, & qui étant bornés ne pourroient pas concourir long tems au bon ordre & à l'arrangement de ce Monde, que les Lucrétiens reconnaissent.

On pourroit démontrer mille autres absurdités qui suivroient de la supposition d'une intelligence indépendante dans chaque Élément de matiere; mais nous nous sommes proposés d'être courts, &c.

LE DÉISME.

UN* Déiſte doit être honnête homme, & tout ce qui renferme cette qualité. Les crimes ſecrèts ſeront pour lui des crimes : il ne tire pas ſes préceptes des établiſſemens hu-

* L'Incrédule s'imagine pouvoir concilier ſes débauches avec la connaiſſance d'un Dieu : mais nous le rappellons à cette raiſon qu'il ſe flatte ſi orgueilleuſement de ſuivre en tout, & nous lui démontrons qu'elle doit le conduire à une régularité de mœurs qui doit fort effraïer ſa dépravation. Rendre le Déiſte vertueux, c'eſt lui ôter ſon Déiſme, c'eſt en faire un Chrêtien. Cet ouvrage eſt une Théologie naturelle ; & la Théologie naturelle eſt le veſtibule du Temple de la Religion.

mains ; mais des loix de ſa raiſon, dont le Dieu qu'il croit eſt le vengeur né. Ainſi il trouve d'abord dans ſes idées de juſtice l'obligation d'être vertueux à l'égard des hommes, s'il veut que les hommes ſoient vertueux à ſon égard. Enſuite il a dans l'équité même de ſon Dieu un ſurveillant, un Juge toujours prêt à punir les négligences de la ſienne. Car un Dieu indolent n'eſt point celui du Déiſte.

Le Dieu du Déiſte doit être eſſentiellement ami de l'ordre ; ſans lequel le Monde qu'il gouverne ne ſauroit ſubſiſter. Les Societés des hommes ſont un

des établiſſemens de ce Dieu, qui les a renduës néceſſaires, par la maniere dont il veut que l'eſpéce humaine ſe perpetuë. Donc il a intérêt à les conſerver: donc il aura attaché quelque punition aux tranſgreſſions même cachées des loix de la Societé: & quelque récompenſe à l'obſervation fidele de ces mêmes loix: autrement cette tranſgreſſion & cette obſervation lui ſeroient indifférentes; ce qu'on ne peut ſuppoſer dans un Etre intelligent & Légiſlateur.

Ainſi tout Déiſte doit avoir néceſſairement des mœurs & une Morale: & voilà tous les de-

voirs de la Societé déduits de la ſeule croïance d'un Dieu. Pour en faire un gros Livre il ne s'agit que de ſuivre ces principes.

LE VRAI MÉRITE.

UN Pere mourant diſoit un jour à ſon Fils. Mon cher Enfant je me voi ſur le point de païer à la Mort le tribut que lui doit toute l'humanité; & je profite de ce moment prétieux pour vous tenir ce dernier diſcours. Je vous laiſſe peu de bien; mais je croi vous laiſſer beaucoup de Ver-

rus : ainſi vous devés vous eſtimer riche dans la médiocrité de vôtre Fortune.

Je ſai que la multitude ne rend hommage qu'à l'éclat des Titres, qu'au faſte des Charges & à la pompe de l'Opulence : mais j'ai dû vous apprendre auſſi depuis long tems le peu de cas que vous deviés faire du jugement du Peuple. Ce Peuple lui-même, mon Fils, tout aveugle qu'il eſt, ſait ſe venger dans l'occaſion du reſpect que lui arrache un ſot dans les honneurs ; & quelquefois brule ſon encens devant le mérite obſcur d'un Mortel ſans dignité. C'eſt un des

priviléges de la Vertu de voir revenir les hommes à elle ; auſſitôt qu'un raïon de droiture les fait ſortir de l'aveuglement des ſens.

Ce n'eſt point le ſuffrage du vulgaire que vous devés ambitionner, c'eſt celui des ſages & des gens éclairés : celui du vulgaire lui-même ne vous manquera pas ſi vous avés un vrai Mérite ; mais il ne ſe fixera pas ſur vôtre Perſonne ; & ſans que vôtre Vertu ſouffre aucune altération, l'eſtime du Peuple ceſſera quelquefois de vous trouver vertueux. Je ſuis bien aiſe de vous prévenir ſur ce point, afin

que vous n'en faiſiés pas dépendre vôtre tranquillité.

Vous n'en joüirés, mon Fils, de cette prétieuſe tranquillité, qu'autant que vous aurés l'art de la préferer au plaiſir: c'eſt elle qui fait le bonheur; le plaiſir ne produit que l'yvreſſe de l'ame. C'eſt là le précis des maximes que je vous ai ſouvent repétées, pour tâcher de faire de vous un homme d'un vrai mérite.

Vous ſavés que je n'entends par là qu'une probité inſtruite & cultivée. La Probité toute ſeule fairoit de vous un homme de bien; la culture ſans la Probité vous caractériſeroit

homme de Lettres ; mais l'une ſans l'autre ne ſauroit vous rendre homme de mérite.

Gardés vous bien ſur tout de prendre pour exemple l'Éleve du Traité * du vrai Mérite :

* Il faudroit un Livre auſſi gros que le Traité du vrai Mérite, pour en relever les bévûës *principales*, *ſur tout en fait* de Littérature. La Partie qui regarde la conduite & la morale eſt la moins mauvaiſe. Tout ce qu'il avance contre les innovations dans la langue n'eſt pas digne du plus mince Précepteur. On ne voit par tout que des *éducations*, *des inſtitutions*, &c. Et l'on ne voit pas que la jeuneſſe ſoit ni mieux éduquée, ni mieux inſtituée : c'eſt que leurs Auteurs n'étoient que de frivoles humaniſtes profondément ignorants dans la ſience de l'eſprit humain & l'hiſtoire de ſes progrès. C'eſt qu'il faut être Filoſofe pour être un bon Inſtituteur, & que les Filoſofes ne s'en mêlent gueres.

vous ne ſeriés, mon Fils, qu'un important & ridicule Perſonnage, ni Chrétien, ni Filoſofe; mais un vrai Pédant toujours eſcorté de ſa petite ſentence & d'une citation ſans choix. N'allés pas vous mettre dans la tête que pour être homme de mérite il faille néceſſairement poſſeder ſon Horace à 15 ans; vous auriés bien plus aiſément vû le bout de la Géométrie à cet âge que le bout de vôtre Horace: c'eſt le fruit de l'âge le plus mur, que de bien ſentir les beautés d'un tel Auteur.

Je ne devrois peut-être pas, dans la ſituation où je me trou-

ve, vous entretenir de ces ſujèts profanes; mais ils me deviennent ſacrés dès qu'ils peuvent contribuer à vôtre perfection.

C'eſt ce qui m'engage encore à vous prémunir contre le conceil que donne le même Auteur à ſon Éleve, d'avoir toujours un tome de Scaron dans ſa poche: vous ne devés rien tant redouter, mon Fils, ſi vous voulés vous former le gout, que la rencontre d'un Plaiſant tel que Scaron. Ses poliſſonneries ont du ſel il eſt vrai; mais qu'il s'en faut qu'on y trouve le ſel attique qu'on doit répandre ſur les alimens d'un nourriſſon des Muſes!

Quand vôtre gout pour les bonnes choſes & pour le noble ſera décidé, je vous permets alors de lire vôtre Scaron, & vous comprenés que c'eſt vous le permettre fort tard.

Voici ce que j'ai voulu faire de vôtre perſonne, quand j'ai tâché de former en vous l'homme de mérite : j'ai prétendu vous perſuader d'abord que vôtre premiere qualité devoit être celle de bon Citoyen : en vain, mon Fils, vous ſeriés un grand génie, un Savant du premier ordre, un profond Négotiateur ; ſi vous ne poſſedés pas les Vertus de la Societé, vous n'êtes

pas un homme d'un vrai mérite.

Ce ſont les hommes ſenſés de nôtre ſocieté qui doivent nous apprendre ſi nous avons du mérite ; & ils ceſſeroient d'être ſenſés, dès-là qu'ils croiroient le voir en nous, ſans y trouver les qualités propres à la Societé ; c'eſt-à-dire, celles qui nous rendroient aimables à ces hommes ſenſés eux-mêmes.

Mais il ne faut pas craindre que ces Mortels ſe privent d'un amour propre fondé ſur la raiſon, pour nous trouver du mérite, lorſqu'ils verroient en nous le don d'exciter leur haine & leur mépris.

D'ailleurs

D'ailleurs vous ſavés que les hommes les plus ſages ont une portion de folie, qui les réduit ſur tout lorſqu'il s'agit de ſe croire homme de mérite : ainſi pour peu qu'on ait quelque lueur de raiſon, il n'eſt permis de ſe trouver quelque mérite que lorſque les ſages ratifient le jugement que nous portons de nous mêmes.

Vous ſavés auſſi que je vous ai toujours dit quelque choſe de plus fort ſur cette matiere : je vous ai appris qu'un homme entierement étranger à la ſocieté des humains ne pouvoit avoir abſolument aucune eſpèce de

mérite à *leurs* yeux : en effet *tout* ce qui forme *le mérite* auprès des Mortels étant fondé ſur les idées & les ſentimens qui peuvent ſe rapporter à eux ; il eſt manifeſte qu'un homme totalement iſolé dans l'Univers, doit *être pour eux* un homme ſans mérite ; puiſque ſes idées non plus que ſes ſentimens n'ont aucune relation avec eux. Il faut donc avoir les vertus ſociales pour être homme de mérite.

J'oſe même dire qu'il ne s'agit que de les poſſeder à un degré ſupérieur, pour être parfaitement homme de mérite : c'eſt qu'on ne peut les avoir telles,

ſans en avoir une infinité d'autres qualités qui ſervent à amener les premieres à ce point.

Pour cela il faut avoir fait une étude particuliere de ſon cœur & de ſa raiſon ; car la meilleure éducation n'y ſuffit pas : elle peut bien garantir un jeune homme des vices groſſiers ; mais rarement ſuffira t'elle à lui donner la connaiſſance profonde des reſſorts du cœur humain, qui font mouvoir toutes les ſocietés : encore plus rarement lui communiquera t'elle toute ſeule cette forte raiſon capable de regarder les paſſions comme les fleaux naturels de

l'humanité ; le plaiſir comme l'ennemi du bonheur ; & le travail comme la ſource du vrai contentement.

Car voilà, mon Fils, dequoi doit être paitrie l'eſſence de l'homme de mérite. En ſuivant ſes maximes toute application lui ſera odieuſe, juſqu'à ce qu'il ait bien ſaiſi toute l'étenduë des devoirs de ſa Charge, de ſa Profeſſion, de ſon État. Par ce mot d'application vous concevés que je renferme toute étude qui ne ſera pas celle de ſon cœur & de ſa raiſon ; & qu'on peut être, ſur ce pied, un très ſavant homme & un homme

très mépriſable tout à la fois.

Si vous êtiés, par exemple, un grand Poëte, & que la culture de la Poëſie vous détournât de l'application à vos devoirs de Sénateur; vous ſeriés peut-être regardé comme un grad homme dans le temple des Muſes; mais vous ſeriés un très-petit homme non-ſeulement dans le temple de Thémis, mais encore dans tous les tribunaux du bon eſprit & de la raiſon. Vôtre ſecond devoir, ſi vous voulés poſſeder un vrai mérite, eſt donc d'être ce que vous devés être par État. Bon Citoyen & homme éclairé ſur tout ſur ſes

regards de complaiſance. Il n'en eſt point de ſi lumineux devant leſquels ils ne puiſſent fixer le nuage épais de l'injuſtice & même du mépris.

Ce ſont les qualités du cœur qui attirent aux qualités de l'eſprit l'eſtime & la conſidération qu'elles méritent. C'eſt par l'indulgence, c'eſt par l'équité, c'eſt en reconnaiſſant le mérite de nos ennemis qu'on les fait revenir, & qu'on les oblige malgré eux à nous vouloir du bien. Il en coûte, il eſt vrai, pour faire un tel acte de généroſité : mais qu'on en eſt amplement dédommagé quand on s'eſt

s'eſt procuré la tranquillité de l'ame, & le retour de ſes adverſaires, par le ſacrifice de ſes reſſentimens.

Il y avoit pluſieurs années, que je joüiſſois du plaiſir pur & flatteur qui ſeul fait nôtre félicité préſente, ſi l'homme peut en avoir pendant les jours de ſa mortalité. Enfin après ma longue vie, le Ciel m'appelle à l'Éternité: je ne regrette que vous, mon Fils, ſur la Terre; ou plûtôt l'exemple & l'héritage de mes Vertus que je vous laiſſe ſans altération, ne me permettent plus de vous regretter, puiſque mon ſang, mon eſprit &

mon cœur revivront tout entiers dans vous, & que vous ſerés parfaitement un autre moi-même. C'eſt dans cette penſée douce & voluptueuſe que je veux voir finir l'unique ſouffle de vie qui me reſte ; & que je ſens mon dernier ſoupir qui m'échappe, pour paſſer dans vos tendres embraſſemens.

LE GRAND HOMME ou la véritable Gloire.

J'Ai attaqué juſqu'ici bien des préjugés vulgaires ; mais aucun n'avoit pour lui d'illuſtres deffenſeurs : il n'en eſt pas de

mi les hommes. On doit conclure d'abord que le plus vil Artiſan peut être un Grand Homme, puiſque dans ſon état il peut avoir des Vertus héroïques. Tous les hommes ne ſauroient être placés ſur un grand Théâtre ; mais ils peuvent tous être de Grands Hommes ſur un petit Théâtre. Il ſuit encore de ces idées ſimples que les Conquérans, regardés comme tels ne ſont point de Grands Hommes : ſous ce point de vûë ils n'ont que des qualités homicides qui doivent les faire déteſter de tout le genre humain. Ainſi tous leurs vains triomfes, ne

devroient *préſenter* à nos yeux que des trofées d'inſulte & d'une brillante inhumanité dignes de tous nos mépris. Les Céſars, les Alexandres, les Tamerlans, les Charles XII. ſeront ſi vous voulés de grands Capitaines; mais ils ne furent jamais de *Grands Hommes. Car*, dites moi, eſt-ce un ſpectacle digne d'admiration que de voir ces furieux courir par toute la *Terre*, pour y porter la déſolation & le carnage.

Il eſt cependant un genre de conquêtes qui peut former de grands hommes : ce ſont les victoires des Héros de la Patrie.

Chaque homme eſt attaché par ſes premiers devoirs au ſervice de ſa Patrie : ainſi tout ce qu'il entreprendra pour la ſoutenir doit être admiré non-ſeulement de ſes Concitoyens, mais encore de toute la Terre : & ſi ſes exploits procurent un degré de gloire & de ſureté conſiderable à ſes Patriotes ; il eſt à juſte titre un grand homme.

Mais avec tous ſes ſuccès favorables à ſa Patrie il n'aura point cet honneur, ſi au milieu de ſes victoires, il ne gémit ſur le ſang verſé qui les lui procure, & s'il cherche par un intérêt perſonnel, à reculer la concluſion

d'une Paix, où ſa Patrie, ainſi que *toutes les* Puiſſances belligérantes trouveroient *un* intérêt général : puiſqu'il manque doublement d'humanité, en ſacrifiant mal-à-propos le ſang de ſa Patrie, & celui du reſte des hommes qui doivent former ſa *ſeconde Patrie. Ainſi les* Turennes, les Scipions, les Villars, les Catinats, les Eugenes, les Barvics, les Saxes ont fait des conquêtes qui les ont faits de grands Hommes : Malbouroug & le Prince d'Orange *en* ont fait qui les ont rendus & les rendront à jamais déteſtables.

Ceci nous donnera lieu de

faire une remarque peut-être assés intéressante : c'est que Loüis XIV. n'avoit pas plûtôt déclaré la Guerre à ses ennemis, qu'il leur faisoit proposer la Paix, ce qui montre bien ce grand fond d'humanité qui ne s'est jamais démenti dans son grand cœur ; mais en même tems, c'est ce qui fait mieux sentir l'ambition horrible de quelques-uns de ses Ministres qui ne se donnoient point de repos qu'ils n'eussent alteré sa modération naturelle, assé pour lui inspirer le désir de la Guerre & d'une fausse gloire.

Ce qui fait donc, en suivant ces principes, le Grand Hom-

me dans *Loüis XIV.* ce ne ſont point *les* évenemens de ſes longues Guerres : elles doivent ici, pour la plûpart, n'être comtées pour rien : c'eſt la modération de ſa grande ame, qui ne lui a jamais permis un ſeul acte, je ne dis pas ſeulement de cruauté, mais même de *la vengeance* la plus naturelle à l'égard de ſes ſujèts. C'eſt tout ce qu'il a fait pour récompenſer avec munificence & à perpétuité, le mérite illuſtre ſoit dans les Arts, ſoit dans la Guerre.

Tel eſt le ſort des Rois : les Guerres les plus injuſtes qu'ils font faire par leurs Capitaines,

peuvent illuſtrer ces Généraux au point d'en faire de grands Hommes ; tandis que ces mêmes Guerres n'entreront pour rien dans le tableau de leur véritable gloire.

On n'en peut pas dire de même des Guerres que Loüis XV. ſoutient encore depuis pluſieurs années contre des ennemis dont il ne fait que ſe vanger en les opprimant. Ces Guerres quelqu'onéreuſes qu'elles ſoient à la Nation, lui ont paru ſi juſtes, qu'elles ont mérité au Monarque des Français le prétieux ſurnom de *Bien-Aimé* : ſurnom que Titus lui auroit envié. Auſſi voit-on

que le Ciel couronne ſes entrepriſes *des plus* brillans ſuccès, & qu'il ſe plaît à y donner le ſpectacle mémorable des Vertus de deux Héros dont Loüis eſt tout à la fois le conceil & le modèle. Ainſi dans la Liſte nombreuſe & variée des Rois de France, *Loüis XII.* & Loüis XV. ſeront les ſeuls dont les ſurnoms les annonceront à *la* poſterité ſous le titre de grand Homme. *Loüis Pere de la Patrie & Loüis le Bien-aimé* : voilà des Noms qui valent plus que tous les Panégiriques, & qui ſeuls ſont en abregé toute l'hiſtoire de ces deux grands Rois,

Lorſque la ſucceſſion des années aura mis pluſieurs ſiécles ſur la mémoire de ces deux Monarques, & voudra les enſevelir dans l'oubli, où tant d'autres ſont plongés, les faſtes de la Nation les vengeront à jamais de cet outrage, en mettant avec ſimplicité ſous les yeux du Français les Noms vénérables & auguſtes de *Loüis Pere de la Patrie*, & de *Loüis le Bien-Aimé*.

L'Hiſtoire nous fournit le parallèle intéreſſant de Charles-Quint & de François I. Elle nous montre un grand Politique, un grand Capitaine, un Empereur conſtament heureux

dans Charles-Quint; elle nous représente un mauvais Politique, un bon Soldat, mais un faible Général, un Roi toujours malheureux dans François I. mais en même tems elle nous fait voir Charles-Quint sans les Vertus qui font essentiellement l'honnête *homme*; & *François I.* avec toute la probité & la bonne foi d'un Filosofe: Charles-Quint dans ce contraste *est* donc le Personnage brillant; mais François I. est le grand Homme.

Nous avons encore Colbert & Louvois qui s'étant trouvés vis-à-vis l'un de l'autre, Minis-

tres de Loüis XIV. ont donné lieu à la comparaiſon : mais je ne croi pas qu'on ait encore oſé trouver Louvois auſſi grand Homme que Colbert. Outre l'étenduë de génie & la vaſtitude dans preſque toutes les connaiſſances que ce dernier avoit pour le moins à un ſi haut degré que le premier ; l'amour de la Paix & le zele des Siences dont Colbert étoit poſſedé, le feront regarder dans tous les ſiécles futurs comme l'Ami du genre humain ; & conſéquemment comme un grand Homme : tandis que Louvois un des boutte feu de l'Europe, ſe lira

à peine dans des hiſtoires ſurannées, qui n'en parleront encore qu'avec mépris.

Vous ſavés les démêlés qu'ont eu Boſſuet & Fénelon : la douce & inſinuante Vertu s'exprimoit par la bouche de Fénelon : l'éloquente & victorieuſe perſuaſion empruntoit l'organe pathétique de Boſſuet : Fénelon quoique ſavant étoit modeſte ; Boſſuet quoique ſavant auſſi étoit politique. Le premier n'emploïa pour ſa deffence que la force de ſes autorités & la noble ſimplicité de ſon bel Eſprit : le ſecond appuya ſon ſavoir éloquent des manèges de Cour

Cour : enfin Rome prononça en faveur du dernier : Fénelon ſe ſoumit humblement, & Boſſuet triomfa injurieuſement. * Boſſuet eut raiſon dans la diſpute, & Fénelon y fut le grand Homme.

Deux illuſtres Théologiens Filoſofes, du même regne, nous fourniront encore ſur cela des traits de vérité. Arnaud fut

* Tout ce qu'on dit ici de Fénelon & de Boſſuet eſt conforme aux Anecdotes du tems les plus inconteſtables : on ſait que Boſſuet déclara après la déciſion du Pape, qu'il portoit ſon cher Confrere dans ſes entrailles ; mais qu'il eſt aiſé d'y porter un Adverſaire tel que Fénelon : la joïë du triomfe excitoit ce mouvement d'entrailles.

l'Aggreſſeur ; Mallebranche répondit à ſes attaques avec toute la modération d'un homme Filoſofe juſques dans les mœurs; & toute la ſolidité d'un Auteur qui n'eſpere pas qu'on l'en croïe ſur ſon autorité. Arnaud étoit chef de Parti en fait de Religion, & ce Parti faiſoit triomfer les diſcours du Maître avant qu'il eut ouvert la bouche : Mallebranche commençoit à peine à ſe faire des Diſciples en Filoſofie ; & l'on ſait que les Sectateurs des Filoſofes ne leur ſont jamais ſi fort dévoüés, que les Partiſans des Chefs d'opinions nouvelles en Théologie. Les Guer-

res durerent juſqu'à la mort d'un des Combattans : Arnaud * diſparut de ce monde, & ſes Diſciples publierent qu'il avoit enterré avec lui toute la gloire de Mallebranche : mais il n'avoit fait autre choſe que mettre fin à ſes emportemens, ſes illuſions & ſes mépriſes. Arnaud fut le triomfant & Mallebranche le grand Homme.

* Il eſt aiſé de s'appercevoir que l'Eſprit de Parti n'influë pour rien dans ces Remarques. Tout homme au fait & impartial conviendra que ſi Arnaud étoit plus ſavant que Mallebranche ; Mallebranche étoit plus grand Filoſofe & un plus beau génie qu'Arnaud : ce dernier n'a jamais produit que des objections en Filoſofie.

LE BONHEUR.

LE Bonheur eſt le but de toutes nos démarches, de toutes nos prétentions, de tout ce qui eſt dans nous. Tous les hommes veulent être heureux: mais combien peu ſavent l'art de le devenir! Et c'eſt peut-être ce qu'il y a de plus étonnant ſur la Terre, que l'homme ſoit fait uniquement pour le bonheur, & qu'il ne ſache preſque jamais être heureux! S'il y a quelque contradiction apparente dans ce monde; ç'en eſt, ſans doute, une des plus fortes.

On dit communément de certaines Perſonnes qu'on voit dans l'abondance & la proſpérité, mais avec de l'ambition ; qu'il ne tiendroit qu'à elles d'être heureuſes, ſi elles le vouloient. On ſe trompe dans ce jugement : le cœur de l'ambitieux a une pointe qui ſurnage toujours au-deſſus du niveau d'un état médiocre : ainſi juſqu'à ce qu'il ait trouvé un élément plus analogue à ſon élévation & à ſa legereté, ou que de longues réfléxions aïent émouſſé ou bien appéſanti cette Pointe, elle percera toujours & ne reſtera jamais en équilibre dans ſon état. Di-

ſons *plus ſimplement* qu'un *homme* né *ambitieux* ; s'il n'a pas un grand fond de *filoſofie*, eſt ennemi né du Bonheur. La culture de ſa raiſon lui apprendra juſqu'à quel point il doit ralentir l'activité de ſon ambition: qu'il doit la renvoïer à l'imagination & au ſiſtême, pour occuper le délaſſement de ſon eſprit : mais lui donner un frein & la tenir de près quand il s'agit de la conduite & des démarches : parce que c'eſt de-là ſur tout que dépend le bonheur. Un Ambitieux d'idées & de projets fantaſtiques réüſſit toujours dans ſa tête, & ne ſe por-

te guere un préjudice réel par des fictions imaginaires : c'eſt l'ambitieux de procédés & d'actions qui trouve les hommes dans ſon chemin, & qui mine ſans ceſſe d'une main l'édifice de ſon bonheur qu'il bâtit de l'autre.

Quel eſt donc cet art d'être heureux ? C'eſt quelque choſe de plus facile à concevoir qu'à pratiquer. Je prétends qu'il conſiſte à ſe faire un ſiſtème de plaiſirs & de vertus qui paſſe juſqu'à l'ame & au ſentiment, & que ſans lui l'on ne peut joüir d'une tranquilité durable. Cela ne ſignifie pas, comme on le conçoit

très-bien, qu'un homme ainſi préparé, *bene præparatum pectus*, ne doive être ſujèt à toutes les miſeres de la Nature humaine, ainſi que le vulgaire : cela veut dire qu'il trouvera dans un tel fond des reſſources pour adoucir tous ſes maux, leſquelles manqueront au vulgaire.

Epictète & Senèque offrent au malheureux des conſolations tirées de la néceſſité d'une affliction qui ne dépend pas de nous, & qu'on ne peut ſoulager qu'en s'imaginant qu'elle ne nous affecte pas. Pétrone & St. Evremont peu conſolés d'une néceſſité de malheur qui les accable,

ont

ont eſſaïé de tranquiliſer l'homme en le tirant hors de lui-même pour l'amuſer & le diſſiper.

Si j'oſois dire mon ſentiment ſur les ſiſtèmes de ces grands Filoſofes ; j'avoürois que l'une de ces deux méthodes, ſans l'autre, me paraît inſuffiſante ; & que de l'union des deux on peut faire quelque choſe de parfait.

L'on voit en effet que dans l'arrangement que j'ai propoſé, elles ſe trouvent raſſemblées. La conſolation d'Epictète avec celle de St. Evremont, font une véritable conſolation. Epictète vous apprendra à régler vôtre intérieur de ſorte qu'en vous

y renfermant vous y trouviés tout *en ordre* & dans un arrangement délicieux pour vôtre raiſon : mais comme vous avés un cœur qui peut être en proïe au chagrin, tandis que vôtre raiſon eſt dans les délices : St. Evremont divertira vos ſentimens *en les détournant* de ce qui les afflige & les appliquant à des objèts gratieux.

Vous concevés déja la néceſſité de faire entrer la Vertu dans ce ſiſtème, pour ſe tranquiliſer dans la ſouffrance : en effet, je défierois tous les Pétrones du monde de ne point ſe laſſer à la longue des amuſemens les plus

riés, & de ne pas entrer quelquefois dans le ſanctuaire de ur raiſon : voilà donc un nouau ſujèt d'amertume pour omme affligé : ſi cette raiſon y eſt pas d'accord avec elleême & n'a que des peintures éſolantes à ſe mettre ſous les eux.

Mais enfin quelque plaiſir u'un homme trouve à converr avec lui-même & quelque ateur que ſoit le témoignage ue lui rend ſa Vertu, il ne eut renoncer entierement aux eſoins de ſes ſens & de ſon magination, c'eſt la grande oïe par laquelle le bonheur

parvient juſqu'à l'homme. Il faut donc qu'il cherche à lui rendre cette entrée facile autant qu'il le pourra, ſans nuire au contentement particulier que lui procure ſa Vertu. Ainſi un homme attaqué d'une incommodité fera fort ſagement de charmer ſa douleur par l'entretien de ſes amis, par les agrémens de la muſique, par la lecture d'un Livre amuſant.

Ce ſiſtème de plaiſirs & de Vertus dans lequel nous faiſons conſiſter le bonheur de l'homme, demande ſur tout qu'on ne veüille point être trop heureux à la fois; ce qui ne pourroit man-

quer d'être contraire à la Vertu qui fait ſouvent naufrage dans les excès ; & au plaiſir lui-même, dont le ſentiment s'émouſſe par des plaiſirs trop vifs ou trop réïterés.

Cette méthode contient particulierement l'art de ménager & d'amener les agrémens de la vie : de ſe garantir de loin des occaſions de trouble & d'inquiétude : en un mot, d'arranger un plan raiſonné de paix & de tranquilité pour tous ſes jours.

la Vertu que je croi la plus conſolante pour un malheureux, c'eſt la confiance dans l'équité de la divine Providence. Elle

doit lui perſuader que, même *filoſofiquement parlant*, il n'eſt affligé que pour ſon bien, & qu'il n'en ſera après cette épreuve que mieux diſpoſé à joüir perſéverament du long bonheur que le Ciel lui prépare.

La machine fait en grande partie *nos Eſprits*, *nos* Caractères & nos Vertus : elle ne contribuë pas moins à nôtre bonheur. Il y a des tempéramens qui ſont broüillés avec la tranquilité : il en eſt d'autres qui enchaînent les heureux ſuccès auprès des Perſonnes : la conſtitution du corps ſouvent tient lieu de filoſofie.

Malgré tout cela, il n'y a de vrai bonheur dans cette vie que pour le mortel vertueux. L'arrangement divin ſe manqueroit à lui-même, s'il ne récompenſoit pas les beaux faits des hommes & ne puniſſoit leurs crimes. Et nous avons déja vû que toutes les expériences du contraire qu'on pourroit alléguer, ſont fauſſes & abuſives.

On a remarqué depuis longtems qu'un des préjugés du Peuple eſt de ſe figurer que s'il étoit dans telle & telle ſituation il ſeroit plus heureux que dans ſon état préſent, & que ce préjugé du bonheur d'autrui, fait

une *partie de* ſon malheur.

Mais ce qu'on n'a peut-être pas également conſideré, c'eſt que la Nature ſe fait un bonheur, pour ainſi dire artificiel, dans les plus grandes afflictions. Si l'on pouvoit lire dans le cœur des malheureux, on ſeroit tout ſurpris de la ſingularité des adouciſſemens qu'ils trouvent dans leurs maux. Les circonſtances les plus flatteuſes ſe mêlent dans leurs affaires; les évenemens les plus inopinés ſemblent arrangés à point nommé pour les conſoler. Les ſentimens leur prétent la douceur des larmes & de la comiſération d'autrui: l'i-

gination les amuſe & les di-
tit avec ſes preſtiges & ſes il-
ons : la Religion ſur tout
ſoutient par ſes grands mo-
, ſes illuſtres exemples &
brillantes récompenſes.

Trop de faibleſſe & d'abat-
ent eſt un grand obſtacle au
heur : cette puſillanimité eſt,
ur ainſi dire, la mere des
graces. Il eſt ſouvent des eſ-
ces d'infortunes dont l'on ne
ut ſortir que par un coup de
gueur : ſi l'ame ne s'évertuë
oint juſques-là, elle éterniſe
s adverſités. La Nature quel-
uefois éxige qu'on l'aide par
n tel effort : & toute la pa-

tience qu'on peut avoir dans l'affliction ne l'engage pas ſi fortement à nous en tirer, que la violence génereuſe qu'on ſe fait pour en ſortir.

DE LA CIRCULATION de la Vertu.

NOus avons vû que l'Eſprit circuloit ſur la Terre : on en peut dire autant de la Vertu. Mais dequoi dépend elle cette derniere circulation ? Des changemens de Gouvernement, de Religion, de Mœurs, &c. De certains Auteurs fameux, &c.

De quelques Apôtres favoriſés du don des prodiges, &c.

Pourquoi, à tout prendre, y a t'il aujourd'hui plus de Vertu en Angleterre que dans tout autre État de l'Europe ? Il y en a quatre raiſons principales. D'abord la forme du Gouvernement : la Nation ne peut balancer l'autorité Royale, ſans inſpirer à tous les Patriotes l'eſprit de juſtice & de vérité ; & ſans répandre ſur l'adulation la flatriſſure ainſi que le mépris.

Enſuite la nature du climat. Une température d'air plus ſujette au froid qu'au chaud, eſt en même tems plus favorable à

la Vertu qu'au Vice : parce que un climat froid fait plus ſouvent rentrer l'homme en lui-même & dans cette ſolitude où il faut parler à ſa raiſon ; que ne fait un climat chaud & temperé, dont le propre eſt de diſſiper l'homme, & de lui inſpirer la moleſſe & les amuſemens.

La ſituation de l'Angleterre eſt encore favorable à la Vertu : les Vices de l'Europe doivent ſe noyer, pour la plûpart, en paſſant du Continent dans cette Iſle, ou ſe briſer contre ſes rochers. On voit bien que ceci n'eſt qu'une allégorie qui cache une vérité.

Enfin comme nous ne parlons ici que des Vertus Morales, Païennes & Filoſofes ; la violence que la Nation s'eſt faite en ſecoüant le joug de la Religion véritable, l'a forcée à ſe juſtifier aux yeux de l'Europe, par la culture de la raiſon, du culte & des cérémonies qu'elle abandonnoit.

La Vertu Romaine n'étoit autrefois arrêtée dans l'Empire que par la forme du Gouvernement ; le climat lui étoit contraire : dès que ce Gouvernement vint à s'altérer, la Vertu ſe dégrada ché les Romains, & la ruïne entiere de la Républi-

que creuſa & couvrit le tombeau d'où elle n'eſt plus ſortie.

La ſituation du Païs la plus avantageuſe aux Lettres & aux qualités de l'Eſprit, n'eſt pas la plus favorale aux ſentimens & aux Vertus. C'eſt tout une autre méchanique. Tant que la France ſe ſoutiendra dans l'état où elle eſt, on ne pourra lui diſputer l'empire de l'Eſprit : & tant que l'Angleterre ſera ce qu'elle eſt aujourd'hui, il faudra lui céder l'empire de la Vertu en Europe.

L'amour de la liberté eſt toute la Vertu des Holandais : c'eſt une Vertu ſtérile pour le reſte

des Mortels. Celle des Suiſſes luï reſſemble beaucoup : elle renferme peut-être de plus la fidélité & la bonne foi ; mais elle eſt auſſi plus ſauvage & plus farouche. La Vertu des Eſpagnols & des Italiens eſt preſque toute fondée ſur les plaiſirs, l'orgueil, la ſuperſtition & les extaſes.

Il eſt un Peuple au monde chés qui des Licurgues Chrétiens ont établi une forme de Gouvernement auſſi parfaite qu'il eſt permis à des hommes éclairés de toutes les lumieres du bon ſens & de la Religion, de la concevoir. L'intérêt, ce grand artiſan des Vices, n'y eſt

pas même connu par ſon nom : l'*Eſprit* de ſocieté eſt ché lui l'Eſprit particulier : chaque Citoyen n'eſt avide que pour acquérir des richeſſes à la Patrie : Tout y eſt en commun ; les Vertus ſeules y ſont particulieres. Jamais l'imagination n'a produit *de deſſein auſſi beau* que cette réalité. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que je parle des Paraguaïens. Voilà toute une Nation de grands Hommes. Celle des Allemands n'eſt gueres qu'inſenſibilité & dureté d'organes.

DE

DE LA PETITESSE de l'Homme dans la fragilité de ſa vie.

PORtés vos regards ſur la vaſte étenduë de l'Univers & contemplés ce nombre prodigieux d'hommes que la tombe reçoit de tous les côtés. A peine ont-ils reſpiré l'eſpace de quelques jours qu'ils s'évanoüiſſent à nos yeux comme de vaines ombres.

N'entendés vous pas le bruit affreux de la chute qui les enveloppe tous ? Vous reſpectés avec juſtice le ſang humain, comme

TAYLOR INST OXF

l'objèt *le plus* prétieux de la societé : ah préparés vous à l'horreur : regardés vous ces ruiſſeaux teints d'une couleur pourprée ? Vingt mille hommes égorgés dans un inſtant ont formé cette pourpre par l'effuſion de leur ſang, & *la fantaiſie* d'un ſeul homme a été le glaive meurtrier qui leur a donné la mort. Tranſportés vous vers ces tems de troubles & d'allarmes, où des Nations de Barbares deſcendoient du Nord la Faux à la main, & moiſſonnoient les mortels ainſi que de viles plantes ? Les voïés vous tomber les uns ſur les autres, ſans nom, ſans

mémoire, ſans être regrettés, ſans être connus ? Les froids cuiſans font moins périr à la fois de ces Inſectes aîlés que nous oſons ſi fort mépriſer.

Connaiſſés vous ces Mortels * qui font finir dans eux la Race humaine: Quelle poſterité n'égorgent-ils point ſans connaître leurs torts ? Et de combien d'Etres animés auroient-ils pû ſe voir Auteurs ? De tous les côtés que de germes humains perdus ? Et ſi leur multitude plus qu'infinie montre ad-

* On ne parle ici que des jeunes Gens qui croïent ridiculement que le Mariage n'eſt que pour les Eſprits faibles.

mirablement l'extrême fécondité de la Nature, leur perte montre t'elle moins le peu d'importance dans cet Univers, de l'homme qui eſt le développement de ces germes ? En faut-il davantage pour nous faire dire avec Pétrone : *Heu heu nos miſeros ! quàm totus homuncio nil eſt* ?

LA PETITESSE de l'Homme dans la caducité de ſes établiſſemens.

L'Empire des Perſes, celui des Medes, celui des Babyloniens, l'Empire Romain lui-même eſt tombé : les Républiques les plus puiſſantes, fondées par des Légiſlateurs Filoſofes, ont vû les bornes de leur grandeur & de leur exiſtence. Croïés vous, brillantes Monarchies, qui enchaînés aujourd'hui les Peuples de l'Europe, que vôtre durée n'ait pas également ſon terme ?

Un jour viendra que la Posterité liſant vos Annales, demandera ſaiſie d'étonnement, qu'eſt donc devenu cet État ſi floriſſant qui fomentoit ou appaiſoit à ſon gré les querelles des Nations; qui commandoit aux deux Mers, & dont la ſeule faibleſſe a été de ne point aſſé connaître ni ménager ſes forces.

De quel fracas, s'écrira t'elle, n'a pas du retentir l'Univers à la chute de ce vaſte Corps qui enſerroit dans ſes bras la Terre entiere, qui poſſedoit les thréſors de l'Univers; mais que ſes membres languiſſans laiſſoient échapper entre les mains de ceux qui

oſoient l'attaquer ?

Et toi Puiſſance ſi terrible aux Étrangers, ſi tu n'avois pas été redoutable à toi-même, que la Nature a ſi bien munie contre les vices & les entrepriſes de tes voiſins, ſi tu n'avois pas été chercher au dehors des ennemis qui auroient craint de t'aller chercher au dedans. Quel gouffre a enſeveli tes nombreux Vaiſſeaux ? Comment tes Ports autrefois ſi fréquentés ſont-ils devenus ſi déſerts ? Quel ſouffle contagieux a devoré les Habitans de tes Villes ſavantes ?

Quelle eſt donc cette République, diront encore nos

Deſcendans, qui avoit plus d'Habitans ſur ſes Vaiſſeaux que dans ſes Terres ? Comment a diſparu le ſiége de ſa Puiſſance ? Je ne voi plus qu'une vaſte inondation à la place de tant de Villes opulentes ! Ciel ! s'écriront-*ils pareillement*, comme elle a été profanée cette ſacrée Majeſté de l'Empire ! Cet orgueil, cette fierté indomptable, ces titres fantaſtiques ne ſont donc plus qu'un ſujèt de riſée pour le Lecteur ?

Et vous beaux Arts aujourd'hui ſi adorés ; vous ſuperbes Manufactures qui ſans ceſſe ourdiſſés la trame de nôtre bonheur ;

heur ; hélas vous ne ſubſiſterés plus pareillement un jour ! Mais en tombant vous emporterés tous nos regrèts, & nos larmes couvriront vos ruïnes prétieuſes. Ces Barbares vainqueurs que le Nord ou le Midi enfantera pour vôtre deſtruction, ne verront gueres ſurvivre leur barbarie à vos funérailles ; en vous enterrant ils reſpireront vôtre Urbanité & le beau feu du génie qui vous créa : ils vous reſſuſciteront dans eux-mêmes. Vous reparaîtrés & ils ne ſeront plus.

Eſperés encore après de telles révolutions, Mortels ambi-

tieux de vivre éternellement dans la mémoire des hommes ; la barbarie des ſiécles à venir brûlera juſqu'aux livres où ſera écrit vôtre Nom : alors vous ſerés un néant parfait pour la Poſtérité.

LA PETITESSE de l'Homme dans le point de vûë de l'immenſité de l'Univers.

IMaginés vous qu'il y ait un Aſtronome ſur la Lune qui obſerve la Terre avec des Lunettes aſſé bonnes pour lui faire découvrir les Hommes gros comme des Cirons : c'eſt aſſu-

rément faire bien de la grace à l'Homme que de le ſuppoſer viſible juſqu'à ce point. Figurés vous en même tems que ſa Lunette ſoit dirigée ſur ces nombreuſes armées de deux cens mille Hommes que nous contemplons ici bas avec tant d'admiration & d'effroi. Quel diſcours l'Aſtronome tiendra-t'il ſur ce fénomène, aux Spectateurs de ſa découverte ?

Meſſieurs, leur dira-t'il, j'apperçois un nombre conſidérable de Cirons qui me paraiſſent fort animés les uns contre les autres. Je leur voi faire de grands mouvemens ; & il me

paraît que je distingue les Chefs qui font agir tous ces petits Insectes. De tems en tems je voi sortir du milieu de leurs troupes de faibles étincelles ; & aussitôt disparaissent quantité de Cirons. Il faut qu'il y ait guerre entre eux. Le singulier, Messieurs, seroit que ces petites créatures se crussent de grands Personnages ? Qu'il y eut quelque Ciron assé sot pour aller dire à un autre Ciron qu'il a fait parler de lui dans tout l'Univers ? Ce seroit bien plus original encore s'il y avoit quelqu'un de ces petits animaux occupé du soin de transmettre à la Pos-

térité les exploits des grands Capitaines Cirons ?

Peut-être auſſi, Meſſieurs, que ces étincelles que j'ai vûës ſortir de cette fourmillere ſont produites par quelque machine que ces Inſectes comparent au Foudre & au Tonnerre, & qu'ils croïent capables d'ébranler les fondemens du Monde ? Mais comme il n'eſt pas poſſible qu'ils aïent des idées ſi extravagantes, regardés, je vous prie, Meſſieurs, tout ce que je viens de vous en dire, comme une pure plaiſanterie.

Que n'ajouteroit pas l'Aſtronome s'il pouvoit ſoubçonner

juſqu'où va l'orgueïl & la fierté de certains Cirons ! que moïennant un morceau de toile bleuë, ou rouge, ou bien une petite plaque de métail garnie de pointes, tel Ciron croit toucher de la tête juſqu'aux étoiles, tandis que ſes pieds s'appuïent ſur la Terre, où il daigne communiquer avec le vulgaire des Inſectes ?

LES SENTIMENS.

AVoir des Sentimens c'eſt une qualité à la mode. Mais pour qui a-t'on du Senti-

ment ? Pour ſoi-même : c'eſt une Vertu auſſi ancienne que le Monde. Tâcher de ſe retrouver dans tous les hommes ; anéantir en quelque ſorte ſon éxiſtence à ſes yeux, pour la reproduire dans tous ceux qui nous environnent : voilà ce que j'appelle avoir du Sentiment. Le Théâtre a été le berceau des Sentimens en France ; & nos Comédies tendres achevent de les perfectionner dans les cœurs où la Tragédie les avoit fait paſſer. Plus le Spectacle ſera fréquent dans une Ville, plus il y aura de Sentiment parmi les Citoyens.

Qui nous dira pourquoi il regne moins dans les Provinces Méridionales de la France que dans les Septentrionales ; & généralement plus vers le Nord que vers le Midi de l'Europe ? Les Païs chauds ſont-ils plus propres à animer l'imagination, & les Païs froids à animer le cœur ?

Les Sentimens ſont les fidèles & laconiques interprétes des devoirs de la Nature. Ils ſont ché le Peuple preſque l'unique organe de la raiſon ; ſi cet organe y eſt dur, ce Peuple eſt un monſtre.

La culture qui perfectionne

la raiſon, perfectionne auſſi les Sentimens ; & l'on peut les augmenter, les rectifier, comme on augmente & l'on rectifie ſes connaiſſances.

C'eſt l'éducation bien plus que la machine qui forme en nous les Sentimens ; & comme nôtre deſtinée en dépend infiment ; on peut dire que nos Peres ſont encore de ce côté-là les Artiſans de nôtre malheur ou de nôtre félicité.

LA NOBLESSE.

DAns un entretien que j'eu certain jour avec un Anglais & un Turc, je leur vantai beaucoup la Nobleſſe de France : mais en quoi faites vous ſur tout conſiſter cette Nobleſſe Françaiſe, me dit l'Anglais ? C'eſt, lui répondis-je, à ſervir le Roi. Ces Nobles ſont-ils ſes Valets, me demanda l'Anglais ? Non, lui dis-je, mais quand le Roi fait la Guerre, les Français doivent répandre leur ſang pour lui, ſur tout s'ils en ſont vûs :

c'eſt ce qui confirme les Titres, ou ce qui les procure. C'eſt fort bien, s'écria l'Anglais. Mais, ſans doute, ces Gens-ci ſont tous des Héros quand il s'agit de ſervir la Nation, puiſqu'ils ſe montrent ſi braves à ſervir celui qui en eſt le chef ? Que voulés vous dire avec ce mot de Nation, lui demandai-je vivement ? La Nation eſt un Etre de raiſon : la Patrie n'eſt jamais là pour voir combattre les Nobles, ni pour récompenſer les beaux faits : ainſi ce n'eſt point elle que l'on ſert. Mon ami, reprit familierement l'Anglais, la valeur de tes Nobles m'a bien

l'air d'être fort intermittente. Et il me ſemble qu'un Roi de France devroit éviter ſoigneuſement d'avoir plus d'une armée en campagne, à moins qu'il ne put faire le miracle de ſe multiplier car il riſqueroit beaucoup d'être très-mal ſervi par *les Nobles dans les Armées* où ils ne le verroient pas & n'en ſeroient pas vûs. Auſſi me rappellai-je d'avoir vû quelque part dans les Gazettes, que tandis que les Français étoient Vainqueurs en Flandres dans cer dernieres Guerres, ils étoient chaſſés d'Italie par une poignée d'Ennemis : c'eſt ce qu'on ex-

plique aiſément ſelon tes principes ; les Nobles qui combattoient en Flandre ſervoient le Roi : ceux qui combattoient en Italie ſervoient l'Etre de raiſon. Vous en parlés fort à vôtre aiſe, lui répliquai-je tout ému, & depuis quand un Anglais s'aviſe-t'il de plaiſanter ? Sachés d'ailleurs qu'un fameux Orateur de nôtre Nation a démontré dans un très-beau Diſcours que les Gouvernemens Monarchiques ſont plus propres à former des Héros que les Républiquains. Il a démontré cette abſurdité, interrompit l'Anglais, dis plûtôt qu'il en a avancé le

ridicule paradoxe, pour montrer à *toute la* Terre les pitoyables nuances de probabilité que le bel Eſprit peut donner au faux. Mais écoute, mon ami, je ne ſuis, moi, qu'une bête d'Anglais, & il me paraît cependant que je pourrois détruire par *un raiſonnement fort ſimple* tout le brillant de ton Orateur. Voici comment : ne conviendras tu pas avec moi que la valeur, la Vertu guerriere doivent être dans le fond de l'ame du Guerrier, doivent faire partie de ſon cœur & de ſa ſubſtance ; enſorte qu'elle ſoit auſſi indépendante des ſecours exté-

rieurs que des évenemens ? Si cela eſt tout ce que la vûë du Prince inſpirera de vaillance à un Guerrier, pourra ſe nommer, ſi tu le ſouhaites, noble émulation, prétieuſe vanité, loüable ambition, intérêt bien placé, généreux amour propre, &c. mais ce ne fut jamais l'héroïſme. Auſſi n'ai-je pas entendu dire de tes Turennes ni de tes Condés que la préſence du Roi ait jamais ajouté le moindre degré à leur bravoure. Si tes Français ne ſervent que leur Roi, il me paraît tout clair que, toutes choſes d'ailleurs égales, ils doivent être battus par un Peu-

ple qui ſerviroit la Patrie : car tu connois bien que l'amour de la Patrie peut être auſſi fort, & même plus, dans le ſimple Soldat que dans tes Nobles ; au lieu qu'il n'en eſt pas de même du déſir de ſervir le Prince, qui n'animera guere le Soldat, peu accoutumé à voir tomber ſur lui les regards ou les faveurs du Souverain. Croi tu que Vauban, par exemple, le plus grand Homme ſans contredit qui ait encore paru en France, ſongeât à ſervir Loüis XIV. quand il s'épuiſoit de travaux militaires, & formoit tant de ſolides projèts pour le bonheur des

des hommes ? Il ne penſoit à ſervir que ſa Patrie & ſes Compatriotes, & il en étoit d'autant plus digne des bienfaits d'un Prince qui ſe croïoit fait lui-même pour ſa Patrie ; & dont les plus grands regrèts à ſa mort ont été de ne l'avoir pas aſſé ménagée. Mr. l'Anglais, repris-je, vous êtes plein de préjugés contre nos Nobles ; & ſi vous les connaiſſiés mieux vous les croiriés plus capables de ſervir cette Patrie elle-même dont vous parlés avec tant d'amfaſe. Savés vous bien, par exemple, qu'ils ont tous par état l'ame déſintereſſée ? & que le Commerce ne

leur eſt guere permis. Que dis-tu *là*, interrompit le Turc, qui voulut entrer en lice à ſon tour. Le Commerce ſemble déroger ché tes Nobles ? Mais, dis-moi donc, je te prie, pourquoi ſont-ils ſi ardens pour les jeux de hazard ? Pourquoi y jettent-ils leur argent avec tant de fureur ? Doutes-tu que ce ne ſoit pour faire valoir cet argent ? Et n'appelles-tu pas cela un vrai Commerce, & même en détail ? Voilà donc tes Nobles décidés vrais Commerçans : toute la différence que je trouve entre leur Négoce & celui des Négotians de profeſſion ; c'eſt

que le leur eſt une des pertes de la Societé, au lieu que celui des Négotians eſt la premiere ſource de l'abondance & des plaiſirs parmi les hommes. J'entrevoi dans la conduite de tes Nobles le ſiſtème d'idées que ſe forme chés eux leurs différentes paſſions. Ils ſont avides, mais ils ſont encore plus vains : ils voudroient donc théſauriſer comme le Marchand ; mais ils voudroient en même tems ſe tenir au-deſſus du Marchand : pour concilier ces différens intérêts, ils ont inventé les jeux de hazard, où ils peuvent faire un Négoce rapide ſans avoir ni

Boutique, ni Magazin, ni Correſpondance. Et voilà le chef-d'œuvre de la fauſſeté du Caractère de tes Nobles Français. Parles moi des Anglais. Chés eux comme ché nous point de noble Commerce; je veux dire point de jeux de hazard : mais tout Commerce y eſt noble : auſſi les Caractères y ſont-ils vrais : la droiture fait toute nôtre politique & nôtre fineſſe. Perſonne ne cherche à s'élever au-deſſus des autres par une vaine uſurpation de reſpect, ni par une ſecrette tirannie décorée d'un beau Nom. Un brillant oiſif, un ſuperbe fainéant n'y reçoit que l'homage

de nôtre mépris : & s'il veut avoir part à nôtre encens, il faut qu'il devienne actif pour la Societé. Auſſi n'y voit-on point de ces Perſonnages monſtrueux auxquels l'erreur publique attache certaines marques extérieures de vénération, tandis qu'on les juge dans le fond dignes de l'infamie. Comme je vis notre Turc en train de moraliſer, & que j'appréhendai qu'il ne vint à faire avec ſon énergie naturelle quelque ſortie bruſque contre moi-même ; je rompis la converſation ; & me jettai ſur la pluïe & le beau tems, matieres qui me déchargerent

beaucoup du fardeau de ſon éloquence à la Turque.

RÉCAPITULATION de tout l'Ouvrage.

ENfin vous avés conſideré *tous les objèts que* je m'étois propoſé de mettre ſous vos yeux. Mais vous me permettrés bien d'en faire encore, pour ainſi dire, la revûë avec vous, afin de les raſſembler plus étroitement après les avoir méthodiquement ſéparés, & de les rattacher avec le lien qui les unit réellement dans la Nature, &

que nous n'avions coupé que parce qu'il nous déroboit la vûë de bien des choſes intéreſſantes, qui demandoient à être étalées.

La réviſion que nous avons faite à la fin de la ſeconde Partie, ne nous laiſſe que très-peu de refléxions à ajouter ici ſur le ſiſtème des Eſprits & des Caractères conſiderés dans leur entrelaſſement & leurs dépendances infinies : & ſi nous avions pû y faire entrer quelques penſées ſiſtèmatiques ſur les Vertus ; peut-être nous épargnerions-nous cette concluſion générale de tout nôtre Ouvrage : mais les Vertus ne pouvoient

ſe préſenter qu'après les Eſprits & les Caractères qui ſervent à les former. Et d'ailleurs quelques refléxions propres à faire ſentir plus particulierement la nature de cet Ouvrage, trouveront ici une place convenable.

Vous ſavés déja quelle eſt la *varieté prodigieuſe des Eſprits* parmi les hommes; non-ſeulement en ce que tel qui a l'Eſprit profond ne l'a pas brillant; & tel qui l'a brillant ne l'a pas profond: tel Artiſte qui a du génie pour un Art n'en a pas pour un autre, &c. ainſi des autres qualités & talens de l'Eſprit: mais encore en ce que les

Eſprits

Eſprits juſtes, par exemple, ne le ſont point au même point de juſteſſe ; les Eſprits métafiſiques ne le ſont pas au même dégré d'élévation, ni de vaſtitude : d'ailleurs les Eſprits à qui l'on ſuppoſeroit la même nuance de préciſion, par exemple, ne ſeroient pas de niveau pour le talent de la converſation, pour le génie Poëtique, pour l'étenduë des connaiſſances, &c. Et voilà dequoi diverſifier encore à l'infini le ſpectacle des Eſprits! Mais c'eſt auſſi en grande partie la matiere d'où le tableau des Vertus humaines tire la compoſition & la différence de ſes cou-

leurs. En effet puiſque la Vertu conſiſte, comme nous l'avons vû, dans *la vérité réduite en pratique & priſe pour Regle des Mœurs*; & que les Eſprits ne ſont pas également précis; ils pourront convenir des mêmes principes de morale, ſans les *ſaiſir avec la même juſteſſe*, & conſéquemment ſans les pratiquer avec la même exactitude.

Puiſque les imaginations ne doivent pas être également vives ni délicates; elles ne ſeront pas frappées au même point des horreurs & des ſuites du crime: ou bien tel forfait les effarouchera; & tel autre quelquefois

plus odieux ne les rebutera pas. Le Géomêtre tirera de ſes maximes des concluſions qui perceront juſqu'aux plus petits détails de ſa conduite ; & ſes plus minces actions ſeront toutes des eſpeces de Corollaires éloignés, attachés cependant à ſes premiers théorèmes de morale, pour parler le langage de la Géométrie. Au lieu que l'Eſprit borné, ou l'Étourdi, n'appercevra qu'avec peine les conſéquences les plus groſſieres & les plus ſenſibles qui ſuivent de ſes principes.

Mais la Vertu trouve toujours des reſſources dans le fond

inépuiſable de la Nature, contre les diſpoſitions qui lui ſont les plus défavorables. L'Eſprit faible ou frivole, par exemple, le moins propre de tous à conformer ſa conduite à ſes maximes, eſt toujours auſſi celui *dont l'imagination s'ébranle* & ſe cabre le plus fortement à la vûë du crime. Ainſi une *impreſſion* confuſe, plus puiſſante que l'évidence, le détournera du moins de l'iniquité, s'il n'a pas la force de pratiquer la Vertu elle-même. Elle ſe fait des reſſources d'une autre nature dans les autres ſortes d'Eſprits incapables de l'embraſſer par raiſonnement.

Encore une choſe à conſide-rer, c'eſt la quantité prodigieu-ſe de principes qu'il faut réünir & combiner enſemble pour ſou-tenir régulierement tout le tiſſu d'une conduite vertueuſe. Que de contradictions apparentes ne faut-il pas concilier ? Que de ſofiſmes brillans & illuſoires ne faut-il pas écarter ? Quel plan immenſe n'eſt-il pas néceſſaire de ſe dreſſer ? Que de vérités ne faut-il pas rapprocher, adoucir, nuancer l'une par l'autre ? Et doit-on s'étonner après cela de voir tant de Mortels vertueux, dont la vertu ſe dément par intervalle ?

Ce n'eſt pas la varieté ſeule des Eſprits qui mét de la diſſemblance dans les vertus des Hommes ; la diverſité de ſentimens & d'humeur y influë pour le moins auſſi fortement. Un homme ambitieux pratiquera l'humanité tout autrement qu'un voluptueux ; & je ne veux cependant pas que des motifs d'ambition rendent l'ambitieux humain, ni que des raiſons de débauche faſſent exercer l'humanité au voluptueux : je ſuppoſe que la vertu les porte l'un & l'autre à l'humanité ; & je prétends que les actes de cette vertu auront dans le voluptueux &

dans l'ambitieux des couleurs fort différentes. Ainſi des actes de la même vertu dans les autres Caractères : il en eſt de même de toutes les autres vertus. Et de-là quelle varieté dans leurs ſcenes ? Tous les hommes ſages, par exemple, ſemblent au vulgaire jettés dans le même moule : mais que l'œil du Filoſofe découvre dans leur ſageſſe de nuances délicates & de traits de varieté ? Tous les hommes intrépides ſemblent courir à la mort avec le même ſens froid : mais qu'il y a de différence dans le mépris ſeul qu'ils en font ? Pour ne parler pas de

la diſſemblance de leurs mouvemens & de leurs agitations au dedans & au dehors.

J'ai une maniere de me repréſenter tout cela, que je ne devrois peut-être pas vous expoſer, tant elle eſt ſinguliere & peu dans le gout Français; *mais enfin elle eſt exacte*, & vous me paſſerés peut-être ſon originalité en faveur de *ſon* énergie. Je m'imagine donc que chaque Vertu morale eſt comme un fond d'harmonie, & pour trancher le mot, une ſorte de piece de Muſique, & que les actes différens de cette Vertu dans chaque homme qui la pra-

tique, forment, pour ainſi dire, les notes & les différens tons de cette Muſique : vous ſentés déja qu'il en doit réſulter des accords infiniment délicieux pour l'Eſprit : & qu'un génie qui pourroit ſe préter & ſe rendre attentif au concert que produiſent tous les actes de la douceur & de la clémence, par exemple, ſeroit tranſporté par l'exthaſe le plus enchanteur. Que ſeroit-ce s'il avoit l'ame aſſé vaſte pour ſaiſir & marier enſemble les accords infinis qu'enfante à chaque inſtant l'harmonie de toutes les Vertus combinées & ne faiſant, pour ainſi dire, entre elles qu'un

ſents, plus ou moins clairs, & en quelque ſorte plus ou moins évidens. D'où il s'enſuit que les impreſſions & le branle que ces maximes donneront à la conduite ſeront plus ou moins efficaces ſelon la nature & le ton de l'humeur dans le moment de l'action.

Ainſi l'on voit de quelle conſéquence il eſt de réprimer l'humeur & de rendre ſes ſaillies ſouples au commandement de l'Eſprit; puiſqu'elle n'eſt propre qu'à mettre des diſſonances dans l'harmonie d'une conduite vertueuſe.

Ce qu'on appelle humeur eſt

un composé de plusieurs fluides de différente nature, destinés à occasionner certains sentimens dans l'ame : d'où l'on peut inférer qu'il est de la sagesse d'empêcher que l'un ne prévaille sur l'autre, puisque par l'ascendant qu'il prendroit, il pouroit opposer à l'ame de très-forts obstacles dans la pratique de la Vertu : & voilà pourquoi l'équilibre des humeurs n'est pas moins essentielle dans le cœur de l'homme vertueux pour y maintenir l'ordre & l'uniformité de conduite ; que l'équilibre des élémens est nécessaire dans l'Univers pour y entretenir l'arrange-

ment & la simétrie.

Ainsi en combinant *ces tr*
causes de la différence des *Ve*
tus humaines : la diversité da
la conviction des principe
dans les sentimens habituels , d
dans *leurs saillies qui sont l*
Passions : enfin dans *l'humeur*
en combinant , dis-je , ces troi
choses , il paraît que deux hom
mes peuvent être convaincus a
même point de la vérité d'une
maxime , sans cependant l'ob-
server également ; parce que les
sentimens lui feront plus ou
moins analogues dans l'un que
dans l'autre , & l'accompagne-
ront dans celui-là d'un mouve-

ment de plaiſir ; & dans celui-ci d'un mouvement de répugnance & de dégout.

L'humeur fera encore plus ; car elle mettra de la différence dans le même homme, qui ne ſe reſſemblera pas à lui-même dans la conduite, quoique ſon dégré de conviction ſoit toujours le même. Parce que l'humeur rendant la pratique d'une maxime plus ou moins facile, rendra ſes mœurs plus ou moins invariables.

Réciproquement quand on ſuppoſeroit les ſentimens les mêmes en tout point dans deux hommes ; ou bien ils n'adopte-

roient pas les mêmes principes; ou s'ils les recevoient également, il y auroit toujours une grande différence dans l'examen, dans la clarté & la certitude de ces maximes: ce qui feroit encore infiniment varier chés eux la pratique de la Vertu, & la Vertu *elle-même.*

Lorsque j'ai dit que la Vertu étoit *la vérité dans les mœurs & prise pour regle de la conduite*; j'ai toujours voulu parler d'une disposition de l'ame à réduire en pratique les Vertus morales: car c'est proprement cet état de l'ame qui constituë la Vertu dans l'homme: & ses mœurs ou sa conduite

conduite n'en ſont, pour ainſi dire, que la montre & la repréſentation ; de telle ſorte cependant qu'on peut toujours juger, à mon avis, des diſpoſitions intétieures par les actions ſoutenuës, & des actions par les diſpoſitions intérieures : tant les rapports entre elles ſont eſſentiels. Ainſi nous avons pû prendre les unes pour les autres indifféremment, & ſans manquer à la préciſion que nous avons tâché de mettre dans tout le cours de cet Ouvrage.

Pour entrer plus particuliérement dans l'Eſprit & les vûës de nôtre troiſiéme Partie, vous

conſidererés avec moi que les différens morceaux qui la compoſent ſont tous attachés par un lien ſecrèt, quoiqu'ils ſemblent pour la plûpart ne tenir à rien; & d'ailleurs qu'ils contribuent tous à former une partie du ſpectacle des Vertus, ce qui eſt encore un nouveau nœud qui les rapproche, & les fait ſervir à la même économie de deſſein.

Nous nous ſommes d'abord ſingulierement appliqués à faire voir à combien peu de choſes tiennent les Vertus humaines purement naturelles; & combien délicat & mince quelque

fois, combien honteux pour nôtre amour propre, combien groſſier, combien mépriſable plus ſouvent encore devroit nous paraître le fil qui nous attache à la Vertu ! Combien peu d'orgueïl conſéquemment elle devroit inſpirer à l'homme vertueux ; obligé ſouvent d'en reconnaître pour véritables Auteurs une infinité d'Etres qui valent moins que lui ; & auxquels par juſtice il devroit humblement témoigner ſa gratitude, s'ils étoient capables de ſentimens.

Puiſque les Vertus naturelles des hommes ont communément

une ſi vile naiſſance ; il ſeroit très probable *a Priori*, comme diſent les Métafiſiciens, que les plus grandes révolutions ne ſont produites que par les plus petits évenemens. En effet c'eſt ce que nous apprend l'Hiſtoire de tous les tems, & en particulier les *Annales de l'Empire* Romain. Comme on nous accoutume dès nos tendres années à ne recevoir qu'avec admiration tout ce qui appartient aux Romains, nous nous perſuadons aiſément que leurs Vertus étoient d'une toute autre nature que les nôtres, & que leurs fondemens n'avoient pas été comme ché nous poſés

par des mains faibles qui devoient naturellement leur donner moins de solidité. C'est par cette raison que je me suis attaché à réduire ce Colosse de nôtre imagination, à une figure moins giganteſque, & à en prendre les proportions sur la régle de la vérité.

Comme tout cet Ouvrage est destiné à inspirer l'amour de la Vertu, nous n'avons pas prétendu en inspirer le mépris, en rabaissant ainsi les Vertus humaines à leur juste valeur: nous avons voulu seulement concilier la justesse de la vérité avec l'estime de la Vertu. Et c'est

afin de nous montrer ſes Partiſans les *plus déclarés*, que nous avons attaqué tout de *ſuite* ſes plus cruels ennemis, & nous oſons nous flatter de l'avoir fait de maniere à les laiſſer ſans réplique. Deffenſeurs de l'ordre & de l'harmonie de ce Monde, nous *en avons banni le hazard* & la confuſion. Nous avons prouvé que l'abſurde hipothèſe du hazard étoit, à proprement parler, le ſeul & vrai germe de l'impieté; puiſqu'elle ſeule, à la rigueur, détruit toute Vertu. Qu'elle doit être un monſtre pour la ſocieté, qu'on ne ſauroit charger de trop d'exécra-

tion, ni étouffer avec trop de soin.

Resserrés par nôtre Plan, dans les bornes de la raison & des devoirs prescrits par la Nature, Nous avons ôté aux Déistes tout motif de libertinage dans les mœurs ; & puisque nôtre dessein ne nous permettoit pas de les combattre, nous leur avons du moins prouvé que même dans leur croiance ils ne pouvoient pas se flatter d'être impunément vitieux : ce qui est réellement les avoir, pour la plûpart, convertis à moitié.

Cependant comme il falloit en venir à quelques régles gé-

nérales ſur la pratique de la Vertu, qui embraſſaſſent tout le détail de la vie civile dans leur ſimplicité & leur évidence : nous avons craïonné comme une ébauche de l'idée qu'on doit ſe faire de l'homme de mérite ; dans laquelle nous faiſons parler un Pere mourant, pour donner plus de poids & de pathétique à ſes inſtructions. Nous avons tâché d'y reſſerrer en abregé & dans un tour nouveau bien des traités de morale, ou les vérités pour être trop diffuſes, perdent ordinairement leur force & leur efficacité.

Mais comme il eſt des Mortels

tels fortunés appellés à l'héroïsme de la Vertu, & pour qui ce seroit en quelque sorte peu de chose que d'être hommes de mérite, s'ils n'étoient pas de grands Hommes ; il a fallu leur tracer le chemin de la vraïe gloire ; & leur faire remarquer les insidieux & brillans dangers de cette route. C'est-là que nous avons osé faire tomber de dessus leur pied-d'estal quantité de Mortels, que le vulgaire des admirateurs avoient élevés dans le temple de la gloire ; & que nous avons réduits tous ces faux grands Hommes à n'être que des Illustres. Un des préjugés

du Peuple eſt de ſe croire abſolument incapable d'acquérir jamais des titres de grand Homme ; il croiroit bien plus aiſément pouvoir obtenir des Lettres de Nobleſſe. Et c'eſt une erreur que nous nous ſommes attachés à détruire, afin d'inſpirer à *tous les Membres de* la ſocieté une généreuſe émulation pour l'héroïſme de la Vertu, & de leur prouver qu'il étoit, en quelque ſorte, plus aiſé à l'Artiſan même d'être un grand Homme, qu'un homme de mérite.

Le but principal & même unique de toute créature intelli-

gente doit être le Bonheur ; & ſi l'homme pouvoit être heureux ſans être vertueux, la Vertu devroit toujours lui paraître à la vérité une belle choſe à pratiquer ; mais elle ne ſeroit plus pour lui d'une néceſſité indiſpenſable. Voilà pourquoi nous nous ſommes hâtés de concilier le Bonheur, ce grand mobile de nos actions, avec la pratique de la Vertu, ou plûtôt de démontrer qu'on ne ſauroit être heureux qu'autant qu'on eſt vertueux. Et pour rendre cet accord du Bonheur & de la Vertu plus durable & plus facile, nous admettons dans leur ſiſtême

tous les amuſemens & les plaiſirs que la faibleſſe de la nature humaine exige, & que la Vertu n'exclue point : nous regarderons la joüiſſance de ces amuſemens, comme le lien le plus fort qui puiſſe marier peſéveramment *l'amour du* bonheur & la pratique de la Vertu dans le cœur du même homme.

Nous avons enſuite ajouté un morceau qui ſemble purement curieux ; c'eſt l'examen & la recherche du Peuple où nous pouvons penſer que la Vertu réſide aujourd'hui avec plus d'empire : c'eſt toujours reprocher aux Nations ché qui nous n'éta-

bliſſons pas ſa domination, qu'elles ont peut-être eu la faibleſſe de ſe laiſſer enlever un dépôt ſi prétieux, & qu'il ne tient qu'à elles de le revendiquer, ou d'en faire la premiere acquiſition : c'eſt en un mot réveiller ché tous les Peuples une prétieuſe jalouſie, une rivalité reſpectable, qui ne peut tourner qu'au profit & à la gloire de la Vertu.

Enfin rien ne lui étant plus fortement oppoſé que l'eſtime orgueilleux que l'homme conçoit de ſon Etre : nous avons jugé à propos de fixer les derniers efforts de ſon attention ſur

ſa petiteſſe & ſon néant : c'eſt dans ce miroir fidele qu'il ſe verra à peu près tel qu'il eſt naturellement : & je ne doute pas que bien des hommes ne ſoient fâchés de ſe voir ſi petits, & ne me ſachent mauvais gré du ſervice filoſofique qu'on leur rend. Il faut cependant néceſſairement rapetiſſer aux yeux de l'homme l'Etre giganteſque qu'il ſe forme ſans ceſſe au fond de ſon amour propre, ſi l'on veut le rendre vertueux. Parce que ſe voïant réduit à de faibles dimenſions, il n'oſe plus ſe regarder ; ni faire d'un point ſi petit le centre de l'Univers : &

il ne voit rien de mieux pour lui que de corriger & pour ainſi dire, rehauſſer ſa petiteſſe par la grandeur de la Vertu.

Et comme c'eſt avoir commencé à rendre les hommes vertueux, que d'avoir réglé leur eſtime & leur admiration : nous avons terminé cet Ouvrage par détromper le Peuple ſur l'idée qu'il attache à la Nobleſſe ché la plûpart des Peuples : en lui faiſant voir qu'il lui défere un homage qui n'eſt dû qu'à la Vertu ; & que la ſtupidité ſeule du vulgaire fait tout le mérite de la plûpart des Nobles, qui ceſſeroient d'être reſpectables,

s'il commençoit lui-même à être éclairé & vertueux.

Voilà tout l'enchaînement, tout le ſiſtème de nôtre troiſiéme Partie ; & je penſe que vous devés avoir le Plan de cet Ouvrage parfaitement net & préſent à vôtre Eſprit. Vous concevés que nôtre deſſein exigeoit abſolument les trois Parties qui le compoſent ; & que s'il en manquoit une ſeule, nôtre Théorie ſeroit incomplette. Vous voïés que nous n'avons pris l'Homme que dans la conſidération de ce que les Logiciens appellent l'exercice des puiſſances de ſon ame ; & que nous

avons toujours ſuppoſé ces puiſſances elles-mêmes ſans les examiner. Comme nous voulions peindre l'Homme dans ſes rapports avec la ſocieté, il falloit d'abord faire préceder l'expoſition de ſes lumieres & de ſes diverſes manieres de concevoir les choſes : puiſqu'on ne commence à être Membre proprement de la Societé, que lorſqu'on reçoit de ſes idées une direction de conduite.

Mais comme ces idées toutes ſeules ne nous font point agir, & qu'il s'y mêle preſque toujours du ſentiment ou de l'humeur, il étoit néceſſaire de donner une

deſcription des Caractères, qui ſont le réſultat pratique des maximes & des ſentimens qui dominent dans l'Homme. Ces développemens nous ont fourni un ſpectacle immenſe & infiniment intéreſſant; mais nous n'y avons arrêté nôtre attention que pour accorder à chaque objet le tribut d'eſtime qui lui étoit dû, & nous apprendre à penſer juſte ſur les qualités des Hommes, ſur leurs * deffauts même

* La plûpart des Moraliſtes qu'on eſtime le plus ne peignent que les ridicules des Hommes, en s'imaginant repréſenter l'Homme lui-même : les deffauts des humains ſont, en quelque ſorte, étrangers à l'humanité : ce ſont les Vices qui en compo-

& leurs ridicules, qui ne ſont que des ſuites de leurs façons de penſer, ou de leur tour d'eſprit, & de la complication de leurs Caractères.

Et tout cela même étoit ſubordonné au grand objèt de cet Ouvrage : l'intérêt de la Vertu, nous ne l'avons jamais perdu de vûë, même dans les peintures où nous ſemblions ne chercher qu'à flatter l'œil de l'Eſprit. Nous n'avons gueres relevé le mérite des talens & des différentes ſortes d'Eſprit, qu'à pro-

ſent le fond : ils ſont communément les tiges d'où pullulent & germent les ridicules que nous ne détaillons pas.

portion de l'avantage qu'en retireroit la Societé. Les Caractères ne nous ont paru loüables qu'autant qu'ils étoient favorables à l'humanité. Enfin la Vertu a été, ſi je l'oſe dire, l'unique génie qui nous ait inſpiré dans l'exécution d'un deſſein qu'elle ſeule *nous avoit tracé.*

Cet expoſé doit vous avoir pleinement convaincu, qu'il n'a point ecore paru d'Ouvrage de la nature de celui-ci.

Quelques Auteurs nous ont donné des Caractères : mais c'étoit des bizarreries de la Nature humaine qu'ils décrivoient, & non le fond de cette Nature.

Ils travailloient ſans but ; & les membres épars de leurs réflexions ne faiſoient point un corps, & n'avoient point de cadre commun où elles puſſent s'enchaſſer ; point d'ame qui leur donnât la vie.

D'autres ont fait la Satire de l'humanité, & en prouvant qu'il n'y a que Vice dans l'Homme, ils ne lui ont point appris à aimer la Vertu ; ou plûtôt ont repréſenté les Hommes ſi ſpirituellement vitieux, que la vanité devoit les retenir dans le Vice autant & plus que la corruption. Sans parler du deffaut de Plan & de Siſtème qu'on peut

reprocher à preſque tous les Auteurs de Morale qui *nous* ont précedé.

Il en eſt quelques-unsqui ont peut-être mis plus de deſſein dans leurs refléxions ; mais pour avoir plus de méthode, ils n'en ont pas un but qui ſoit plus fixe & plus invariable : ils n'en ſont pas plus concluans pour la pratique, & peut-être pour vouloir trop s'éloigner de la cenſure de la race humaine, en font-ils trop l'apologie & le panégirique.

Ce qu'on ne peut nier, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ait embraſſé le ſpectacle de l'humani-

té dans un point de vûë auſſi vaſte, ni auſſi détaillé, & tout à la fois auſſi ramaſſé, que nous croïons l'avoir exécuté : & ſur tout qui l'ait ramené auſſi directement, & qui l'ait réduit auſſi ſenſiblement à la pratique de la Vertu.

Peut-être me dirés-vous, qu'il y a bien des choſes dans cette Récapitulation qui ſeroient mieux placées dans une Préface; mais peut-être auſſi ſeroit-il plus convenable que les Préfaces fuſſent à la fin des Ouvrages : du moins ce ſeroit le moïen de montrer aux Lecteurs qu'on ne veut point leur en impoſer.

Fin de la troiſiéme Partie.

IMprimatur si videbitur Reverendissimo Patri Inquisitori.

S. DE FOSSERAN, Vic. Gñalis.

IMPRIMATUR.

Fr. Ste. CROIX, Inq. Gñalis.

63544/98